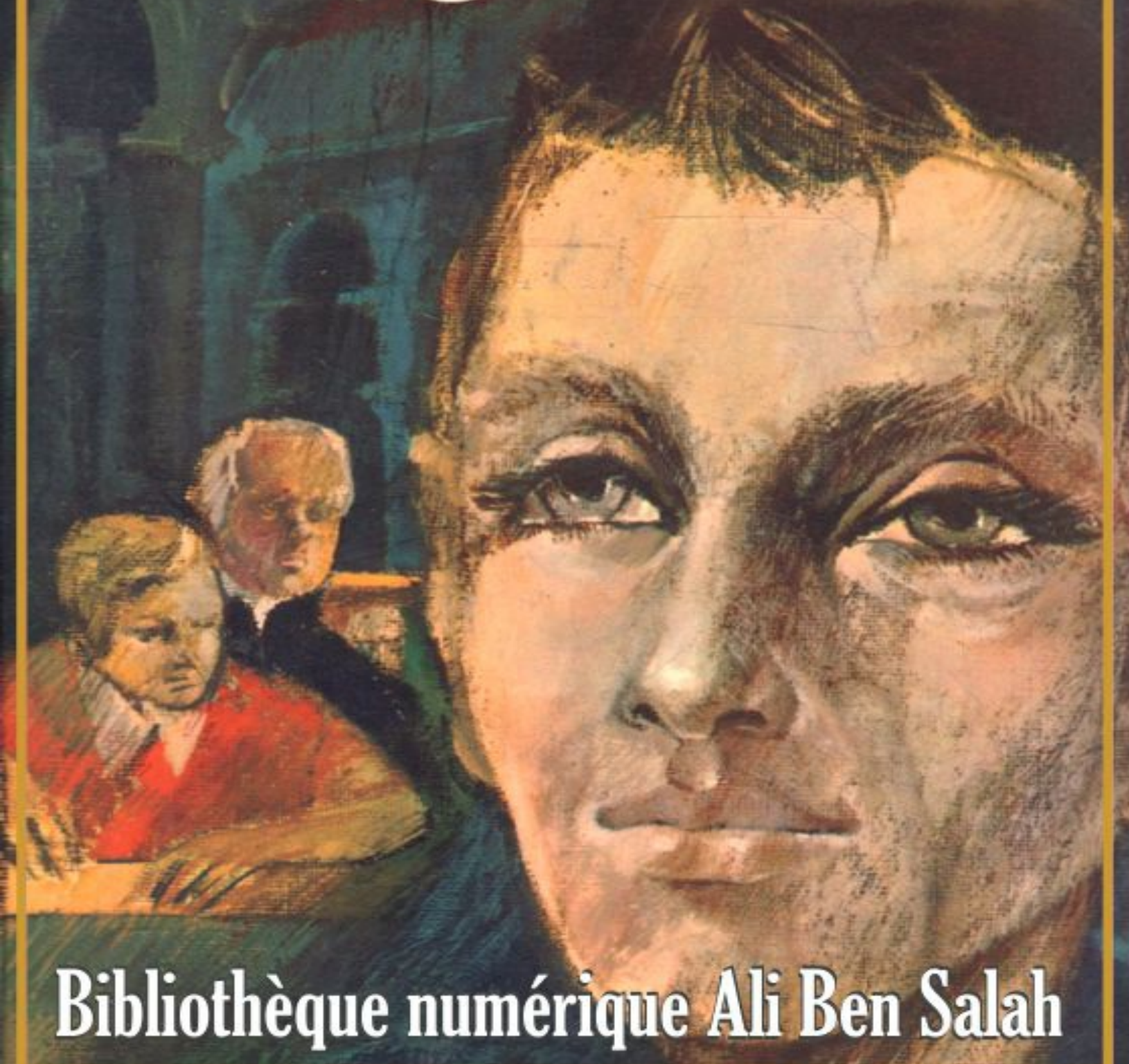


FRANÇOIS MAURIAC

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

# l'agneau



Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

François Mauriac

de l'Académie française



## L'Agneau

Roman

1954



**KOTOBONLINE**

Livres pour Tous

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

Les lecteurs de La Pharisienne retrouveront ici Jean de Mirbel, Michèle et Brigitte Pian. Non qu'il s'agisse d'une suite ou d'un épilogue : la tragédie de L'Agneau n'est liée en rien à l'histoire que je racontais il y a quinze ans. Mais ce qu'offre d'étrange, et peut-être de monstrueux, l'homme de trente ans qui, dans L'Agneau, s'appelle Jean de Mirbel, s'éclairera pour ceux qui se souviennent de son adolescence, telle que je l'ai décrite dans La Pharisienne. Si, comme beaucoup de mes romans, L'Agneau rapporte une crise qui se déroule en quelques jours, ses racines s'enfoncent profondément ailleurs : cette tragédie rapide s'inscrit dans une longue durée.

F. M.

LE froid l'éveilla ; ou plutôt une chaleur lui manquait : celle de ce grand corps qu'elle ne sentait plus contre son flanc. Sa main tâtonnante le cherchait et ne trouvait que le drap glacé.

— Jean, où es-tu ?

Elle l'entendait respirer. Alors elle alluma la lampe et elle le vit, assis sur ses talons, agenouillé, la tête contre un fauteuil. Elle alla vers lui : il dormait, il s'était endormi à genoux ; sa nuque maigre faisait pitié ; elle y appuya les lèvres. Il gémit comme en rêve et leva une figure hagarde. La veste entrouverte du pyjama découvrait une broussaille fauve.

— Tu es glacé. Viens dans le lit, vite !

Il obéit comme un enfant. Elle dit : « Blottis-toi, » et elle tâtait ses pieds, les réchauffait entre ses mains.

— Je ne sais pas pourquoi je me suis levé, dit-il, ni pourquoi le sommeil m'a pris à genoux.

Elle demanda à voix basse : « Pour prier ? » Il ne répondit pas et elle se tut, espérant qu'il s'endormirait, mais à l'odeur de son visage, elle devina qu'il pleurait. Alors elle lui souffla à l'oreille : « Non, tu ne l'as pas tué. » Il gémit :

— C'est moi ou c'est lui... mais les saints ne se tuent pas, donc c'est moi.

Elle ne sut que répéter : « Dors ! » et lui, dans le silence qui régnait cette nuit-là, écoutait le chuchotement du sang à son oreille, cette vague patiente qui déferlait depuis plus de trente années au-dedans de ce corps. Et tout à coup il éleva la voix :

— Je pense à ce que tu as cru, Michèle, à ce que tu ne pouvais pas ne pas croire.

Elle se défendait : « Mais non ! » Il insista :

— Un garçon beaucoup plus jeune, j'étais de douze ans son aîné, — dont j'ignorais jusqu'au nom... Je le rencontre dans le train de Paris, moi qui t'avais quittée sans esprit de retour, et je le ramène ici, à Larjuzon, dès le surlendemain... Mais oui, bien sûr, tu as dû le croire, tu l'as cru ! Et pourtant Dieu sait que ce n'était pas cela...

Comme pour calmer un malade ou un enfant, elle acquiesçait : « Mais non, ce n'était pas cela ! » et soudain, d'une voix changée, elle demanda :

— Que s'est-il passé en toi ? en lui ?

Il parut hésiter, cherchait ses mots.

— Tu crois que je vais inventer ce qu'il faut répondre pour ne pas te blesser, pour ne pas te faire horreur, alors qu'il s'agit de découvrir ce que moi-même j'ignore. J'étais un autre.

Elle insista :

— Mais lui ? Il allait entrer au séminaire : sa place y était retenue, on l'attendait. Et il y renonce pour suivre un inconnu...

Il demanda :

— Que crois-tu ? qu'imagines-tu ?

— Qu'il voulait te sauver ? C'est cela après tout...

Il dit : « Je ne sais pas. » Elle l'étreignit et lui couvrit le visage de baisers, et elle gémissait : « Mais te sauver de quoi, Jean ? de quoi ? »

# I

XAVIER aurait pu ne pas retenir sa place : une seule était louée en face de la sienne. Le voyageur qui l'occuperait y avait déposé déjà un chapeau de feutre marron, un imperméable usagé, des gants. Sa valise, dans le filet, était vieille. Xavier espéra que c'était ce garçon debout sur le quai, tête nue et lui tournant le dos, qui allait être son compagnon de voyage. Il parlait à une jeune femme. Peut-être l'avait-elle seulement accompagné au train ? Oui, au regard dont elle couvait le garçon, Xavier comprit qu'elle ne partait pas. Elle l'aimait, elle profitait des dernières minutes pour fixer au-dedans d'elle les traits de ce visage qui, dans un instant, ne serait plus là. « Mais moi, songea Xavier, je pourrai le déchiffrer à loisir. Pendant les sept heures qu'il faut pour atteindre Paris, il me sera livré. »

Il eut honte de cette délectation à laquelle il cédait, toute innocente qu'elle était. Il n'y a pas de délectation innocente. Il se rencogna, s'appliquant à couper les pages de La Vie Spirituelle, revue qu'il lisait par devoir, et bien qu'il n'en tirât d'autre profit que celui qu'il attribuait à tout acte accompli sans plaisir et grâce à un effort de volonté.

Mais malgré lui son regard revint vers le couple dont le silence était plus significatif qu'aucune parole. Leur mésentente éclatait au regard de Xavier. Elle échappait sans doute à ces deux messieurs d'âge mûr et à cette dame debout dans le couloir qui observaient eux aussi le couple près de se séparer. Xavier, lui, savait que la jeune femme attendrait pour pleurer, après le départ du train, d'avoir retrouvé sa voiture. (Il se rappelait qu'il les avait vus, tout à l'heure, dans une conduite intérieure. C'était elle qui tenait le volant.) Un peu

lourde, un peu ramassée, pleine de santé et de force, elle fixait vaguement sur le train une prunelle sombre, comme pour s'interdire de regarder une dernière fois le visage du garçon – ami ? amant ? fiancé ? époux ? – qui allait s'effacer, devenir une image insaisissable. C'était sur elle maintenant que Xavier se permettait de concentrer une attention avide, puisqu'il ne la verrait jamais plus, puisqu'il devait se séparer d'elle comme s'il allait mourir, avec la certitude que toute possibilité d'histoire entre elle et lui finirait, à peine le train parti. Son tailleur de toile à petits carreaux blancs et noirs était trop léger pour ce dernier jour de septembre, tiède encore ; n'aurait-elle pas froid en rentrant, ce soir, dans la campagne où il était sûr qu'elle habitait ? Non que rien, dans sa mise, décelât quelqu'un de la campagne, sinon les chaussures un peu grosses. Mais le hâle de son cou trop fort n'était pas celui qui se gagne en quelques jours au bord de la mer. Et puis Xavier n'avait pas besoin de signes, il savait qu'elle vivait à la campagne, qu'elle devait s'occuper activement de l'exploitation d'un domaine : il en avait décidé ainsi.

Déjà les portières claquaient, les derniers voyageurs avaient gagné leurs compartiments, il ne restait plus que ce couple. La jeune femme, tout à coup, était devenue volubile. Lui détournait la tête, ses larges épaules se soulevèrent un peu. Ce fut elle qui appliqua ses lèvres brièvement sur la joue qu'il ne tendait pas. Il ne lui rendit pas son baiser et monta dans le wagon ; et, bien que le train fût immobile encore et que la jeune femme demeurât sur le quai la tête levée, il ne lui accorda pas ce regard qu'elle mendiait.

Xavier l'entendait crier, cette bouche muette qu'il voyait de tout près, maintenant, à travers la vitre, car elle s'était rapprochée. Un collier de grains d'or brillait sur la chair mate de la gorge un peu haletante. Xavier aurait voulu supplier le voyageur : « Mais parlez-lui ! parlez-lui donc ! » Il avait pris un journal : c'était une feuille d'extrême droite. Xavier ne doutait pas qu'il ne fît semblant de lire. Comment aurait-il pu lire, si impitoyable qu'il



fût ? Un peu de temps lui était donné contre tout espoir, puisque le train qui aurait dû être parti était là encore pour tout sauver à la dernière seconde, il eût suffi d'un sourire, d'un geste de la main, d'un mouvement des lèvres.

« Si je baissais la glace... » songea Xavier. C'était tout ce qu'il pouvait faire. Il se leva, fit mouvoir le levier, s'appliquant à ne pas regarder le visage contracté de la jeune femme. Elle dut se sentir devinée, car elle se détourna brusquement et se hâta vers le passage souterrain. Alors l'homme se leva à son tour et, penché à la portière, la suivit des yeux ; elle ne se retourna pas. Le train glissait doucement. L'inconnu alla dans le couloir et alluma une cigarette.

Xavier fut comme un enfant qui se réveille – oui, comme lorsqu'il avait fait un rêve trouble, et qu'il était désespéré d'avoir perdu l'état de grâce, et que, dans l'angoisse et dans la joie, il découvrait qu'il n'était pas coupable. Il était fou, décidément ! D'ailleurs tout le monde disait de lui qu'il était fou. Que lui importait cette femme qu'il ne reverrait jamais ? Et tout à coup il sut qu'il la reverrait. Il en était aussi sûr que de l'existence du garçon debout dans le couloir, enveloppé de fumée, les coudes sur la barre d'appui, ses larges épaules un peu soulevées. Xavier chassa cette idée absurde, ouvrit La Vie Spirituelle, commença de lire en articulant à voix basse chaque mot : « Le Traité des Anges est un traité théologique où saint Thomas s'appuie sur les lumières révélées. Mais il contient virtuellement un traité de pure métaphysique concernant la structure ontologique des substances immatérielles, et la vie naturelle de l'esprit porté à l'état pur. La connaissance que nous pouvons ainsi acquérir des purs esprits créés ressortit au premier degré de l'intellection ananoétique ou de l'analogie. Le sujet transobjectif domine la connaissance que nous avons de lui, et ne devient objet pour nous que dans l'objectivation d'autres sujets soumis à nos prises et transcendantalelement considérés : mais cependant l'analogué supérieur... »



La revue lui glissa des mains, il rejeta la tête en arrière, ferma les yeux. Il ne croyait pas au hasard. Ce n'était pas un hasard si, à peine commencé le voyage qui décidait de toute sa vie, Dieu l'avait laissé succomber à cette tentation toujours la même, à sa tentation qu'il appelait « la tentation des autres » – cet insurmontable intérêt qu'ils éveillaient en lui. Et ce n'était pas non plus un hasard s'il traversait leur histoire, s'il y était mêlé : il les voyait, il les sentait ; les inconnus le happaient. Personne, sauf lui, dans le train ou sur le quai de la gare, n'avait fait attention à ce couple. Personne n'avait rien remarqué d'insolite dans ce garçon et dans cette jeune femme qui ne se parlaient pas. Depuis l'enfance, il entendait son père et sa mère lui répéter : « De quoi te mêles-tu ? Laisse les autres s'arranger... » Mais il fallait toujours qu'il mît son doigt entre l'arbre et l'écorce.

Son directeur lui avait enseigné que ce qu'il prenait pour des mouvements de charité recélait une secrète et périlleuse délectation, qu'un jour viendrait, s'il plaisait à Dieu, où il sortirait du Noviciat, fortifié, armé contre toutes les embûches, et où ce don, enfin surnaturalisé, pourrait servir aux conquêtes de la Grâce. Mais qu'il en était loin ! et comment pouvait-il en douter à cette seconde même où son cœur fondait de tendresse pour ces deux inconnus, pour elle surtout qui devait rouler toute seule sur quelque route, du côté des Landes, ou au bord du fleuve embrasé, vers une maison de campagne... Elle y trouverait les souliers que le garçon avait quittés quelques heures plus tôt, la veste de chasse jetée sur le lit, et sur la table, la cendre de sa dernière cigarette.

Xavier, par un effort de tout son vouloir, s'arracha à cette vision. Il ne finirait jamais de remonter cette pente, il retomberait indéfiniment sur les êtres, ceux qui ne lui étaient rien, à qui il n'était uni par aucun lien de chair et dont il ignorait tout, hors ce qu'il pressentait, « ce qu'il reniflait », comme il disait. En revanche, dans sa famille, il devait lutter sans cesse contre des

mouvements de colère et de mépris. Ni son père, ni sa mère, ni son frère ne bénéficiaient de cet amour dont il débordait devant le premier visage entrevu. Il reprit le fascicule resté ouvert sur ses genoux : « Mais cependant l'analogué supérieur ainsi atteint ne déborde pas le concept analogue qui l'appréhende, l'ampleur transcendante du concept d'esprit suffit à envelopper l'esprit pur créé... »

Aucun de ces mots n'avait de sens pour lui. Comment ferait-il au séminaire ? Comment s'en tirerait-il ? Dès qu'un livre parlait de Dieu il ne reconnaissait rien de l'Être à qui lui-même parlait. Il appuya son front à la vitre. Le train ralentissait à cause de travaux sur la voie et n'avancait guère plus vite qu'un homme au pas. Les ouvriers profitaient de ce court repos. Xavier remarqua celui-là qui riait en regardant les voyageurs et ce vieillard les mains appuyées sur le manche de la pioche – plus séparé de lui que par les espaces interstellaires. D'infimes choix de cet ordre : une place de seconde, alors qu'il existe des troisièmes, nous coupe à jamais des pauvres, creuse l'abîme. Xavier le ressentait jusqu'à la douleur. Être prêtre, ce serait cela, qu'il n'y eût plus une créature vers qui il ne pût aller, avec laquelle il ne se trouvât de plain pied. Pourquoi était-il en seconde classe ? Il avait cherché des prétextes. On lui avait dit qu'il n'y avait pas de troisièmes à ce train, ou qu'elles seraient combles. menteur ! C'était une permission qu'il s'était donnée, une dernière permission de luxe – ce luxe d'être à part, à l'abri, défendu contre ces hommes qu'il prétendait aimer et à qui il rêvait de se donner sans partage !

Le sentiment de sa misère l'accabla. Le train reprenait de la vitesse. Le brouillard se déchirait d'où émergeaient des vendangeurs au milieu d'une vigne déjà roussie. Il fixa au passage l'amorce d'une allée dans un jardin sous des marronniers découronnés, où s'arrêtèrent un homme et une femme âgés, vêtus de noir. Peut-être étaient-ils en deuil de leur unique fils. 27 septembre

1921, Xavier avait aujourd'hui vingt-deux ans. La guerre avait fini alors que son tour venait d'être sacrifié. Et puis une pleurésie l'avait fait réformer. Non, il n'acceptait pas d'être épargné. Il avait été mis de côté en vue d'un autre sacrifice, il en était sûr, il le savait, il l'avait toujours su. Il ferma les yeux. Oh ! présence, oh ! certitude ! Cette main qui le tenait, dont il sentait la brûlure, devenait un étau parfois au point qu'il perdait le souffle. Sans doute le pousserait-elle où il n'imaginait pas qu'il pût aller. Ce Dieu sans visage, sans autre visage que ceux qu'il avait chéris depuis qu'il était au monde, ces millions de Christs aux yeux sombres et doux... Où avait-il lu cela ? Ah ! parole brûlante en lui : « Ce que vous avez fait à l'un de ces petits, c'est à moi-même que vous l'avez fait... » C'était donc que chacun d'eux était le Christ, se confondait avec le Christ. Présence sensible de la grâce dans les êtres, – sensible pour lui seul Xavier qui avait vingt-deux ans et qui entrerait demain soir à six heures et demie au séminaire de la rue de Vaugirard : « pour étudier sa vocation ». Au vrai, son étude consisterait à se laisser faire, croyait-il, à s'abandonner. Tout son être se repliait, en ce moment, sur une impression de bonheur contre laquelle son directeur n'avait cessé de le mettre en garde. « Dans une nature aussi sensible, répétait-il, tout ce qui est délectation vient de vous et son origine est suspecte. Attachez-vous à la foi, à la vertu de foi qui ne demande aucune réponse dans le temps, qui, pour s'exercer, exige même qu'il n'y ait pas de réponse. La chair profite de tout, fait son profit de tout, et même de l'état de Grâce. Les saints eux-mêmes, ce n'est pas à cause de leur extase qu'ils sont des saints, mais malgré leur extase ».

Xavier chercha sa revue, ne la trouva plus.

— Veuillez m'excuser... Elle avait glissé sur le tapis.

Le garçon inconnu lui tendait le fascicule.

— Gardez-la, je vous en prie, dit Xavier.

— Non, je feuilletais simplement... ce n'est pas des sujets pour moi, ajouta le garçon en riant.

Il avait des dents très blanches, écartées ; les rides à peine marquées de son front pouvaient faire croire qu'il était plus âgé qu'il ne paraissait à première vue. Plus près de trente ans que de vingt, sans aucun doute. Un beau visage, mais déjà touché. Des excès ? la guerre peut-être ? Il l'avait faite, comme le prouvait ce ruban à sa boutonnière. La veste de sport marron, la cravate nouée avec négligence, les souliers aux semelles épaisses donnaient la même impression que le visage : tout cela était beau mais circulait depuis longtemps comme si ce garçon eût traversé le feu. La nicotine avait roussi son pouce et l'ongle de l'index.

— Vraiment, ça vous intéresse ? demanda-t-il à Xavier avec un mouvement de tête qu'il devait faire depuis l'enfance pour rejeter une mèche fauve. Xavier répondit non avec une énergie qui fit rire l'inconnu.

— Alors, pourquoi lisez-vous ça ?

— Parce qu'il le faut, dit Xavier, parce que je dois...

Il s'interrompit, ne sachant quelle raison donner, mais surtout inquiet, soucieux de ne pas céder à l'emballement sur une pente où il n'était que trop enclin, à glisser. C'était tellement inespéré que, grâce à la revue, ils eussent atteint d'emblée le problème essentiel. Et en même temps, il luttait contre le plaisir d'intéresser ce grand type qui maintenant le fixait de son œil bleu, sans impudence, mais d'un air de curiosité froide et tranquille.

— Ce sont des maniaques, des fous, déclara-t-il.

Et comme Xavier l'interrogeait du regard :

— Oui, les gens qui écrivent ces choses... Vous ne le pensez pas ?

Xavier secoua la tête :

— Si je le croyais...

Il s'interrompit au moment où il allait dire : « Je n'entrerais pas là où je

dois être dès demain soir... » Il retint l'aveu par crainte, que ce garçon, du coup, ne se désintéressât de lui. Ce n'était pas par respect humain qu'il se taisait : il ne voulait pas rompre ce lien, cette frêle liane invisible jetée comme d'un arbre à l'autre qui depuis quelques secondes les unissait. Toujours ce sentiment qu'il éprouvait de Robinson dans son île, devant qui se dresse un homme tout à coup – non à la suite de quelque naufrage imprévisible, mais par une volonté particulière de ce Dieu qui connaît le secret de chaque cœur. Il redoutait de dire le mot qui finirait l'histoire avant qu'elle fût commencée. L'autre insistait :

— Vous reconnaissez que ça ne vous intéresse pas.

— On m'a conseillé de lire cette revue...

— Qui ça « on » ?

Une part de lui-même, celle qui était soumise à un directeur, soufflait à Xavier : « C'est justement ce qui s'impose : que tu dises le mot qui éloignera cet homme. Tu te paies de motifs sublimes. Au vrai, jusqu'au seuil du séminaire, tu cèdes à la curiosité qu'éveille en toi le premier venu, alors que c'est ce sacrifice qui t'est demandé avant tout autre. Tu n'auras rien donné si tu ne donnes cela... » Xavier répondait : « Peut-être... mais ce n'est pas de moi seulement qu'il s'agit. » Où était la jeune femme à cette minute ? Il imaginait un salon de campagne, une fenêtre ouverte sur une prairie pareille à celle qu'il voyait encadrée par la portière du wagon avec des traînées de brume et une ligne de peupliers frémissants. C'était d'elle qu'il aurait voulu parler, à cause d'elle d'abord, il en était sûr, qu'il ne fallait pas que l'entretien fût rompu. Cependant le garçon disait :

— C'est vrai que je suis indiscret. J'ai cette manie de poser des questions...

Il prit son journal, et c'était comme s'il se fût rembarqué, comme s'il s'éloignait à jamais. Avec la même hâte qui l'eût fait se jeter à l'eau pour

sauver quelqu'un, Xavier dit précipitamment :

— C'est un article de mon directeur. Il m'a demandé de le lire.

— Votre directeur ? Vous travaillez dans un bureau ?

— Non ! mon directeur de conscience.

Xavier ne doutait point que l'inconnu dût éclater de rire ou trouver une formule d'excuse polie et se dérober à l'entretien. Mais il redoubla au contraire d'attention et arrêta sur Xavier un regard où il y avait de la curiosité, peut-être de l'irritation, de la pitié, mais en tout cas un intérêt puissant. Oui, il l'intéressait à cette minute. Les sentiments qu'il avait éveillés en lui par cette confidence glissaient sur ce beau visage amer comme des nuées sur le ciel. Xavier se sentit heureux. Et il se demandait en même temps s'il ne trahissait pas déjà : « Toute créature, si ce n'est pas son âme seule qui vous importe, même en dehors de toute pensée coupable, vous dérobe à Dieu. Vous n'avez plus le droit de disposer de ce cœur que vous allez donner sans retour, mais non plus même de cette faculté d'attention qu'exerce en vous toute rencontre humaine. » Xavier avait recopié dans ses notes ce passage d'une lettre de son directeur. Il fallait couper court, il fallait risquer la confidence dernière, celle qui rejetterait à la mer cet inconnu et qui rendrait Xavier à son île, à son désert.

— J'entre demain soir au séminaire des Carmes, dit-il.

— Vous vous faites Carme ?

Le garçon paraissait confondu.

— Mais non, au séminaire de l'Institut Catholique, rue de Vaugirard...

Il ajouta aussitôt...

— Rien n'est décidé encore : c'est pour étudier ma vocation. Je n'ai pris aucun engagement.

L'inconnu se leva brusquement, puis se rassit, une jambe repliée sous lui, penché en avant comme pour observer Xavier de plus près. Une brusque

montée de sang avivait ses joues, lui donnait l'air très jeune tout à coup. Il dit :

— Ce n'est pas possible ? Vous ne ferez pas ça ?

Il ajouta aussitôt, d'un ton impérieux :

— Il est encore temps : vous êtes un innocent tombé entre les mains de ces étrangleurs : je les connais, allez ! Je vous aiderai à leur échapper, je vous arracherai de leurs griffes, vous verrez !

Xavier se rappela alors comment ses parents avaient accueilli sa décision, leur haussement d'épaules, cette affectation de ne pas le prendre au sérieux, leur certitude qu'il ne tiendrait pas trois mois au séminaire ! « Surtout ne le dis à personne... Tu te couvrirais de ridicule lorsque tu en sortiras. Comme si tu avais jamais persévéré dans quoi que ce soit ! Tu as commencé le droit, puis une licence de lettres. Maintenant, c'est une autre histoire... L'état ecclésiastique ? avait ajouté son père, pourquoi pas ? On a beau dire : être évêque, c'est encore quelque chose ou même curé d'une grande paroisse. Et après tout, c'est aujourd'hui la carrière la moins encombrée. Mais toi, je te connais, tu ne suivras jamais aucune filière, ce qui veut dire que tu n'arriveras jamais à rien. » Et son frère Jacques : « Tu es dingue ! Tu es un pauvre type. Tu le seras toute ta vie... » Son père, sa mère, son frère qui « pratiquaient », « communiaient aux fêtes », et lui, ce garçon qui le blâmait, bien sûr, et même qui avait horreur de cette voie où il entrait. Du moins sentait-il que c'était grave, qu'il y allait de la vie. Et tout à coup Xavier entendit poser la question : « Comment vous appelez-vous ? » presque du même ton que prennent les enfants, le jour de la rentrée, dans la cour de récréation lorsqu'ils demandent à un nouveau : « Comment t'appelles-tu ? » Oui, Xavier n'eût pas été étonné d'être tutoyé par ce grand type. Il prononça son nom de l'air timide qu'il aurait eu à cet âge-là : « Xavier Dartigelongue. »

— Le fils de l'avoué ? Je connais votre frère Jacques.



Xavier se sentit immédiatement classé avec son parentage, ses alliances, à la place exacte qu'il occupait dans la hiérarchie de la ville.

— Je suis Jean de Mirbel, dit tout à coup le garçon. Il ne dit pas : « Je m'appelle Jean de Mirbel. » Il savait qu'au seul énoncé de son nom il brillerait à son rang, au zénith, pour ce petit bourgeois.

— Oh ! je vous connais bien !

Xavier observait avec respect ce mauvais sujet fameux mais qui avait fait une belle guerre. « Ce sont ceux-là qui se battent le mieux, comme disaient ses parents, alors que tant de garçons sérieux ne sont pas revenus ! » Le bruit courait que Jean de Mirbel divorçait.

— Votre femme est une demoiselle Pian ? dit Xavier d'un air connaisseur. Ma mère est très liée avec M<sup>me</sup> Pian.

— Oui, cette vieille garce !

Xavier s'étonna de n'être ni choqué ni blessé. Il respira l'odeur poussiéreuse de ce wagon, regarda comme s'il le voyait, pour la première fois ce capitonnage bleu, déchiffra les initiales de la compagnie, le long de la guipure accrochée sous des photographies dont l'une représentait le pont de Cahors. Mirbel demanda :

— Comment avez-vous pu vous décider ? Que vous ayez eu cette pensée, je le comprends. On est tenté par n'importe quoi d'absurde à votre âge. Mais de là à sauter le pas... Je sais bien qu'il n'y a rien de définitif... Il n'empêche que d'être passé par le séminaire c'est grave déjà, ça reste, ça vous marque...

Xavier hésita à répondre. Il demanda :

— Vous vous rappelez cette phrase de Rimbaud... car vous devez aimer Rimbaud, vous !

— Vous savez, moi, la littérature... J'ai une mère qui écrit des romans, les romans édifiants de la comtesse de Mirbel sont très connus, ont de gros

tirages... Des romans pour vous, ajouta-t-il, sur un ton de moquerie affectueuse.

— J'en ai entendu parler, dit Xavier.

— Eh bien ! tenez-vous-en là et n'y mettez pas le nez. Qu'est-ce que vous disiez de Rimbaud ?

— Oui, vous savez, lorsqu'il parle d'un de ses amis anciens qu'il voit en songe dans ce salon, à la campagne, où il y a des bougies et des boiseries antiques : « Cet ami prêtre et vêtu en prêtre... c'était pour être plus libre », ajoute Rimbaud. Pour être plus libre, comprenez-vous ?

— Non, dit Mirbel, je ne comprends pas. Comment entrerait-on volontairement au bain pour être plus libre ?

— Plus libre d'aimer.

Xavier rougit faiblement et ajouta :

— N'appartenir à personne pour appartenir à tous. Pouvoir se donner tout entier à chaque être sans trahir personne. Dans le mariage....

Xavier s'interrompit, se souvenant tout à coup qu'il parlait à un jeune mari, qui venait d'abandonner sa femme sur un quai de gare, sans même lui rendre son baiser.

— Mais, Dieu merci, protesta Mirbel, on s'évade du mariage. C'est plus facile à dire qu'à faire, je suis payé pour le savoir. Mais on y arrive tout de même. Ainsi, moi...

Il n'ajouta rien. Après quelques minutes de silence, Xavier dit à mi-voix :

— Elle est bien belle.

Et, comme Mirbel feignait de ne pas comprendre, il insista :

— Oui, la jeune femme qui vous accompagnait à la gare. C'est elle, n'est-ce pas ?

Mirbel détourna un visage soudain durci.

— Vous regardez encore les femmes ?

Xavier voyait bouger un muscle sous l'oreille, à l'articulation des mâchoires. Ce fut pourtant Mirbel qui, après quelques minutes, parla de nouveau :

— Et puis, quoi ! toutes ces histoires, vous n'y croyez tout de même pas ! On ne joue pas sa vie sur un conte à dormir debout. Vous savez bien que ce n'est pas vrai ? insista-t-il avec une exaspération mal contenue. Personne n'y croit au fond.

Et comme Xavier gardait le silence, il insista :

— Enfin, y croyez-vous, oui ou non ?

Il s'était penché, les coudes aux genoux, et Xavier voyait de tout près cette figure si avide, si triste, ses yeux qu'un léger strabisme rendait un peu égarés. Xavier ne savait quel obscur obstacle l'empêchait de répondre : « Oui, je crois. » Pour rien au monde, il n'eût consenti à dire une parole qui pût tromper cet enfant de colère assis en face de lui. Il s'en tira par une défaite :

— Si je ne croyais pas, pensez-vous que j'entrerais au séminaire ?

— Vous répondez à une question par une question. Tout de même, ce serait trop fort si vous commettiez cette folie pour défendre et pour propager ce que vous savez n'être qu'un mythe.

Xavier ne protesta pas. Il dit seulement, comme s'il se parlait à lui-même :

— Dieu existe puisque je L'aime. Que le Christ ne soit pas mort, qu'il vive, je suis payé pour le savoir. C'est un fait qu'il est dans ma vie et que chacune de ses paroles s'adresse à moi en particulier et que je finis toujours par Le préférer aux êtres que j'aime le plus.

Il fut étonné de ce qu'il osait dire devant ce garçon qui était là, une tête brûlée, comme l'appelaient ses parents, un débauché.

— Jusqu'au jour, dit Mirbel, où vous préférerez quelqu'un de vivant...

Mais alors il sera trop tard ; vous serez prisonnier de cet horrible habit, de ce suaire noir. Et vous ne serez plus jeune ; vous serez coincé entre les risques de scandale et le dégoût que vous suscitez. Ou alors ce sera l'étouffement, la mort par la soif.

Il prit la main de Xavier et lui parla de tout près :

— Quelle chance que vous m'ayez rencontré alors qu'il est temps encore. Savez-vous à quoi vous renoncez, pauvre innocent ? Avez-vous seulement jamais...

Le mot ignoble à peine lâché, Mirbel sentit la main de Xavier se dérober. Ce n'était pas un jeune homme de vingt-deux ans qu'il tenait sous son regard, mais un être encore tout baigné d'enfance et qui s'éloignait vertigineusement de lui. Mirbel se reprit et dit aussitôt qu'il comprenait ce dégoût, qu'il ne lui était nullement étranger, qu'il l'avait ressenti lui aussi.

— Pouvoir se passer de femmes, rendre les hommes capables de s'en passer, sur ce point, je vous comprends, dit Mirbel. Le célibat des clercs, c'est une profonde pensée de l'Église catholique.

Xavier ne profita pas de cette concession, il ne releva pas ce propos. Il demeura frappé moins de ce qu'il avait entendu que du ton vulgaire, cynique de ce garçon qui avait été délégué vers lui, au seuil du séminaire, qui ne se trouvait pas là par hasard, dont la seule présence détruisait en lui cette paix où il avait vécu depuis qu'il avait pris sa décision – comme si tout était remis en question tout à coup. Mais non, ce n'était pas possible : ils allaient se séparer sur le trottoir de la gare et ce serait fini entre eux. Non, ce ne serait pas fini. Il avait décidé qu'un être, une fois entré dans sa vie, n'en ressortirait plus. C'était un pacte à la mesure de son cœur insatiable. Si Mirbel l'avait interrogé, il aurait répondu qu'il ne savait pas s'il croyait à la Communion des Saints, mais qu'il la pratiquait avec tant de passion qu'elle était devenue pour lui une évidence, une réalité vivante. Même s'il ne devait jamais revoir

Jean de Mirbel (et quelle chance que leurs routes se pussent croiser de nouveau ?) Xavier l'avait introduit dans son memento des vivants jamais trop surchargé pour lui et il y resterait jusqu'à la mort de l'un d'eux. Car cela aussi faisait partie de son credo particulier : il croyait au petit nombre des élus, mais chaque élu avait le pouvoir d'entraîner derrière lui toutes les âmes, en apparence réprouvées, qui lui étaient adressées ; cette ruse de la grâce ne pouvait être découverte aux hommes parce qu'ils en abuseraient aussitôt. Ainsi rêvait-il lorsque de nouveau Jean de Mirbel l'interrogea :

— Vous y avez toujours pensé... Oui... à entrer au séminaire ?

— Toujours.

— Mais vous avez hésité longtemps ?

— Oui, jusqu'à l'hiver dernier.

— Et vous avez pris votre décision, un beau jour ?

— Oui, un beau jour.

— Vous pourriez m'en dire la date ?

— Je le pourrais.

— Alors il s'est passé quelque événement qui a mis fin à votre hésitation ?

— Peut-être... Je ne sais pas... Je ne peux pas vous dire.

— Bien sûr, je suis indiscret. Mais ce n'est pas de la curiosité. Je vous le jure. Ce n'est pas mon genre ; les autres ne m'intéressent pas, vous savez, sauf quand je les aime.

Xavier se détourna un peu. Il sentait, sous les doigts de sa main droite, l'étoffe rugueuse de la banquette, L'azur était presque blanc avec quelques nuées éparses. C'était l'heure où il avait entendu cette parole et elle était dite pour toujours. Comme dans cette vieille boîte où enfant il cachait son trésor, il mettait cette parole de côté. Un jour peut-être, dans beaucoup d'années, il la retrouverait intacte, trop frêle pour avoir donné prise au temps.

— Vous n’êtes pas indiscret, dit-il. Mais il y a des choses, quand on essaie de les raconter, qui paraissent si incroyables, si ridicules...

— Non, moi je comprendrai.

— Vous vous moquerez de moi, et surtout vous vous en armerez pour me prouver que ma décision est folle.

— Eh bien, montrez-moi que vous n’avez pas peur, que votre vocation est assez forte pour être soumise à cette épreuve.

— Évidemment, mon parti était pris à mon insu depuis longtemps, de sorte que pour me décider, il n’a fallu qu’une chiquenaude. Oh ! vous allez rire ! Mes parents m’obligeaient, pour lutter contre ma vocation justement, à aller dans les soirées.

Le rire de Mirbel éclata :

— Ah ! ça, c’est trop fort ! C’est une fameuse idée que vos parents ont eue là ! J’ai connu ces soirées « que donnent les bourgeois pour marier leurs filles ». S’il y a des endroits où j’ai jamais pu souhaiter d’entrer à la Trappe...

— Oui, hein ? dit Xavier.

— Ah, là, là ! Toute cette jeunesse en boutons, et la pauvre fille qui tape son piano, et la chaleur, et le champagne trop sucré, et l’odeur d’aisselles.... Si on aime les fêtes, il y a le monde, n’est-ce pas ? Enfin, le vrai... Moi, naturellement, je le vomis.

Il le vomissait, mais il en faisait partie, il en était.

— J’étais sûrement le plus ridicule de tous, dit Xavier. Je danse mal, je ne sais pas me tenir. J’ignore ce qu’il faut dire à une jeune fille. Dans un bal, bien entendu ! Car j’avais des amies, vous savez ! Je puis même avouer que j’ai une amie.

— Pourquoi pas ? interrompit Mirbel.

— Mais dans ces bals... j’avais pris le parti d’aller toujours avec la même qu’on ne faisait pas beaucoup danser, bien qu’elle fût très gentille...

seulement un peu chétive. C'était la dernière d'une famille nombreuse où il n'y avait qu'un seul garçon et une ribambelle de filles. Celle-là était contente de m'avoir, faute de mieux.

— Elle vous plaisait ?

— Non, bien sûr ! enfin, pas comme vous l'entendez... ni d'aucune manière d'ailleurs. C'était pour avoir une contenance, pour ne pas rester toujours dans les embrasures.

— Mais vous qui êtes scrupuleux, vous auriez dû craindre qu'elle s'attachât à vous.

— Non, un garçon (même moi) ne se trompe pas là-dessus. Je savais que je ne lui plaisais pas, que je l'empêchais de faire tapisserie. Mais il y avait un inconvénient auquel je n'avais pas pensé : un jour Jacques, c'est mon frère aîné...

— Oui, je le connais. Il vous plaît, votre frère ? Vous l'aimez ?

— Bien sûr ! On aime toujours son frère.

— Entre nous il est convenu, gourmé et snob, et raseur... Il a toujours l'air habillé de neuf.

Xavier aurait voulu se fâcher, être vexé :

— Non, non, ce n'est pas juste. Vous me faites de la peine. Vous le jugez sur les apparences. Il a beaucoup de valeur, je vous jure. Il est très coté. Il a relevé l'étude depuis qu'il travaille avec notre père. C'est moi, le fruit sec de la famille.

— Ah ! voilà bien les familles. C'est votre frère, le grand homme, hein ? Et toute cette lumière qui vient de vous, ils ne la voient même pas.

Xavier se débattait, protestant :

— Vous vous moquez de moi ; c'est vrai que je ne suis qu'un pauvre type. C'est souvent la part de Dieu dans les familles, celui qui ne peut servir à rien d'autre...

— Qu'est-ce que votre idiot de frère vient faire dans cette histoire ?

— C'est lui qui m'a averti (vous allez rire !) que la famille de la jeune fille avait des vues sur moi. Après tout, j'ai vingt-deux ans. Jacques avait même entendu dire que le frère voulait me forcer la main, déclarer qu'il me considérerait comme engagé... J'ai cru qu'il se moquait de moi, que ce n'était pas sérieux. Mais tout de même, à la première soirée qui a suivi, je me suis tenu à l'écart. C'est ce qui les a inquiétés, ce qui a dû leur donner l'idée de tenter le coup sans plus attendre. Comme je m'étais décidé à inviter la jeune fille une fois pour ne pas être impoli, et que nous étions allés nous asseoir dans un petit salon, voilà le frère qui surgit tout à coup...

— Est-ce que ce ne seraient pas par hasard les Globert ? Cela leur ressemble tellement...

Xavier jura que ce n'était pas d'eux qu'il s'agissait.

— Le frère vient donc s'asseoir entre nous, l'air attendri. Il saisit nos deux mains et voulut les joindre en prononçant des paroles confuses mais dont tout de même la portée ne m'échappa pas. Je me dégageai vivement, protestai qu'il y avait malentendu, et m'aperçus avec terreur que le frère paraissait vouloir le prendre de haut : « Ah ! mais, permettez, disait-il, c'est vous que je comprends mal. Ce serait vraiment trop simple que d'afficher une jeune fille... » Naturellement, la jeune personne en question s'était un peu écartée...

Mirbel éclata :

— Oh ! je suis sûr maintenant que c'est Jules Globert ! Il ne vous a pas fait peur, j'espère ?

Xavier avoua qu'il avait eu peur, non du garçon, mais du piège tendu, bien qu'il fût assuré de ne pas s'y laisser prendre.

— En tout cas ce n'est pas la peur qui m'a fait lui dire soudain cette parole incroyable, dont je demeurai moi-même stupéfait : « Je voudrais bien,



je ne demanderais pas mieux... mais j'entre en octobre au séminaire. »

— Vous leur avez dit ça ? C'est merveilleux !

Mirbel appuyait sur la première syllabe de merveilleux. Il riait jeunement, avec des éclats.

— Et vous êtes rentré dans le bal ?

— Non, j'ai profité de leur stupeur pour me précipiter dans l'escalier, prendre mon vestiaire...

Déjà Mirbel ne riait plus. Il avait rapproché son visage, il tenait Xavier sous son regard, comme pour l'endormir.

— Mon pauvre petit ! voilà donc sur quoi vous jouez votre vie !

Xavier répondit d'un ton tranquille :

— Vous ne le croyez tout de même pas ? Le plus étrange de cette histoire, c'est qu'à l'instant même où je prononçais cette parole comique, je découvrais en même temps qu'elle m'apprenait à moi-même ce que j'avais feint jusqu'alors d'ignorer. C'était vrai que j'allais entrer au séminaire et qu'en ce monde il n'y avait pas pour moi d'autre chemin. Cette fille ne s'était trouvée sur ma route que pour m'obliger à dire à haute voix devant témoin : « J'entre en octobre au séminaire. »

— Oui, interrompit Mirbel (mais son rire ne rendait plus le même son) la petite Globert n'avait d'autre raison d'être au monde que de susciter une réplique dans le drame dont Xavier est le héros. Xavier dont la destinée intéresse la terre, le ciel et les enfers ! Après quoi, elle pouvait aller crever, la misérable fille !

— Vous ne me comprenez pas, protesta faiblement Xavier.

Mais Mirbel, d'une voix sourde et presque furieuse, attaquait tout à coup :

— Vous me faites horreur, vous autres chrétiens, ou plutôt vous me feriez horreur si je ne trouvais surtout grotesque votre obsession de compter

parmi le petit nombre de ceux qui ne sont pas voués au désespoir éternel. Je me demande s'il y a rien de plus ignoble au monde que l'état d'esprit de Pascal, qui s'enivre de cette goutte de sang versée pour lui tout seul.

— C'est justement pour cela que je veux être prêtre, dit Xavier, pour être du côté des pécheurs, pour leur être consacré, livré, sauvé avec eux, perdu avec eux...

Mais Mirbel ne désarmait pas ; et même il haussa le ton.

— Non ! vous êtes pareil aux autres, vous ramenez tout à vous. Et moi, demanda-t-il brusquement, pourquoi m'avez-vous rencontré ? À quoi va vous servir notre rencontre dans ce wagon ?

— À moi, je ne sais pas... mais à vous peut-être, à vous deux...

— À nous deux ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Il parlait sec tout à coup et prenait ses distances. Xavier balbutia :

— Vous êtes deux. Je vous ai vus tout à l'heure à la gare. J'ai compris...

— Non ! mais de quoi vous mêlez-vous ? Si vous vous imaginez que je vais vous laisser mettre le nez dans ce qui se passe entre ma femme et moi...

— Oh ! bien sûr ! vous pouvez me l'interdire.

À ce moment, un serveur du wagon-restaurant passait dans le couloir, annonçant le premier service. Jean de Mirbel s'éloigna sans prendre congé. Xavier d'un geste habituel ramena ses deux mains sur sa figure, attentif à la fuite brutale et fracassante du train ; puis il regarda le crépuscule sur ces champs dénudés où brûlaient des feuilles ; la lisière des taillis s'emplissait de nuit. Sur l'étroite route qui longeait la voie, un homme tenait sa bicyclette à la main et marchait à côté d'une fille. Xavier se rappela qu'il n'avait pas de ticket pour le wagon-restaurant. Peut-être trouverait-il tout de même une place à la même table que Mirbel... Non, la seule place qui restait libre lui permettait seulement de l'apercevoir, à l'autre extrémité du wagon. Un couple assis en face de lui et déjà occupé à se nourrir, fermait son horizon :

un homme très fort, de cette espèce que crée, semble-t-il, le commerce des bestiaux : brun, du poil noir et luisant sur le dos des mains et jusque sur les larges phalanges. Sa compagne montrait sans vergogne, dans un sourire qui ne finissait pas, des gencives dévastées. Xavier découvrit que ce ménage n'était nullement assagi par l'accoutumance : ces monstres paraissaient rivés l'un à l'autre ; l'atmosphère de leur chambre les enveloppait encore. Il pensa tout à coup que ces deux êtres aussi avaient une âme, et qu'il devait aimer. Et reportant les yeux vers Mirbel, il se moqua de lui-même, de cette équivoque qu'il créait entre les âmes et les visages, de cette vocation qu'il s'attribuait mais qui ne s'éveillait que devant les êtres jeunes. Il se força à considérer ce couple attablé en face de lui et se dit qu'il n'aurait pas de peine, après tout, à les aimer, la femme surtout dont les mains mal soignées témoignaient de travaux serviles. Il se rassura : il se donnerait à ceux-là aussi, lorsqu'ils lui seraient adressés. À ceux-là surtout : à cet homme bovin et à son Ève édentée dont il aurait pu sentir l'haleine. Avec les autres, il serait prudent de n'avoir d'autre lien que la prière et que le sacrifice. La demi-bouteille de Listrac que Xavier finissait de boire l'entretenait dans cette légère excitation où toute pensée devient image. Il se disait qu'il reconnaîtrait à ce signe qu'une créature était dangereuse pour lui et devait être évitée : chaque fois qu'il aurait la certitude que quelqu'un avait débarqué dans son île, pénétré dans son désert, il devrait le fuir ; car le désert, c'était sa part en ce monde, c'était sa croix. Ne plus se sentir seul, ce serait pour lui descendre de la croix. Demain soir, il serait en cellule. C'était à jamais fini. Il avait vingt-deux ans. Toute sa vie était devant lui où il n'y aurait personne, jusqu'à son dernier souffle ni une femme ni un ami – mais seulement des âmes. Était-ce possible ? aurait-il la force ? Si ce train qui traversait les gares dans une sorte de fracas et de folie sortait des rails, si Xavier surgissait tout à coup dans la lumière de la paix, de l'inimaginable paix ? Il eut peur de tant désirer la mort.

Que c'était étrange d'être la proie de cette tentation dans ce wagon-restaurant, au milieu de ce bétail humain buvant et fumant. Tous ils allaient vers leur vie, leurs affaires, leur amour. Lui aussi, c'était vers son amour qu'il allait, un amour qui ne se voit, ni ne se touche, ni ne s'éteint. Et il était un jeune mâle de vingt-deux ans ; et il ne différait de tous ceux qu'il lui avait été donné d'approcher et de connaître que par son cœur insatiable, que par cette faim de s'attacher, de souffrir et de mourir qu'il n'avait retrouvée dans aucune créature. C'était cela sa solitude, au fond. Ce n'était pas lui qui existait mais les êtres vers lesquels il se sentait perpétuellement comme soulevé, pour leur donner sa vie. Ce qui venait de se passer entre cet étranger et lui se renouvellerait indéfiniment, même lorsqu'il serait marqué du signe sacerdotal. Jusqu'à l'agonie, jusqu'à cette dernière solitude.

On lui rendit de la monnaie. Le couple en face de lui avait disparu. Mirbel n'était plus là. Il avait dû en sortant frôler la table de Xavier qui s'étonna de ne s'en être pas aperçu. Pendant leur absence, le compartiment avait été envahi par deux hommes, dont l'un, très âgé, dormait déjà, la mâchoire inférieure décrochée. Mirbel avait cherché refuge dans le couloir. Il était appuyé à la barre de cuivre et son front touchait presque la vitre. Xavier s'y accouda, lui aussi, mais à une autre portière, décidé à ne pas faire un geste, à ne pas dire une parole qui pût rétablir entre eux le contact. Ce fut Mirbel qui se rapprocha et lui offrit une cigarette. Il alluma la sienne, et cette fois, leurs coudes se touchaient.

— Il ne faut pas m'en vouloir, dit-il.

— Pourquoi vous en voudrais-je ?

— C'était naturel que vous me parliez de ma femme... Je ne peux pas supporter qu'on me parle d'elle.

— Je ne le ferai plus, dit Xavier.

— Oh ! vous... ce n'est pas la même chose, vous avez le droit.

Xavier fut heureux. Qu'est-ce qu'un prêtre, sinon celui qui a le droit, le devoir, le pouvoir de lire dans les âmes, d'écouter leurs confidences, mais surtout de deviner ce qu'elles ignorent d'elles-mêmes ?

— Ce qu'elle a été pour moi quand j'étais encore un enfant, c'est inimaginable...

— Ce qu'elle est encore, ce qu'elle est toujours.

— Oui, bien sûr, rien ne peut empêcher...

Des arbres confus dans le ciel froid, des maisons dont une seule lampe, l'espace d'une seconde, livrait aux voyageurs la vie cachée, tout un univers à demi dévoré par les ténèbres fuyait derrière cette vitre.

— Il faudrait que je vous parle d'elle. Mais pas ce soir, ou du moins pas tout de suite... Que comptez-vous faire, ce soir ?

Xavier déclara fermement :

— Nous allons nous dire adieu à la gare.

— Qu'allez-vous devenir, tout seul ?

— Je ne sais pas, marcher dans les rues...

— Non, je ne vous abandonnerai pas.

Xavier ne répondait rien. Il fléchissait devant cette vie exténuante de refus. Toute sa jeunesse devant lui, où il faudrait secouer la tête de gauche à droite, de droite à gauche. Dire non, non toujours, non à ce qui n'est pas vous, mon Dieu.

— Non, je vous remercie. Mais il faut que je demeure seul.

Mirbel se rapprocha encore.

— C'est dommage, dit-il à mi-voix. Peut-être auriez-vous pu arranger les choses.

Xavier protesta presque violemment :

— Avec votre femme ? Pourquoi moi ? Je ne la connais pas. Je ne vous connais pas non plus.

Il ajouta presque à voix basse : « Laissez-moi tranquille. » Mais l'autre insistait :

— Vous avez oublié ce que vous me disiez tout à l'heure sur ce que signifie une seule rencontre pour vous.

— Elles ne sont pas toutes voulues par Dieu.

Xavier s'était éloigné un peu et parlait, le front à la vitre. Jean de Mirbel riait :

— Vous croyez que je vous suis délégué par un autre ? Avouez-le : vous me croyez le diable ! (et comme Xavier haussait les épaules) Allons ! ajouta-t-il, encore un chrétien qui rit quand on lui parle du diable !

— Je ne dis pas qu'il n'existe pas. Seulement...

— Seulement quoi ? Si le diable est inventé, tout le reste l'est aussi, avouez-le.

— Mais s'il existe, tout le reste existe.

— Il n'existe pas, vous le savez bien.

— Ce que je sais, dit Xavier après un silence, c'est qu'il nous sert de prétexte, souvent, pour écarter les êtres de notre route, les mauvaises compagnies que nos directeurs nous font un devoir d'éviter.

— Moi, par exemple ?

Mirbel s'était rapproché. Xavier, plus petit, dut lever un peu la tête.

— Croyez-vous que ce soit le démon qui me met sur votre route ?

Xavier répondit en se détournant :

— Vous êtes là, c'est tout ce que je sais. Je ne sais pas ce que Dieu attend de moi à votre sujet. Le tout est d'y voir clair. Ah ! ce n'est pas simple. Presque toujours le vrai chemin est du côté qu'il nous coûte de prendre...

— Presque toujours... mais pas toujours ? Vous pouvez vous tromper en prenant le parti qui vous mortifie le plus. Ainsi, ce soir, vous avez envie de me suivre, mais qui sait si votre Dieu ne veut pas que vous me suiviez ?

— Je ne vous suivrai pas, dit Xavier.

— C'est donc que vous allez enlever à Michèle sa dernière chance...

— Michèle ?

— Oui, elle s'appelle Michèle.

Xavier leva les yeux vers ce visage penché sur lui, puis les détourna de nouveau, comme terrassé par une fatigue désespérée, celle que nous ressentons au départ de l'aube en montagne ; alors une terreur nous prend à l'idée de tout ce qui est devant nous : il n'y a rien de fait encore de ce que nous avons résolu d'accomplir et, déjà, nous sommes accablés. Il croyait avoir son masque bien ajusté, ce Mirbel. Mais Xavier déchiffrait sur cette face inclinée la ruse de la créature qui se sait capable de détourner à son profit toute vocation, même la plus haute. Et pourtant Xavier ne put pas ne pas répéter le petit nom Michèle.

— Pourquoi l'avez-vous abandonnée ? Où est-elle ce soir ? Pourquoi ne l'aimez-vous plus ?

— À vous je le dirai, oui, je vous le dirai... Mais il faut un peu de temps.

Le train traversait sans ralentir une gare de la grande banlieue.

— Ce doit être Juvisy, dit Xavier. C'est trop tard pour que vous me le disiez, ajouta-t-il à mi-voix.

— Pourquoi trop tard ? Nous avons toute la soirée, toute la nuit. Autant dire toute une vie...

— Non !

Xavier répéta avec force : « Non ! »

— Je prierai pour vous, ajouta-t-il. Ce sera aussi bien, ce sera mieux.

— Je suis tranquille. Je sais que vous n'allez pas m'abandonner.

Le couloir était mal éclairé, mais les lampes à arc des stations traversées illuminaient brièvement Jean de Mirbel. Qu'il paraissait grand ! Xavier rentra dans le compartiment, se rassit en face de l'homme qui dormait la bouche

ouverte, s'efforça de penser à ce qu'il devait acheter le lendemain : une paire de souliers, des chaussettes de laine. Et les livres de Dom Marmion qu'il n'avait pas trouvée à Bordeaux. Et aussi La Vie Spirituelle et l'Oraison de cette abbesse de Solesmes. Le grand corps de Mirbel obstrua la porte du compartiment.

— C'est Austerlitz. Nous arrivons dans dix minutes.

Il prit d'autorité la valise de Xavier, la porta avec la sienne dans le couloir, et arrêta sur lui un regard où il n'y avait plus ni ruse ni moquerie. C'était comme si Xavier, assis au bord de la mer, eût entendu des sirènes hurler dans la nuit, l'appel d'une détresse dont il ne connaissait pas le nom.

— Vous avez retenu une chambre ? demanda Mirbel.

Xavier secoua la tête. Durant ses brefs séjours à Paris, il était toujours descendu, comme beaucoup de Bordelais, à l'hôtel du Palais d'Orsay. Il ajouta en riant le commentaire habituel de son père : « On économise ainsi deux taxis, celui de l'arrivée et celui du départ. » Mirbel protesta que l'atmosphère du Palais d'Orsay était horrible : ces kilomètres de couloirs ! Il connaissait un petit hôtel un peu ancien, mais assez confortable, près de la Bibliothèque Nationale.

— Je vous y amène, dit-il avec autorité.

Xavier ne chercha pas de prétexte à son refus. Le train roulait lentement vers la gare d'Orsay. Ils étaient debout dans le couloir encombré de valises, pressés par les gens, tout près l'un de l'autre.

— J'avais cru, dit Mirbel... mais non, vous allez vous moquer de moi. Vous allez trouver que cela ne ressemble guère à mes moqueries de tout à l'heure...

— Qu'avez-vous cru ?

— Que notre rencontre ne soit pas un hasard, vous, vous faites semblant de l'admettre ; ce sont de ces choses que les petits chrétiens de votre espèce



répètent par habitude. Mais moi, figurez-vous que je l'ai cru vraiment, parce que cela correspondait à une certitude intérieure, à une évidence... Tenez, imaginez un homme au moment de couler, qui voit flotter tout à coup à portée de sa main une épave... ou, mieux encore, une barque montée par un rameur... J'ai cru que vous alliez me prendre à bord...

Xavier protesta comme s'il avait peur :

— Non ! non ! mais nous nous retrouverons, ajouta-t-il, je vous le promets.

Mirbel secoua la tête et, à mi-voix :

— Ce soir, ou jamais.

Ils étaient bousculés dans le couloir par les voyageurs pressés de descendre. Mirbel voulut prendre la valise de Xavier qui ne le lui permit pas. Il lui parlait de tout près :

— Michèle et moi nous venons de courir avec vous notre dernière chance. Mais c'est vrai : comment auriez-vous deviné que vous m'avez rencontré sur une frontière que je vais passer seul...

Xavier demanda : « Quelle frontière ? » mais n'attendit pas la réponse et avec irritation :

— C'est trop commode ! Si c'était vrai vous n'en parleriez pas...

— Croyez-vous que j'en aie parlé à d'autres qu'à vous ? Michèle ne m'eût pas laissé partir, ou m'eût fait suivre par quelqu'un si elle s'était doutée... D'ailleurs, il ne s'agit pas de ce que vous croyez : je connais plus d'une porte de sortie.

Ils montaient lentement l'escalier métallique. Les valises heurtaient leurs jambes. Xavier ne se retournait pas, mais il sentait le souffle de Mirbel sur sa nuque.

JE ne t'ai jamais demandé : qu'avez-vous fait cette nuit-là ?

— Je puis le rapporter heure par heure : nous sommes allés à la consigne déposer nos bagages. Nous avons passé le pont, traversé la place de la Concorde. Nous nous sommes attablés chez Weber. Là, j'ai commencé mon chantage.

— Un chantage ? quel chantage ? le suicide ?

— Le suicide ? oui, d'abord... mais, il n'y a pas cru, alors je lui ai tendu ce piège : « Quoi que vous m'ordonniez, je le ferai. » Et lui, il répondit aussitôt ce que j'attendais : « Revenez auprès de votre femme. » Je ne protestai pas. Je l'assurai qu'il pouvait compter sur ma parole, à cette seule condition : il me ramènerait lui-même à Larjuzon et y demeurerait jusqu'à ce que je fusse guéri. Il s'indigna de ce que je pouvais le croire capable de retarder son entrée au séminaire pour une cause si futile. Je m'indignai à mon tour qu'il osât décider si légèrement de ton destin. Il se troubla, car c'était de toi qu'il s'agissait, à ce moment-là, Michèle ! Toi seule alors l'intéressais...

— Pas pour longtemps !

Elle riait. Il cria presque : « Ne ris pas », et il s'écarta d'elle. Mais elle revint se blottir : Jean insista :

— Il t'avait vue sur le quai de la gare. Il avait compris que tu souffrais. Je ne l'intéressais qu'à cause de toi. Tu ne le savais pas ?

— Il m'a parlé deux ou trois fois du tailleur de toile à carreaux noirs et blancs que je portais ce jour-là. Je me souviens de lui avoir dit en riant qu'il me faudrait attendre le mois de mai pour pouvoir le remettre et courir la chance de lui plaire encore. Je ne me souviens pas de ce qu'il a répondu... Rien, sans doute. Il n'écoutait pas, il n'entendait même pas certaines choses.

— C'est qu'à ce moment-là, tu étais entrée à ton tour dans la zone

d'ombre. Un seul être existait pour lui tout entier, âme et corps, et puis il passait à un autre, comme s'il eût cherché celui pour qui il devait mourir.

Il s'interrompit, et soupira :

— Michèle, j'y songe tout à coup, c'était cela qui me rendait jaloux jusqu'à la folie : il me fallait cette victime pour moi seul, tu comprends ? Je ne voulais la partager avec personne. Ce n'était pas trop de cette jeune vie pour racheter ma vie.

— Mais non ! quelle folie ! Que vas-tu chercher !

Ils écoutèrent un instant une pluie faible et douce qu'ils n'eussent peut-être pas entendue si l'odeur de la nuit ne l'avait décelée.

— Ce Xavier, quelle contrefaçon du Dieu qu'il aimait ! Être tout entier à tous et à chacun : toi d'abord, puis moi, puis tous les autres que nous avons trouvés à Larjuzon en débarquant, et jusqu'à ce gosse ! Ah ! celui-là, Roland, que j'ai pu le haïr ! J'aurais été capable de le noyer comme un petit chat ! Oh ! Dieu !

Elle lui prit la tête à deux mains, répétant : « C'est fini, tu ne le hais plus, tu es guéri, c'est fini » et avec son mouchoir, elle essuyait ce visage qu'elle ne voyait pas.

— Ne pense plus à Roland. Réponds-moi plutôt : Où êtes-vous allés en sortant de chez Weber ? à l'hôtel ?

— Non, nous ne nous sommes pas couchés. Nous avons gagné Montmartre à pied, moi le ramenant sans cesse à toi, à ton destin qui dépendait de lui, qui était suspendu à la décision qu'il allait prendre. Il s'irritait, se débattait. Je savais que je le tenais.

— Vous ne vous êtes séparés à aucun moment de la nuit ?

— Mais si, bien sûr. Lui, il est entré au Sacré-Cœur, par une porte de côté. Il y avait une nuit d'adoration pour je ne sais quoi. Je lui ai donné rendez-vous à la gare d'Orsay une demi-heure avant le départ du premier

train pour Bordeaux. Il m'a juré que je ne l'y trouverais pas. Mais j'étais bien tranquille.

— Où as-tu traîné jusqu'à l'aube ?

Il ne répondit pas, s'éloigna un peu d'elle, tourna la tête vers le mur. Elle murmura : « J'ai compris. » Il dit, la tête toujours détournée :

— Écoute : je voulais me prouver à moi-même qu'avec une autre tout redevenait possible. Cela ne te blesse plus maintenant ? Il n'existe plus aucune raison pour que tu sois offensée...

Il l'attira à lui. C'était l'odeur de la pluie dans la chambre, ou l'odeur de leurs visages mouillés. C'étaient leurs soupirs et leurs plaintes ou des froissements de branches. Des chats furieux miaulèrent du côté des communs.

Elle dit à voix basse : « Je pense à son pauvre corps en ce moment. » Il ne répondit pas. Elle demanda :

— Quand tu l'as retrouvé, le matin, à la gare, qu'avez-vous fait ?

— J'ai été téléphoner à Larjuzon. Ce n'est pas toi qui m'as répondu, mais Dominique. Ainsi ai-je appris que tu n'étais plus seule ici, que toute une maisonnée nous y attendait. Quelle idée d'avoir fait venir Brigitte Pian !

— Pour la première fois, je préférerais n'importe quelle présence, même odieuse.

— Je l'ai cachée à Xavier cette présence, de peur qu'il n'y trouvât un prétexte pour ne pas partir.

— Il ne se débattait pas ?

— Non, il venait d'écrire sur une table de café deux lettres, au Supérieur du séminaire et à son directeur de conscience, pour les avertir de cette dérobade à la dernière minute. Je crois qu'il ne leur donnait aucune raison, hors le désir de réfléchir encore. Il savait que tout était fini. Il me l'a dit dans le train comme la chose la plus ordinaire.

— Que t'a-t-il dit ? Rappelle-toi les mots dont il s'est servi.

— Mais ceux-là simplement : « Que tout allait être fini pour lui. »

Elle demanda : « Crois-tu, qu'il savait d'avance... » Ils se turent un instant. Michèle reprit :

— Je me souviens, le soir de votre arrivée, après avoir fait le tour du parc, quand nous sommes rentrés dans le salon, il se tenait debout face à Brigitte qui était immobile, vieille Parque taillée dans la pierre, comme tu dis souvent. Et lui pareil à un agneau, les pattes liées.

## II

Vous feriez mieux d'aller dormir, Monsieur, sans attendre le retour de votre ami. Lorsque sa femme et lui font le tour du parc pour s'expliquer, comme ils disent, croyez-moi : cela peut durer des heures.

Xavier demeurait au milieu de la pièce, comme fasciné par les verres noirs de Brigitte Pian. Ils ne pouvaient servir, dans cette demi-ténèbre, qu'à dissimuler son regard. Cette grande figure flasque et blême, sous des mèches d'un blanc jaune que gonflait un « crépon », l'intriguait moins pourtant que la jeune fille un peu en retrait, sur le canapé, et qui montrait à ce petit garçon chétif les images d'un gros livre dont la reliure dorée luisait. M<sup>me</sup> Pian avait dit à Xavier, en la désignant : « Ma secrétaire... » Mais l'enfant, qui était-il ?

Les événements ne se règlent jamais selon le thème prévu. Xavier n'avait pas douté qu'il dût trouver à Larjuzon Michèle seule. Et voilà qu'elle y avait fait venir la vieille Brigitte Pian, cette seconde femme de son père qu'enfant elle avait exécrée, assurait Mirbel. Il était dix heures du soir quand l'auto louée à Bordeaux avait déposé les voyageurs devant le perron. Dans un bureau à droite de l'entrée, trônait la vieille femme Pian, ses mains déformées posées sur le ventre et, derrière elle, cette fille, ce petit garçon. Une grimace qui devait être un sourire, tordit sa bouche, lorsque Mirbel lui présenta Xavier.

— Vous êtes le fils d'Emma Dartigelongue ? Je la connais bien : nous nous rencontrons au comité des Dames de Charité.

Michèle, après un salut court à Xavier (sans lui tendre la main) avait entraîné son mari dans le vestibule. Ils chuchotèrent. Mirbel éleva la voix

pour demander sur un ton de fureur :

— Pourquoi Roland est-il ici ? Je t'ai dit que je ne voulais plus le voir...

— Comme si ce n'était pas toi qui...

Le bruit de leurs pas sur le gravier de l'allée couvrit les dernières répliques. Xavier n'entendit plus que le froissement des pages que tournait la jeune fille et le petit garçon qui reniflait. Elle lui dit : « Mouche-toi. » Xavier reconnut de loin les gravures d'Alphonse de Neuville c'était l'Histoire de France racontée à mes petits-enfants.

— J'aimerais mieux attendre leur retour...

— Non, croyez-moi, Monsieur, je crains que vous ne vous rendiez pas compte... Mais si vous connaissiez Michèle... Votre position est délicate, c'est le moins qu'on en puisse dire. Il serait plus sage de gagner d'abord votre chambre, Jean vous y rejoindra un instant. Je ne crois pas que vous deviez rencontrer Michèle dès ce soir : laissez-moi le temps de la préparer. Mais il faudra d'abord que nous ayons, vous et moi, une conversation sérieuse. Chaque chose en son temps, ajouta-t-elle, d'un air alléché comme une personne affamée, résolue à ménager la nourriture dont elle se trouve, tout d'un coup, pourvue. Après un silence, elle ajouta :

— Je pense que je devrai dès demain écrire à votre chère mère : elle sera rassurée de vous savoir ici, sous mon aile, ajouta-t-elle.

Oui, il n'y avait plus de doute : cette torsion de la bouche lui servait de sourire. Elle avait cette voix d'homme qui vient quelquefois aux vieilles dames avec la moustache et la barbe. La jeune fille, le front toujours penché sur le livre, arrêta un instant sur Xavier son œil couleur d'ardoise. Le petit garçon s'accrochait à elle, lui serrait le bras : « Tournez la page, Mademoiselle... »

— Laisse Mademoiselle tranquille, dit Brigitte Pian. Elle va montrer à M. Dartigelongue sa chambre. Oui, la chambre verte. Je suppose qu'il y a des

draps au lit.

Xavier entendit pour la première fois la jeune fille :

— Ce n'est pas mon travail.

Elle n'avait pas levé son nez du livre. Brigitte Pian l'approuva. :

— Non, bien sûr ! mais j'ai entendu monter Octavie : elle doit être allée se coucher. Je vous le demande comme un service. Je suppose d'ailleurs que Michèle a tout préparé. Et comme il faut que vous mettiez Roland au lit, puisqu'il n'ose pas monter seul...

L'enfant se serra contre la jeune fille qui s'était levée. Il frottait sa figure contre la robe. Elle lui dit :

— Un grand garçon comme toi ! À dix ans ! Tu n'as pas honte ?

Elle lui prit le bras et gagna la porte. M<sup>me</sup> Pian fit signe à Xavier de la suivre. Il s'inclina devant la vieille dame qui, elle non plus, ne lui tendit pas la main. La lampe posée sur une console du vestibule n'éclairait que les premières marches. Xavier parut hésiter, revint sur ses pas, poussa la porte du bureau. M<sup>me</sup> Pian était toujours immobile dans son fauteuil, masquée de ses verres noirs, énorme nocturne sur une branche morte. Elle demanda :

— Vous avez oublié quelque chose ?

— Non... Je voulais savoir...

Il hésita, puis très vite :

— Qui est ce petit garçon ?

La vieille bouche de nouveau se tordit :

— Roland ? oh ! il n'est le fils de personne ici. Vous demanderez à Jean lorsque vous le verrez. Je vous avertis que c'est un sujet de conversation qu'il goûte peu.

Après un silence, elle demanda :

— Vous vous intéressez aux enfants ?

Il ne pouvait plus supporter l'aspect de cette bouche, de ces yeux de



fausse aveugle. Il regagna le vestibule. La jeune fille ne l'avait pas attendu mais il entendit marcher au dernier étage. Il s'engagea dans l'escalier. À mesure que diminuait la lueur de la lampe posée sur la console, il entra dans un clair de lune diffus qui tombait de la lucarne du toit. Elle le guettait sur la dernière marche, un bougeoir allumé à la main, le petit garçon pressé contre elle. Elle dit : « Par ici... » Elle le précéda dans une chambre qui sentait le moisi. Il n'y avait pas de draps au lit.

— Je vais chercher des draps et des serviettes. J'espère que la clef est restée sur l'armoire à linge.

Elle posa le bougeoir et Xavier resta seul. Il entendit l'enfant chuchoter derrière la porte et rire. Ils s'éloignèrent. Cette chambre ne devait plus être habitée depuis longtemps. Le papier du mur était déchiré par places. Un des rideaux était troué mais la flamme de la bougie faisait luire les poignées de cuivre et la marqueterie d'une commode ventrue. Xavier imagina ce qu'aurait dit sa mère : « Leur salon est meublé d'horreurs mais dans les chambres à donner, il y a des merveilles. » Il s'approcha de la couche sans draps : c'était des matelas que venait cette odeur de souris morte. La table de nuit entr'ouverte avait, elle aussi, une haleine. Il alla à la fenêtre, ne parvint pas à écarter les rideaux dont le cordon était cassé. Il l'ouvrit tout de même. Le vent de la nuit, à travers les persiennes fermées, coucha la flamme de la bougie. Xavier se mit à genoux, la tête contre l'acajou du lit.

À ce moment-là, il commença de souffrir, d'une souffrance qui venait d'infiniment plus loin que de son désarroi et que de sa solitude dans cette maison ennemie, – une souffrance qu'il connaissait pour en avoir été atteint plusieurs fois, dans des circonstances très précises, dont il se souvenait encore. De quoi était-elle faite ? Il n'aurait su le dire. Cette nuit, elle avait pourtant un visage, et même deux visages : cette jeune fille, ce petit garçon. Lui, surtout. Quelle idée se faisait de Xavier la jeune fille ? Il frémit en

songeant à ce que peut-être elle croyait. Elle ne revenait pas : l'armoire à linge devait être fermée à clef... Était-elle allée coucher Roland ? Mirbel finirait bien par s'inquiéter. Il fallait que quelqu'un vînt. Pour l'instant, impossible d'échapper à ces murs salpêtrés, à cette odeur de moisi, à ces vieux matelas, à cette descente de lit que touchaient ses genoux et dont il voyait de tout près la trame. Pas plus qu'un forçat de son cachot, il ne pouvait s'enfuir de cette chambre, de cette maison. Il appela, il poussa un cri, un cri intérieur, car ses lèvres ne remuèrent pas. Alors il y eut une coupure : le courant d'horrible souffrance fut comme brisé. Il ne bougea plus. Un papillon de nuit titubait sur le marbre de la commode. Le vent gonflait brusquement les rideaux et puis ils retombaient. Le papillon de nuit avait dû se poser. C'était le papier déchiré du mur qui faisait ce léger bruit lorsqu'un souffle le remuait.

— Ça vous prend souvent ?

Xavier ouvrit les yeux. Il était sur le plancher, à plat ventre ; sa bouche y avait laissé une trace de salive. La jeune fille le regardait, courbée, comme s'il eût été un chien. Elle serrait contre elle une paire de draps. Il se mit debout.

— Vous êtes malade ? Non ?

Il secoua la tête.

— Les épileptiques, vous savez !... ils n'ont pas à compter sur moi...

Il dit : « Ce n'est pas ce que vous croyez... », s'essuya le front.

— Vous voyez bien que je ne suis pas malade.

— Alors, que faisiez-vous ? Vous saviez que j'étais là ? Allons, ajouta-t-elle brusquement, au lieu, de rester les bras ballants, aidez-moi à faire le lit...

... Non. Décidément, il vaut mieux que vous ne vous en mêliez pas, reprit-elle, j'irai plus vite seule. Allez vous asseoir, vous allez retomber.

Il obéit, et demeura un instant immobile sur une chaise. Il observait la

jeune fille qui s'affairait autour du lit. Soudain il demanda :

— Qui est ce petit garçon ?

— Roland ? un gosse de l'Asile, qu'ils ont eu la fantaisie de prendre et dont ils ont maintenant par-dessus la tête. Mais Madame voulait un enfant !

— Ils l'ont adopté ?

— Non, ils l'avaient pris à l'essai. Mais il ne plaît plus. Il était mignon il y a six mois et puis il a eu la dysenterie. Votre ami le déteste maintenant. D'ailleurs il ne l'a jamais aimé. Bien sûr il vaut mieux faire ses enfants soi-même... quand on peut !

Elle tapa l'oreiller du plat de la main.

— Je suppose que c'est seulement avec sa femme qu'il ne peut pas...

Elle avait une expression de matrone, tout à coup. Il dit : « Je me demande... » puis s'interrompit. Ni cet air qu'elle affectait, ni ses paroles vulgaires ne lui ressemblaient. Il avait envie de l'interrompre, de lui crier : « Vous jouez mal ! » Il savait qui elle était. Il lisait au-dedans de cette inconnue, il la déchiffrait ; cela lui était donné, et il ne s'en étonnait pas tant il en avait pris le pli. Quel visage elle avait ! Et lui-même découvrait le sien dans la glace au-dessus de la commode, charmant et pâle, non tel qu'il lui apparaissait d'habitude, mais tel qu'en ce moment le voyait la jeune fille. Comme ils se plaisaient l'un à l'autre !

Il répéta : « Je me demande... »

— Vous vous demandez quoi ?

— Non, vous seriez vexée.

— Si vous croyez que vous pouvez me vexer !

— Je sais qui est Brigitte Pian... depuis des années que j'en entends parler chez moi ! Cette mère de l'Église, comme on l'appelle ! Je m'étonne qu'elle ait choisi une secrétaire comme vous, au lieu d'une « enfant de Marie »... Ça vous fait rire ?

— Je trouve drôle que vous ayez déjà une idée de moi. Qui vous dit que je ne suis pas « enfant de Marie » ?

— Non, protesta-t-il, vous n'êtes pas une hypocrite !

Elle demanda : « Pourquoi le serais-je ?... »

— Vous le seriez si vous étiez « enfant de Marie »...

— Comment le savez-vous ?

Il dit : « Je le vois... »

Elle le regarda, la bouche entrouverte : « Ça, par exemple ! » puis haussa les épaules : « Vous vous moquez de moi. » Il dit :

— Vous croyez que Dieu est loin de vous, mais Il est tout près.

— Dieu ? C'est Brigitte Pian !

Elle riait et le bravait. Il rit aussi.

— Ce Dieu-là, vous avez raison de ne pas croire en lui : il n'existe pas.

Elle demeurait assise au bord du lit le visage détourné. Elle hésitait, cherchait ses mots :

— Je ne voudrais pas que vous vous imaginiez qu'une fille qui ne croit à rien est forcément...

Elle le regarda en face et tout à coup :

— Je n'ai été à personne, vous savez ! Je ne suis à personne...

Il l'interrompit avec violence :

— Vous êtes folle ! Comme si j'avais pu croire cette chose horrible !

— Pourquoi, horrible ?

— Horrible pour moi.

Elle sourit. Elle caressait l'oreiller d'un geste distrait. Ses jambes étaient croisées. Elle agitait un pied un peu grand chaussé d'une sandale bleue. Elle dit :

— Vous êtes un garçon comme tous les garçons, après tout.

Il murmura : « Bien sûr ! » Ses oreilles même rougirent.

Jamais, devant aucune fille, il n'avait débordé de cette joie.

Un garçon comme tous les garçons... « Et si c'était pour elle que je suis venu, mon Dieu ? » Si c'était vers elle qu'il avait cheminé jusqu'à cette chambre ? Vers le bonheur, vers ce bonheur ? Il demanda tout à coup :

— Comment vous appelez-vous ?

— Dominique. Je suis professeur à l'école de la paroisse Saint-Paul de Bordeaux. C'est une place que je dois à M<sup>me</sup> Pian. Je n'ai qu'un frère plus jeune qui reste à ma charge. Alors, vous comprenez...

Il répéta : « Dominique... » Elle lui dit à voix basse :

— Venez vous asseoir près de moi. De quoi avez-vous peur ?

Il dit : « Je n'ai pas peur. » Il avança d'un pas timide.

Elle le regardait sans hardiesse, la bouche charmante un peu ouverte sur des dents qui auraient pu être encore des dents de lait. Elle respirait vite. Non, ce n'était pas mal. « Non, mon Dieu, ce n'est pas mal. J'ai bien mérité ce repos, cette consolation qui est la part de tous les hommes, des plus démunis, des plus pauvres. » Il se rapprochait d'elle qui avait détourné les yeux pour ne pas l'intimider et qui attendait, immobile, changée en statue, comme si le moindre battement de cils eût risqué d'effaroucher le petit mâle. Il fit un pas encore.

Alors il y eut des chuchotements dans l'escalier. Jean de Mirbel entra sans frapper et laissa la porte ouverte. Xavier entrevit Michèle qui demeurerait sur le seuil dans l'ombre. Mirbel interpella Dominique :

— Pourquoi êtes-vous ici ?

— J'étais venue faire le lit... Nous causions, ajouta-t-elle.

Elle dit à Xavier :

— Il y a sur la chaise deux serviettes de toilette.

Avant de sortir, elle se retourna et lui sourit : « À demain ! » Mirbel fit quelques pas dans la chambre.

— Elle était là depuis longtemps ?... Elle t'a parlé de moi ? Allons, avoue : elle t'a parlé de moi.

Michèle entra et prit le bras de son mari.

— Laisse ton ami dormir, dit-elle. Nous causerons demain matin, lui et moi.

Xavier protesta sèchement :

— Mais Madame, nous n'avons plus rien à nous dire, il me semble. Votre mari est là, je puis donc repartir. Il y a un train, le matin ?

— Tu ne vas pas recommencer ! dit Mirbel.

— Vraiment, vous voulez partir ? demandait Michèle. Alors pourquoi l'avez-vous suivi ?

Jean de Mirbel lui souffla presque à l'oreille : « Ne lui réponds pas. »

— Je l'ai ramené, dit Xavier. Je n'ai plus rien d'autre à faire, ici.

Michèle arrêta un instant sur lui un œil attentif :

— Nous nous expliquerons demain. Vous partirez ensuite ou vous resterez. Du moins tout sera clair entre nous.

Elle lui tendit la main.

— Laissons-le dormir, dit-elle à son mari.

Mirbel la suivit, puis entrebâilla de nouveau la porte et à mi-voix :

— C'était couru, tu lui plais. Et toi, comment la trouves-tu ?

Comme Xavier se taisait, il dit à voix basse :

— Si elle te plaît, je te la donne ! Je plaisante ! ajouta-t-il très vite.

Et il referma la porte.

C'était l'instant où Dominique pénétrait dans la chambre de Brigitte contiguë à la sienne. La vieille venait de l'appeler. Au fond de l'alcôve, elle veillait, assise. Le « crépon » ne soutenait plus les rares serpents blancs et jaunes attachés à son crâne. Sa bouche, jusqu'au lendemain, resterait vide. Mais, débarrassée des verres noirs, la grande figure ravinée avait retrouvé une

expression humaine.

— Vous avez été absente bien longtemps, ma fille.

— J'ai dû aller chercher la clef de l'armoire à linge dans la chambre d'Octavie.

— Vous avez parlé à ce garçon ? Quelle impression vous fait-il ?

La jeune fille hésita, sourit dans le vague :

— Peut-être parce que je m'attendais au pire, il m'a paru... enfin, il a l'air d'un vrai garçon, après tout ! ajouta-t-elle en rougissant.

— Ah ! coquine ! Ah ! petite rien du tout ! gronda Brigitte Pian avec une espèce de tendresse. Allez dormir et ne rêvez pas trop de ce garçon qui est un vrai garçon.

— J'ai seulement dit qu'il en avait l'air, protesta Dominique. Il n'empêche que je l'ai surpris...

— Comment l'avez-vous surpris ?

Dominique mordit sa lèvre inférieure.

— Non, il ne faisait rien d'extraordinaire : sa prière au pied du lit. Simplement.

— Il n'aurait plus manqué que cela qu'il ne la fît pas ! Imitiez-le sur ce point, ma petite fille. Je vous le répète : on n'a pas besoin d'avoir la foi pour prier. Il faut prier pour avoir la foi. Est-ce qu'il me reste des boules de gomme ? Il en reste deux ? Cela suffit. Donnez-moi mon chapelet qui est sur la commode. Non, n'éteignez pas.

Elle demeura seule. Son cœur battait trop vite, il y avait soixante-dix-huit ans qu'il battait. Ce chapelet qu'elle regardait au creux de sa paume enchaînerait bientôt ses mains glacées et jointes à jamais. Elle en observa les veines énormes. Elle les cacha sous les draps.

### III

Tu vas avoir un fameux petit déjeuner !

Xavier réveillé en sursaut vit Mirbel en pyjama qui s'efforçait de tirer les rideaux.

— Fichus rideaux ! Tant pis, je casse les cordons.

Il ouvrit les volets. Une odeur de brouillard entra. Il dit qu'il ferait beau, que cette brume, c'était le beau temps. Il s'assit au pied du lit, l'air heureux.

— Ah ! ce Xavier ! Ah ! il ne t'aura pas fallu beaucoup de temps : elles sont toutes autour du plateau de ton petit déjeuner. La mère Pian ne voulait pas donner de confiture. Si tu avais entendu protester Michèle et la secrétaire ! On a transigé : tu n'auras pas de gelée de groseille, mais de la prune d'il y a deux ans, qui moisit. La secrétaire s'est offerte pour t'apporter le plateau, mais la mère Pian a trouvé que ce n'était pas convenable. Sais-tu ce qu'elle a dit ? Elle a dit : « Il ne m'a pas demandé à quelle heure était la messe, je l'attendais là ! » À quoi la secrétaire a répondu qu'il n'y avait de messe que le jeudi. Mais la vieille a riposté que tu ne pouvais pas le savoir et que tu ne t'en étais pas inquiété, et elle t'a refusé les circonstances atténuantes. Enfin tout cela prouve qu'on s'intéresse à toi, que tu n'as eu qu'à paraître. J'en étais sûr, d'ailleurs, mais je ne croyais tout de même pas que tu les mettrais si vite dans ta poche. Michèle qui hier soir s'était déchaînée pendant que nous faisions le tour du parc – je ne te répéterai pas tout ce qu'elle a insinué contre nous deux – eh bien, la voilà apaisée. Tu peux beaucoup pour elle, tu sais !

Son bel œil s'était voilé de nouveau. Il rejeta d'un mouvement de tête



d'écolier sa mèche fauve ; il était calme et parlait sans fièvre.

— Oui, elle aussi a besoin de toi... À quoi penses-tu ?

— Je pensais à ce garçon, dit Xavier, à Roland.

— Ah ! non ! ne t'occupe pas de cet affreux même.

Mirbel reprit, s'efforçant de se dominer :

— Si je ne t'en avais pas parlé, c'est que je ne croyais pas le retrouver ici. Michèle est une fille à foucades : il y a six mois, il lui fallait coûte que coûte un enfant dans la maison ; si je l'avais laissée faire, nous aurions adopté celui-là sans plus attendre. Aujourd'hui elle est bien contente que j'aie résisté... Nous le remettrons où nous l'avons pris.

— C'est impossible, dit Xavier.

— Pourquoi t'intéresses-tu à lui ? Il y a des milliers d'enfants comme celui-là, tu n'y arrêtes même pas ta pensée.

— C'est celui-là qui se trouve sur ma route, – celui-là et non un autre.

Jean prit à pleines mains les cheveux de Xavier, et il lui secouait la tête, se forçant à rire.

— C'est pour moi que tu es venu à Larjuzon, Xavier, ne l'oublie pas, pour moi seul. Ta présence ici, c'est une affaire entre nous deux.

Il attendit. Xavier demeura la tête comme morte renversée dans l'oreiller. Mirbel insista :

— Bien sûr, tu devras jouer le jeu avec les femmes, avec les trois femmes, car cette petite Dominique, comme tu as pu déjà t'en rendre compte, la vieille en est coiffée. C'est même incroyable, quand on pense à sa nature de fer, à l'être dur qu'elle a été toute sa vie. Et elle a près de quatre-vingts ans.

— Voilà le déjeuner ! dit Xavier.

Octavie ne répondit que par un grognement au merci de Xavier. Mirbel dit :

— C'est une fille d'ici, elle n'est pas stylée, mais la mère Pian te dira qu'elle travaille comme un cheval. Déjeunes-tu au lit ?

Non, Xavier aimait mieux déjeuner debout. Il dit à Mirbel qu'ils se rejoindraient dehors.

— Si je comprends bien, tu me mets à la porte ?

Dès que Xavier fut prêt, il quitta la chambre, s'engagea dans l'escalier, crut entendre un soupir, se pencha et vit, accroupi sur la dernière marche, Mirbel qui l'attendait. Son cœur n'eût pas battu avec plus de violence à la vue d'un homme armé d'une matraque. Il regagna sa chambre, vint à la fenêtre. Un peu de brouillard demeurait encore dans les branches. La vigne vierge qui envahissait jusqu'aux persiennes était aussi mouillée que s'il avait plu. Le soleil embrumé ne pouvait rien encore contre la rosée de la nuit. Cahots, chants de coq, marteau sur l'enclume de la forge, abois, long sifflement de la scierie, ô rumeur de la vie bien-aimée ! Il n'avait pas fait sa prière du matin, mais non par oubli. Il n'avait pas voulu prier, il avait eu peur de prier. Il avait retardé cet instant. Et le voilà ramené de force devant ce ciel, devant ces pins dont les membres noirs étaient crucifiés au vide. Il n'eut même pas à dire : « Mon Dieu... » Il se mit à genoux et son front toucha l'appui de la fenêtre. Ses yeux ouverts ne voyaient pas le ciel mais la plinthe pourrie le long du plancher.

Une main toucha son épaule. Il ne bougea pas. Il se sentit soulevé par les aisselles, ouvrit les yeux sur le visage penché de Mirbel. Il balbutia :

— Je récitais ma prière et, comme toujours, je me suis laissé entraîner par mon imagination, je pensais à n'importe quoi.

Mirbel l'observait sans répondre, il secoua légèrement la tête. Après un silence, il dit :

— Nous avons perdu trop de temps : Michèle est déjà devant le perron à te guetter. Mieux vaut t'en débarrasser tout de suite. Après, viens me

rejoindre ici.

— Non, dit Xavier, pas dans ma chambre. Je vous attendrai en bas.

Il passa devant Mirbel, descendit quatre à quatre l'escalier, traversa presque en courant le vestibule, et sur le perron vit Michèle.

— Ah ! vous voilà... Laissez-nous, dit-elle à son mari. Un tour de parc, et je te le ramène.

— Oh ! vous avez tout le temps.

Mirbel les suivit des yeux. Xavier n'éprouvait aucune angoisse dans l'attente de ce qu'elle allait dire, plutôt un vague ennui : qu'on s'explique vite... qu'on n'ait plus à y revenir.

— Ce que je voulais savoir de vous ? La raison de votre présence ici ; celle que Jean m'a donnée, la prenez-vous à votre compte ?

Il demanda : « Quelle raison ? » d'un air détaché. Il observait de loin le petit Roland accroupi et immobile au bord du fossé qui coupait la prairie.

— Vous auriez cédé à un chantage : Jean lui-même a usé de ce mot. Vous auriez retardé votre entrée au séminaire parce que Jean ne consentait à revenir ici que ramené par vous...

— Oh ! dit Xavier, s'il n'avait pas eu vraiment envie de revenir... C'est peut-être un prétexte qu'il s'est donné, ajouta-t-il légèrement. Il s'agissait, j'imagine, d'une fausse sortie...

— Pourtant vous avez vous-même pris une décision grave : vous étiez attendu au séminaire. Votre défection, fût-elle momentanée, risque d'avoir des conséquences... du moins il me semble.

Xavier s'arrêta, cueillit une tige de menthe qu'il écrasa entre ses doigts, puis il les approcha de ses narines. Et il observait Roland, toujours immobile au bord du fossé.

— Qu'est-ce donc qu'il regarde ? demanda-t-il.

— Oui ou non, insista-t-elle avec impatience, n'avez-vous pas pris une

décision grave ?

Il sourit, haussa les épaules :

— Qui sait si je n'ai pas été très heureux moi-même de trouver un prétexte...

— Pour ne pas entrer au séminaire ?

Elle l'examinait en dessous, d'un air concentré.

— C'est une idée qui me vient tout à coup, ajouta-t-il, je n'en ai pas eu conscience sur le moment.

— Vous êtes heureux d'y avoir « coupé » ? demanda-t-elle d'un ton un peu vulgaire. Oh ! c'est qu'à votre âge... oui, j'entrevois ce qui s'est passé : la rencontre de Jean vous a servi d'excuse... C'est bien cela ?

Il l'écoutait à peine. L'explication avait eu lieu. Peu lui importait qu'il y eût ou non une part de vérité dans ce qu'elle venait de dire.

— Je crois être une bonne catholique, insistait-elle. J'avoue pourtant que je me suis toujours étonnée...

Il secoua la tête comme s'il chassait une mouche :

— Je vous demande pardon, je voudrais savoir ce qu'il regarde. Je reviens tout de suite.

Michèle demeura interdite au milieu de l'allée, suivant de l'œil le garçon qui dévalait dans la prairie. Il tenait toujours entre les doigts cette tige de menthe. Des sauterelles jaillissaient sous ses pas, se reposaient un peu plus loin. L'odeur de l'herbe mouillée lui était chère depuis l'enfance. Roland ne remuait pas, bien qu'il dût l'entendre venir, et demeurait accroupi.

— Que regardez-vous ?

— Les têtards.

Il n'avait pas même levé la tête. Xavier s'assit sur ses talons, à côté de lui.

— Je les observe depuis avant-hier. Ils ne sont pas encore des

grenouilles. Je voudrais voir quand ils changent.

Que sa nuque était mince ! Comment ce cou supportait-il cette tête ? Ses genoux étaient déjà de gros genoux. Xavier lui demanda si « les animaux, ça l'intéressait ». L'enfant ne répondit pas. Peut-être considérait-il que cela allait de soi, ou bien il cédait à la paresse d'esprit : il n'avait pas envie de parler à cet inconnu.

— J'ai un livre sur les animaux, je vous l'enverrai quand je serai revenu chez moi.

— Il y a des images ?

Oui, il y avait des images.

— Mais il ne faudra pas l'envoyer ici, je ne suis pas pour rester.

Il dit cela sur un ton indifférent. Xavier lui demanda s'il se déplaisait à Larjuzon : il ne parut pas comprendre la question. Sur une branche de sureau, à sa portée, une libellule bleue et fauve s'était posée. Il en approcha la main, referma brusquement le pouce et l'index, saisit les deux ailes frémissantes. Il dit : « Je l'ai ! » puis, avec une herbe, il chatouillait le corselet de la libellule.

— Elle a des pinces au bout de la queue. Mais tu ne peux pas me pincer, ma petite !

— Là où vous irez, ce sera la campagne aussi ? Il y aura des bêtes ?

Il répondit qu'il ne savait pas, sans détourner une seconde les yeux de l'insecte qui bougeait les pattes, tordait son long corps annelé.

— Pourquoi ne restez-vous pas à Larjuzon ?

Il ouvrit les doigts ; la libellule ne s'envola pas tout de suite. Il dit : « Elle a une crampe. » Xavier insista, l'appela pour la première fois par son nom :

— Pourquoi ne restez-vous pas ici, Roland ?

Il haussa les épaules :

— Ils en ont « marre » de moi.

Son accent ne marquait ni tristesse, ni rancune, ni regret. Il constatait qu'à Larjuzon on avait assez de lui.

— Pourtant Mademoiselle vous aime bien ?

Il leva les yeux pour la première fois vers Xavier :

— Elle n'est pas pour rester, elle non plus.

Il ajouta : « Sans ça... » Il s'interrompit. Xavier insista en vain : « Sans ça... quoi ? » Mais l'enfant ne réagit plus. Il s'était de nouveau accroupi tournant le dos à Xavier qui insista :

— Elle est gentille, mademoiselle Dominique ?

— Elle devrait rentrer le 2 octobre, dit-il, mais elle a un congé à cause de sa pleurésie...

— Elle a eu une pleurésie ?

À ce moment, Michèle, lasse d'attendre dans l'allée, vint vers eux. Elle demanda en riant :

— Vous me « plaquez » pour ce gosse ? Vous avez l'air d'aimer les enfants, mais je crains qu'il n'y ait rien à tirer de celui-là, je vous en avertis. J'ai fait ce que j'ai pu...

Il répartit à mi-voix et d'un ton irrité qu'elle avait tort de le dire devant lui. Elle ne se rebiffa pas.

— Il ne comprend rien, je vous assure. Tant pis pour toi si tu te mouilles les pieds, ajouta-t-elle en se tournant vers l'enfant, tu n'as pas d'autres souliers.

Il avait pris un air buté, fermé. Impossible de ne pas penser à l'insecte qui fait le mort. Il revint au ruisseau et s'accroupit.

— J'adore les enfants, dit Michèle. Mais celui-là, ah ! non, il n'est pas intéressant.

Ils regagnèrent l'allée. Après un silence Xavier dit :

— Moi, il m'intéresse.

— Ce n'est pourtant pas pour me parler de lui que nous nous sommes rejoints ce matin. Partez-vous ou restez-vous ?

Elle s'était arrêtée au milieu de l'allée et l'examinait de tout près, comme si elle eût voulu lui enlever de l'œil un grain de poussière. Il vit qu'elle avait un point noir sur l'aile du nez, une petite ride à la commissure des lèvres, la trace rouge d'un ancien bouton sur le cou épais.

— C'est à vous de décider, Madame, je suis chez vous, après tout. Je m'en irai aujourd'hui même, si vous le souhaitez.

— Oh ! protesta-t-elle, ce ne serait pas dans la tradition de Larjuzon, nous sommes plus hospitaliers.

Elle rit et il vit une dent mate, presque bleue.

Il se taisait. Il marchait à côté d'elle et c'était pire que s'il eût été absent. Elle s'écria tout à coup : « Oui, j'ai eu tort ! j'ai eu tort... » Xavier parut s'éveiller et la regarda :

— Je n'aurais pas dû faire cette réflexion devant le petit. Pardonnez-moi, Monsieur. Je n'ai jamais su parler aux enfants. C'est avec les siens qu'on apprend, j'imagine. Mais moi...

Pourvu qu'elle ne pleure pas ! songeait-il. Non, elle ne pleurerait pas.

— Si vous restiez, je suis assurée maintenant que ce serait pour nous venir en aide. Mais il faudra d'abord que vous connaissiez notre histoire depuis le commencement. Nous étions presque des enfants lorsque nous nous sommes aimés. Ce qu'était Jean à quinze ans, quelle merveille il était...

— J'ai été au même collège que lui à dix ans d'intervalle, dit Xavier. Il existait encore de mon temps une légende Mirbel : ses révoltes, les corrections que lui infligeait son tuteur...

— Le vrai drame se joua entre sa mère et lui. Il lui avait voué une passion. Elle a été horrible... Et surtout elle lui a révélé... Mais non, je n'ai pas le droit de vous parler de ces choses. Croyez-vous, demanda-t-elle

brusquement, qu'il guérisse jamais ?

Mais Xavier ne l'écoutait pas. Il regardait Dominique qui venait vers eux, traînant le garçon : il geignait, il était couvert de boue.

— Je me demande, soupira Dominique, comment il s'y est pris pour tomber dans un si petit fossé et pour se mettre dans cet état.

Il expliqua en hoquetant qu'il avait voulu traverser le gué :

— Vous savez, Mademoiselle ? le gué que nous avons fait hier. C'est la grosse pierre qui a tourné.

— Eh bien, dit Michèle d'un air excédé, allez le changer.

La jeune fille se rebiffa :

— Je ne suis pas sa bonne. D'ailleurs, a-t-il seulement de quoi se changer ?

— La boue sèchera sur lui, il ne fait pas froid. Va t'asseoir au soleil et laisse-nous.

— Non, dit Xavier, il ne faut pas laisser l'enfant dans cet état. C'est moi qui vais le débarbouiller, reprit-il en lui prenant la main. J'ai l'habitude, j'en ai eu souvent au patronage une cinquantaine à la fois sur les bras. Mène-moi à ta chambre, petit.

— Je viens avec vous, dit Dominique.

Il insistait pour qu'on ne se dérangeât pas. Il n'avait besoin de personne.

— Pensez-vous que je ne vais pas vous aider !

— Je viens aussi, dit Michèle.

Ils remontèrent tous les quatre vers la maison. Xavier tenait toujours la main de Roland. Les deux femmes suivaient. Sur le perron, assise dans un fauteuil de rotin, masquée de ses verres noirs, Brigitte Pian était enveloppée d'un grand châle, une couverture protégeait ses genoux : Jean de Mirbel se tenait debout à ses côtés.

— Combien de fois, ma petite Dominique, s'écria-t-elle, devrai-je vous



répéter que je ne vous ai pas fait venir à Larjuzon pour vous occuper de cet enfant ! M<sup>me</sup> de Mirbel en a pris la responsabilité. Elle n'a pas à s'en décharger sur les autres.

— Pour cette fois, je m'en charge, madame !

Xavier riait. Dominique lui dit : « Je passe devant vous. »

Ils laissèrent ouverte la porte du vestibule.

Mirbel avait levé la tête :

— Où vont-ils ? demanda la vieille dame.

— Dans la chambre de Dominique, dit Michèle, j'entends leurs voix.

— J'espère, gronda Brigitte Pian, qu'il n'a pas eu le toupet de la suivre dans sa chambre... Ce serait trop fort !

— Rassurez-vous, dit Mirbel, Roland est avec eux.

Brigitte Pian retomba lourdement dans son fauteuil en protestant « qu'elle ne voulait rien insinuer » : ils étaient bien incapables, l'un et l'autre...

— Elle en tout cas ne pense qu'à ça, si vous voulez le savoir.

Les yeux de Michèle brillaient de colère.

— Dominique ? tu es folle, ma petite.

— Vous pouvez être sûre qu'elle a ses vues sur ce garçon. Et cela ne m'étonnerait pas du tout qu'elle eût déjà tenté, hier soir, des travaux d'approche. Mais j'y mettrai bon ordre.

— Non, ne monte pas, dit Mirbel : il y aurait des éclats. Mieux vaut que ce soit moi.

Elle hésita, puis revint s'asseoir.

— Tu me diras comment tu les as trouvés en ouvrant la porte. Observe-les.

Brigitte Pian haussa les épaules :

— Comment veux-tu qu'il les trouve, ma pauvre fille, sinon occupés à

laver les genoux de Roland et à lui mettre des souliers secs ?

— Oh ! moi, vous savez, s'écria Michèle, après tout, pour ce que j'en fais !

Mais elle demeurait aux écoutes, la tête levée.

Mirbel s'arrêta devant la porte de Dominique. Xavier parlait seul, d'une voix étouffée, dans un grand silence. Mirbel mit l'œil à la serrure et ne vit rien, mais des bribes de phrases lui parvenaient :

— Alors les frères se dirent les uns aux autres : « Voilà notre songeur qui arrive, avec sa belle robe de toutes les couleurs, il a l'air d'un petit singe habillé. Débarrassons-nous de lui... »

— Est-ce qu'ils l'ont tué ? demanda Roland avec angoisse.

— Non, tu verras, n'interromps pas, dit Dominique.

— Ils décidèrent d'abord de le jeter dans une citerne, car il y avait là une citerne, où il serait mort de faim...

— Ils ne l'y ont pas jeté ?

Jean de Mirbel demeura un peu de temps encore : lui aussi il écoutait l'histoire. Puis il s'éloigna, pensant au vieux Jacob lorsque ses fils lui remirent la robe ensanglantée de Joseph. Il s'étonnait de se rappeler après tant d'années cette robe d'enfant souillée d'un sang de chevreau. Il retrouva Brigitte Pian assise sur le perron, Michèle debout à ses côtés.

— Vous ne le croiriez pas ? Il leur raconte une histoire, l'histoire de Joseph vendu par ses frères.

— Vraiment ? demanda Michèle. Et Dominique écoute aussi ? Ce n'était pas ce qu'elle attendait : Elle doit en faire, une tête ! Je vais me rendre compte, ajouta-t-elle brusquement.

Son mari la suivit en la suppliant d'étouffer ses pas. Ils eurent beau retenir leurs souffles, durant de longues minutes ils n'entendirent à travers la porte qu'un murmure indistinct, jusqu'au moment où la voix de Xavier

s'éleva :

— C'étaient ses frères, il les reconnaissait ; mais eux, dans ce jeune prince tout-puissant, comment eussent-ils reconnu le petit garçon exécré d'autrefois ? Retenant ses larmes, il les interrogeait sur leur vieux père qui vivait toujours. Il était bouleversé de tendresse...

— Pourtant ils avaient voulu le tuer, ils l'avaient vendu comme esclave !

— C'est vrai, Roland, et pourtant tu vois, malgré cela il les aimait. Il débordait d'amour pour eux, ses assassins, semblable à ce Jésus qu'il annonçait dix-sept siècles d'avance : et surtout rappelle-toi, il y avait là Benjamin. C'était un petit garçon de ton âge, encore plus brun que toi, avec des yeux de la même couleur que les tiens. Mais il était plus heureux que tu ne l'es, car il avait un papa et des frères...

— Mais ses frères étaient méchants ?

— Personne n'est tout à fait méchant : ils aimaient leur père, ils aimaient Benjamin... et même Joseph, tu verras...

Jean et Michèle entendirent soudain avec effroi le pas lourd de Brigitte Pian dans l'escalier. Elle se tenait à la rampe, s'arrêtait à chaque marche pour retrouver le souffle. Elle les rejoignit au moment où dans la chambre l'histoire avait été interrompue par les questions de Roland. Dominique se fâchait. Puis l'histoire reprit et le groupe sombre derrière la porte demeura à l'écoute.

— C'était méchant d'avoir mis cette coupe dans la besace de Benjamin !

— Non, tu vas voir... dit Dominique.

Xavier maintenant parlait d'une voix assourdie. Il n'était pas possible de saisir depuis le corridor le sens des mots. Et tout à coup ce fut un cri :

— Je suis Joseph votre frère, celui que vous avez vendu. Maintenant, ne vous affligez pas. C'est pour vous sauver la vie que Dieu m'a envoyé devant vous. » Il se jeta au cou de Benjamin et pleura, et Benjamin pleura sur son

cou et il baisa aussi tous les visages de ses frères et pleura en les tenant embrassés... »

— Oh ! vous aussi vous pleurez de vraies larmes ! dit Roland.

Il était assis sur les genoux de Xavier, et avança un petit doigt.

— Vos joues sont mouillées, reprit-il, stupéfait de ce qu'un grand garçon pouvait pleurer encore. Xavier les essuya sans honte, du revers de la main.

— Oui, c'est bête : quand j'avais ton âge, à cet endroit de l'histoire je pleurais toujours : « Je suis Joseph, votre frère... »

— Je ne me rappelais pas que ce fût une si belle histoire, dit Dominique.

— Et alors ? insista Roland.

La voix se fit de nouveau plus sourde et ceux qui étaient à l'écoute n'entendirent plus rien jusqu'à la formule consacrée que Xavier lança d'un ton joyeux : « Cric ! crac ! moun counte es acabat ! »

— Une autre ! supplia Roland.

— Voyons, ne sois pas indiscret.

— Non, tu dois avoir envie de courir. Moi aussi d'ailleurs. Je suis sûr qu'il y a des endroits du parc que tu es seul à connaître...

— Tu devrais lui montrer ton île, dit Dominique. Nous serons trois dans le monde à savoir qu'elle existe.

Roland bondit, courut à la porte qu'il ouvrit, poussa un léger cri. Le groupe sombre battait en retraite vers l'escalier. Puis Michèle et Jean se ravisèrent.

— Nous nous demandions ce que vous faisiez.

— Je lui racontais une histoire...

— L'histoire de Joseph et de ses méchants frères, dit Roland dont les yeux brillaient.

— Il y a une M<sup>me</sup> Putiphar, dans cette histoire, si je me souviens bien, dit Mirbel.

— Non, protesta l'enfant, il y a Putiphar, mais pas de madame...

— Allons ! je vois qu'il a passé le plus beau, reprit Mirbel. C'est pourtant l'endroit du conte qu'il devrait connaître le mieux...

— Vous perdez votre temps, dit Xavier, vous êtes sans pouvoir sur lui. Son ange le garde.

Mirbel prit Roland par le bras, le poussa dans le couloir, referma la porte, puis vint vers Xavier et lui demanda « s'il allait enfin consentir à lui accorder une audience. »

— Je suppose que c'est mon tour ?

Xavier percevait la fureur qui fusait entre les mots, mais elle ne le touchait pas : il était calme, il débordait de bonheur. Il regardait Dominique qui détournait les yeux exprès pour qu'il pût reposer les siens sur son visage, sur son cou, sur ce bras nu un peu maigre qui n'était pas encore un bras de femme. Ils allaient se quitter. Ils ne désiraient pas pour le moment être ensemble, chacun ayant envie d'être seul pour penser à l'autre. Elle ne le regarda qu'au moment où il quittait la chambre derrière Mirbel et lui souffla : « Alors à quatre heures devant la maison... »

Xavier crut voir, en sortant, pour la première fois les pins dressés et qui faisaient un cercle sombre autour de ce bonheur dont il débordait. Quelle chance, après tout, que Jean fût auprès de lui, et de pouvoir parler à quelqu'un de ce qui venait de surgir tout à coup dans sa vie ! Il entendait la voix monotone et grondante de Jean. Il fallait répondre n'importe quoi. Il demanda :

— Pourquoi vous tourmentez vous ? Pourquoi vous rendez-vous malheureux ? Pourquoi vous faites-vous du mal exprès ?

— C'est toi qui me fais du mal, dit Mirbel. Je ne t'ai pas cherché. Je ne t'ai pas provoqué. Dans le train, si l'un de nous deux s'est jeté à la tête de l'autre, c'est toi, le premier, je te défie de le nier.

Il ne put continuer. Alors Xavier :

— Vous êtes mon ami. Je n'ai jamais autant souhaité qu'aujourd'hui d'avoir un ami.

— Je ne te fais donc plus peur ?

Xavier secoua la tête. Le vent rabattait la fumée d'un feu, au milieu du champ moissonné qui limitait le parc à l'ouest. Ils s'assirent sur un talus au soleil de midi.

— Je vous dois trop de bonheur, reprit Xavier avec élan. Sans vous...

Il allait dire : je ne serais pas venu à Larjuzon, je n'aurais pas rencontré Dominique.

— Ça va, interrompit Mirbel, n'ajoute rien.

Il s'était dressé sur ses maigres jambes et s'éloigna de quelques pas. Xavier rentra en lui-même et n'y trouva plus sa joie. Mirbel revint s'asseoir près de lui sans une parole ; et il le regardait. Il dit soudain :

— Ce n'est pas l'histoire de Joseph que tu aurais dû raconter à Roland, mais celle d'Isaac.

Et comme Xavier l'interrogeait du regard :

— Ton Dieu aime les sacrifices humains, pauvre petit.

Xavier jouait avec le sable du talus, le faisait glisser entre ses doigts. Il dit :

— Isaac n'a pas été immolé.

— Je te vois venir ! dit Mirbel en riant. Tu vas me rappeler qu'il a épousé Rébecca !

Il changea brusquement de ton :

— Toi, mon petit ami, il faut en faire ton deuil, tu n'épouserai pas Rébecca.

— Vous n'avez pas plus de pouvoir sur moi que madame Pian sur Dominique, protesta Xavier d'une voix tremblante.

— Comme s'il s'agissait de moi ou de la vieille Pian !

Mirbel s'était levé de nouveau. Xavier vit de bas en haut, comme un arbre, ce grand corps d'homme dressé sur le ciel.

— Ganyèmède, va ! tu connais l'histoire de Ganyèmède ?

— Laissez-moi, cria Xavier.

Il courut vers la barrière du parc qu'il enjamba. Mais déjà l'autre marchait près de lui.

— C'est tout de même étrange que ce soit à moi de te rappeler quelles griffes te tiennent.

Xavier allongeait le pas, s'efforçant en vain de dépasser Mirbel. Il répétait à mi-voix, obstiné :

— Non ! ce n'est pas par l'homme que vous êtes, non ! ce n'est pas par vous que Dieu me parlera.

Roland apparut au détour de l'allée ; il courait et criait : « C'est servi ! c'est servi ! » Il se jeta sur Xavier qui le prit dans ses bras, en disant :

— Tu es plus lourd qu'un petit âne.

Et il le pressait contre lui, à lui faire mal.

— Vous ne vous doutez pas que mon île est tout près d'ici, dit Roland. Vous êtes passé à côté sans la voir.

Xavier le posa à terre et le prit par la main. Mirbel de loin les suivait.

## IV

À table, il se sentit observé de tous, à la dérobée. Il avait demandé dans un grand silence si Roland déjeunait en famille.

— Non, dit Mirbel, il mange trop salement.

Brigitte Pian ajouta que même à la cuisine on n'en voulait pas, qu'il était servi à part à l'office.

— Oui, mais nous avons tort, dit vivement Michèle. Elle se leva, ouvrit la fenêtre et cria :

— Tu es là, Roland ? Monte. Tu déjeunes à la salle à manger.

On entendit sa voix :

— À côté de Mademoiselle ?

— Oui, à côté de Mademoiselle.

Michèle disposa elle-même le couvert. Il entra et fixa sur Dominique des yeux brillants de joie. Mais elle ne faisait pas attention à lui.

Elle regardait Xavier. C'était le même regard tendre et secret qui l'avait bouleversé deux heures plus tôt, dans la chambre où il avait raconté l'histoire de Joseph. Mais qu'elle lui apparaissait loin, cette joie ! Si loin qu'il n'y avait aucune chance, lui semblait-il, qu'elle reparût jamais. L'angoisse recommença de sourdre en lui, une souffrance inhumaine qu'il fallait subir assis à cette table, mangeant et buvant avec ces êtres, entouré d'eux comme d'une meute tenue en laisse par quelqu'un qu'il ne voyait pas. Pourtant le même regard si tendre et si grave fuyait, se dérobait sous le sien. Il n'y avait rien de changé. Qu'allait-il chercher ? voilà son salut, à portée de la main, l'accord de toutes ses contradictions, tous ses abîmes comblés. Ô vie simple



et vraie ! Vie souffrante du couple humain, avec les enfants qu'il faut nourrir et élever, avec de modestes croix dressées à chaque tournant de la journée, pour que vous demeuriez présent, mon Dieu, au sein de ce pauvre bonheur fait de ratages, de privations, de hontes, de deuils, de péchés et qui se perd dans l'angoisse de toutes les morts...

Octavie apporta le courrier avec le café. Xavier reconnut sur deux enveloppes cette encre violette que sa mère affectionnait. Elle avait écrit à la fois à son fils et à Brigitte Pian. La vieille dame avait enlevé ses verres noirs.

— Une lettre de votre chère mère. Elle a dû se croiser avec la mienne. Vous l'aviez donc avertie de votre séjour ici ?

Oui, Xavier lui avait écrit de Bordeaux. Brigitte Pian se servait, pour lire, d'un face-à-main et tenait les feuillets de la lettre maternelle un peu éloignés de ses yeux. Elle hochait la tête, faisait un léger bruit avec sa langue, ponctuait sa lecture d'exclamations retenues, étouffées à la dernière seconde.

— Il faudra, dit-elle en repliant les feuillets, que nous ayons une conversation sérieuse...

— À quel propos ? demanda Xavier.

Et il posa sur la cheminée sa tasse vide. Il entendit rire Mirbel derrière le journal qu'il faisait semblant de lire. La vieille dame ne parut pas déconcertée :

— Prenez connaissance de la lettre que vous avez reçue vous-même ; peut-être alors comprendrez-vous de quoi il s'agit.

Comme Xavier gagnait la porte et passait devant Mirbel, celui-ci le retint par le bras et à voix basse :

— Sais-tu ce que cette scène me rappelle ? J'ignore si à l'époque où tu étais au collège on récitait pendant le Carême, au Chemin de Croix, les mêmes formules que de mon temps. Tu te souviens, à la station où le Christ est attaché à la croix, le prêtre disait : « Mais ce qui lui parut le plus horrible,

ce fut de se voir exposé nu, à la vue d'une foule immense de spectateurs... »

Xavier dégagea son bras :

— Pourquoi me rappelez-vous ce texte ?

Il sortit, monta l'escalier en hâte, poussa le verrou de sa chambre, s'abîma la face contre le lit. Mirbel venait de définir sa torture : exposé nu... Mais alors comment ne pas tenir compte de tout ce qu'il avait entendu de cette horrible bouche, avant le déjeuner, concernant Dominique ? Il se releva, ouvrit la lettre de sa mère ; la tentation lui vint de la brûler sans la lire. Il fit craquer une allumette, l'éteignit, se signa.

« ... Ni ton père ni moi n'avons cru que tu persévérais plus de quelques semaines, mais tu as trouvé encore le moyen de nous étonner et de dépasser notre attente. Que tu te sois laissé enlever, le mot n'est pas trop fort, dans le train qui t'amenait au séminaire, par un débauché de la pire espèce, il y aurait vraiment là de quoi désespérer de toi, si la divine Providence ne s'était encore manifestée, par la présence à Larjuzon de Brigitte Pian. Crois-moi, mon pauvre enfant : c'est là une grâce inespérée. Pour que tu comprennes ce que cette grâce signifie, je dois te dire qu'au reçu de ta lettre, je me suis précipitée chez ton directeur qui avait encore sur sa table le mot que tu lui avais adressé de Paris. Sache qu'il ne compte même pas y répondre. Non qu'il nourrisse contre toi la moindre rancune, malgré la situation plus que délicate où tu l'as mis vis-à-vis de ses confrères de Paris. Mais il enregistre en ce qui te concerne un échec total. Il ne voit plus aucun remède à ton instabilité. Il assure que lorsqu'un directeur s'est aussi lourdement trompé, son devoir est de s'effacer et de disparaître. Te voilà donc averti : tu n'as plus à compter sur lui. Or M<sup>me</sup> Pian a une grande expérience des âmes. Je lui écris par le même courrier ; je m'autorise de nos relations qui remontent à bien des années, des œuvres de charité que nous accomplissons ensemble, et enfin des circonstances providentielles qui l'ont amenée à Larjuzon au moment où tu y

débarquais toi-même, pour lui confier à ton sujet tout ce qu'il est nécessaire qu'elle sache. Je n'ai pas cru devoir lui dissimuler aucune des extravagances de ta vie religieuse, je lui ai fait connaître le diagnostic de ton dernier directeur : qu'il n'y a décidément plus rien à attendre d'un esprit aussi incurablement léger que le tien, « et aussi infatué de fausses grâces qui ne témoignent que d'une sensibilité morbide ». À propos de morbide, je t'épargne les commentaires de ton frère. Ils m'ont affligée, bien que je n'en aie pas toujours compris la portée. Sur ce point-là, du moins ai-je pu te défendre, car je n'ai jamais douté de tes mœurs, ni de ton peu d'exigence d'un certain côté. Dieu merci, tu n'as jamais attaché d'importance à ce qui en a tant pour les garçons de ton âge. Mais il peut y avoir là un péril, assure ton père, qui répète qu'« un franc luron » lui donnerait moins de souci. Sur ce sujet aussi j'ai cru pouvoir donner à M<sup>me</sup> Pian certaines indications. Tu feras donc bien de lui parler à cœur ouvert avec plus de liberté qu'à moi-même. Rien ne l'étonnera. Elle est d'âge à tout entendre. »

Xavier alluma la bougie, regarda la flamme dévorer lentement mot après mot, lettre après lettre, la grande écriture violette, puis il eut honte de ce geste. Il entr'ouvrit la porte... Ils parlaient, tous à la fois dans le bureau : le vacarme lui permit de descendre l'escalier et de gagner le perron sans être entendu. Il prit pour la première fois la route du bourg, suivi par les regards des vieilles qui cousaient, tassées sur les chaises basses devant les seuils. Il vit l'église à droite, au bout d'une ruelle. La porte qu'il secoua presque avec rage, était fermée à clef. À travers des volets entrebâillés, une voix lui cria : « C'est la sacristine qui a la clef, mais elle travaille à son champ. » Xavier s'approcha de la fenêtre et demanda « si on enlevait le Saint-Sacrement ? »

— Je ne le pense pas, répondit la voix, parce que je sais que la sacristine s'inquiète d'entretenir la lampe et qu'il y a tous les soirs « l'heure sainte » pour les dames.

Xavier remercia, fit le tour de l'église. C'était l'ancien cimetière jonché encore de vieux cippes funéraires aux inscriptions effacées. L'ortie croissait drue sur cette terre où tant d'êtres humains étaient retournés. Le chevet roman jaillissait de cette végétation inculte, vaisseau venu d'ailleurs et enlisé depuis des siècles dans cette glaise nourrie de la chair des hommes. Le soleil était encore chaud. Un lierre noir bourdonnait de guêpes et ce bourdonnement ne se confondait pas avec la rumeur du bourg. Xavier avait appuyé son front à ce chevet, – au chevet de Dieu. La lampe devait brûler dans cette solitude absolue. Le prisonnier tenu sous clef, était là, de l'autre côté du mur. Xavier n'aurait pas été surpris si les vieilles pierres s'étaient écartées, qui le séparaient de son amour. La scierie, le battoir d'une laveuse, un coq, des abois, le cahot d'une charrette, ce que les morts avaient entendu tous les jours de leur vie oubliée, lui qui était vivant ne l'entendait pas. Il sentit tout à coup qu'il ne supportait plus cette brûlure d'ortie contre son mollet gauche. Quatre heures sonnèrent. Il se souvint qu'il était attendu.

## V

Tu cherches ton ami ?

Michèle avait rencontré Jean au détour d'une allée. Il répondit : « Tu le cherches aussi ? » d'un ton qui ne parut pas la blesser. Xavier n'était pas dans sa chambre et elle ignorait où il pouvait être allé :

— Peut-être au bourg. ? dit-elle, à la gare pour s'informer de l'heure des trains ?

Non, Jean ne le croyait pas.

— Il ne partira pas tant qu'il y aura ici une certaine personne... du moins, c'est mon idée, insista-t-il.

— Il se moquerait bien de Dominique, s'il n'y avait ce gosse entre eux... dit Michèle. Je me demande d'où vient ce goût des prêtres pour les enfants mal venus.

— C'est que ce sont des âmes faciles à prendre et qu'on ne leur dispute pas. Des âmes à portée de la main. Il suffit d'un ballon pour les attirer. La plupart ne cherchent que leur plaisir ; mais le prêtre se dit : « N'y en aurait-il qu'un sur dix que je puisse atteindre... »

Il parlait pour lui seul, avec une véhémence amère, comme s'il eût voulu convaincre quelqu'un. Michèle ne l'écoutait pas. Il se tut, attentif à une pensée secrète.

— Non, reprit-il tout à coup, il ne restera pas ici à cause de Dominique, il partira plutôt à cause d'elle...

Michèle l'interrompit : « Je ne vois pas pourquoi... » et lui, il n'osait lui découvrir sa pensée. Ils marchaient côte à côte, à pas lents, comme autrefois,

unis par une inquiétude commune. Bien loin que Xavier les séparât, ils se rejoignaient en lui.

— Dominique n'a aucun intérêt à le faire partir, dit Michèle.

— Non, elle n'y a aucun intérêt... mais lui ! Tu n'as pas encore compris qu'il appartient à l'espèce qui fuit la créature aimée.

Elle haussa les épaules : « Qu'est-ce que tu vas chercher ! »

— Mais oui, bien sûr ils s'aiment, affirma-t-il à voix presque basse. Cela crève les yeux. D'ailleurs tu le sais bien. Comme si nous n'étions pas avertis, l'un et l'autre en même temps, de tout ce qui concerne ce petit être !

Elle protesta :

— Je m'y intéresse à cause de toi. Toi seul m'intéresses en lui...

Ils firent quelques pas en silence, Mirbel dit à mi-voix : « Si la vieille pouvait partir... ».

— Elle ne débarrasserait pas le plancher sans emmener sa secrétaire... Mais regarde-les donc !

Michèle leva la tête et vit Dominique et Xavier : ils descendaient vers le ruisseau, précédés de Roland qui courait. La jeune fille portait le panier du goûter. Ils n'avaient pas aperçu le couple.

— Elle est arrivée à ses fins, dit Michèle.

Jean secoua la tête :

— Comme si Xavier pouvait être la fin de personne !

— Alors que cherches-tu ? qu'espères-tu ?

— Rien d'autre pour l'instant que ce que j'ai...

Et comme elle répétait, les épaules soulevées : « Ce que tu as ? qu'est-ce donc que tu as ? »

— Songe où il devrait être, reprit-il ardemment, où il serait depuis plusieurs jours s'il ne m'avait rencontré...

— Un séminariste de plus ou de moins ! En voilà une affaire ! en voilà

une victoire !

Il ne parut pas touché de sa moquerie. Elle haussait les épaules, répétant : « Quelle folie ! mais tu es fou à la lettre ! Bien sûr que tu es fou ! »

Il ne se fâcha pas : il suivait sa pensée.

— Et puis, reprit-il après un silence, tu oublies qu'il y a des coups de surprise. Avec de la patience, nous pouvons le surprendre dans les moments où il se croit abandonné. Songe à l'âge qu'il a. Il n'en est pas encore à l'horreur de la créature bien loin de là ! Dieu l'a visité et occupé avant qu'il ne fût détaché. Je le lui ai fait comprendre, ce matin. Les mystiques ont inventé des règles, des étapes d'ascension... Mais l'Esprit s'en moque bien. Crois-moi : ce Xavier débordant de grâce n'en est pas moins à la merci d'une parole tendre, d'une caresse, si d'abord elle est chaste...

— Oui, interrompit Michèle sombrement, à la merci de Dominique.

— Dominique ?

Il s'arrêta : ils étaient revenus devant le perron.

— Il dépend de nous qu'elle ne soit plus là demain... Non, ne me suis pas, reprit-il comme elle gravissait les marches derrière lui. Mieux vaut que tout se passe entre moi et la vieille.

— Laisse la porte entrebâillée, dit Michèle, je reste dans le vestibule.

## VI

MAIS, Roland, ton île est une presque-île.

Et comme l'enfant protestait :

— Tu vois bien qu'elle est rattachée à la terre...

L'île de Roland était une souche d'aulnes qui avançait dans le lit du ruisseau.

— La terre est trop humide pour que nous goûtions là, dit Dominique.

Roland commença de pleurer : elle avait promis qu'ils goûteraient dans l'île...

— D'où nous sommes, nous pouvons juger du travail qu'il faudrait faire pour que ta presque-île devienne une île, dit Xavier. Il faudra percer cet isthme, creuser un canal. À nous deux, nous y arriverons.

Roland oubliait d'essuyer ses larmes et de se moucher, mais déjà il voulait aller chercher ses outils pour commencer les travaux.

Dominique lui souffla : « Quelle bonne idée ! va vite ! » Dix minutes pour aller et revenir..., elle resterait seule dix minutes avec Xavier.

— Non, décida Xavier, goûtons d'abord. Nous verrons après.

L'enfant, qui était déjà parti en courant, revint et s'assit entre eux deux. Dominique lui donna des biscuits et du chocolat. Xavier prit une grappe de raisin qu'il éleva dans la lumière : « Comme elle est dorée ! » Dominique s'affairait :

— J'ai porté de la limonade, qui veut boire ?

Elle semblait n'être là que pour le petit garçon et Xavier lui-même écoutait avec attention ce qu'il racontait au sujet des outils que M<sup>me</sup> de



Mirbel lui avait donnés.

— C'était pour Pâques, quand on m'a amené ici...

Il fit semblant de ne pas entendre Dominique qui disait : « Ils ne te font plus beaucoup de cadeaux, maintenant. » Rongeant son biscuit, il vint s'asseoir contre Xavier.

— Ce que tu as les genoux sales ! Tu n'as pas honte !

— Qu'est-ce que ce serait, soupira Dominique, si je n'étais pas là !

Voilà les propos qu'ils échangeaient et les minutes s'écoulaient de ce jour d'automne tiède et doux, sur ce tronc de pin exposé au soleil où ils étaient assis côte à côte une fois encore, peut-être la dernière. Les araignées d'eau s'agitaient, puis demeuraient immobiles et le courant les entraînait. Roland cria d'une voix étouffée : « Un écureuil ! là... Vous ne le voyez pas ? Sa queue dépasse... » Il fit claquer ses mains, l'écureuil sauta sur un chêne, puis sur un pin et Roland courait le nez en l'air. Elle prononça à mi-voix son nom : « Xavier... » Il ne bougeait pas, les yeux à demi baissés. Il ne savait pas se raser. Sous la barbe sombre, sa peau était d'un enfant. Elle penchait déjà la tête vers cette épaule qui ne se déroberait pas. Mais Roland revint : il ne voyait plus l'écureuil. Dominique lui demanda : « Et tes outils ? Tu ne veux pas les chercher ? » Xavier intervint :

— Non, il est trop tard pour commencer les travaux. Demain matin nous nous y mettrons.

Roland protesta qu'il ferait jour jusqu'à sept heures et il remonta en courant la prairie.

Dominique prit la main de Xavier et demanda tristement : « Je vous fais peur ? » Il fit signe que non, se rapprocha d'elle et leurs épaules se touchaient. Elle mêla ses doigts aux siens : leurs paumes aussi étaient unies. Ils bougeaient si peu qu'une libellule se posa sur le genou de Xavier. Dans la prairie, de l'autre côté du ruisseau, un peu de brume se leva. Ils entendirent

sur la route des bêlements, le cri de gorge du berger, des sonnailles. Les pieds de Dominique étaient nus dans les espadrilles bleues. Il referma doucement sa main sur la cheville gauche de la jeune fille et il dit : « Vous avez froid... Elle secoua la tête et soupira à mi-voix : « Je suis bien. Je suis près de vous... » Il demanda : « C'est vrai ? Non, ce n'est pas vrai ! »

— Que je suis heureuse près de vous ?

Elle le regarda et il comprit qu'elle était au bord des larmes. « Il va revenir... » murmura-t-elle. Il songea qu'elle attendait un geste... Ce ne serait pas mal de prendre doucement ses épaules... Déjà n'avait-il pas refermé la main un peu au-dessus de la cheville ? Que son bras était mince ! Il en approcha sa bouche. Il dit : « Votre bras aussi a froid... » Il l'attira à lui enfin, dans un consentement de tout son être à ce bonheur qui n'était pas le mal.

Ils entendirent derrière eux Roland qui pleurnichait et hoquetait. Ils se détachèrent l'un de l'autre.

— Qu'est-ce que tu as ? Dominique a mal à la tête et se reposait contre mon épaule. Ce n'est tout de même pas cela qui te fait pleurer, petit idiot ?

Les sanglots empêchaient l'enfant de parler. Dominique arrangeait ses cheveux. Elle demanda d'une voix distraite :

— Tu n'as pas trouvé tes outils ? Tu les as perdus ?

— Non ! c'est M<sup>me</sup> Pian qui vous envoie chercher... Vous partez ! vous partez ! Elle vous emmène, elle a téléphoné pour avoir l'auto...

Ils se levèrent tous deux. Roland entourait de ses bras les jambes de Dominique. Il répétait dans les larmes : « Vous vous en allez ! Vous vous en allez ! »

— Mais pourquoi ? Comment le sais-tu ?

— Ils se sont disputés, ils ont dit des gros mots...

Ils n'en purent rien tirer d'autre : « Ils se sont dit des gros mots... » Ils avançaient tous les trois dans la prairie mouillée.

— Il a peut-être mal compris, murmura Dominique. Qu'a-t-il pu se passer ? Oh ! cela s'arrangera, ils finissent toujours par faire semblant de se réconcilier...

Xavier demanda : « Vous croyez ? » Ils n'osaient pas se regarder.

## VII

JEAN avait laissé la porte du petit salon entrouverte, comme Michèle l'en avait prié. Dès son entrée, la vieille dame posa sur le guéridon son rosaire à gros grains, jalonné de médailles ; il lui avait suffi d'un coup d'œil pour comprendre que Mirbel venait l'attaquer et qu'il voulait aller vite. Les premiers mots du garçon furent pour se réjouir de la trouver seule « ayant une prière à lui adresser » et il avança une chaise.

— S'il ne dépend que de moi... dit Brigitte, d'une voix suave.

— C'est à propos du petit Dartigelongue.

— Ah ! vraiment ? le petit Dartigelongue... répéta la dame. Elle était déjà au fait. Le terrain choisi par Mirbel lui était connu. Elle répéta à mi-voix : « Ce pauvre garçon, oui... oui... » Et soudain, d'un air décidé :

— Eh bien, veux-tu savoir toute ma pensée ? Je reviens beaucoup de mes préventions. Mais c'est un enfant qu'il faudrait reprendre en main.

— Voilà où je vous attendais, dit Mirbel. C'est à ce propos que je voulais vous mettre en garde.

Elle rit, elle se rengorgea : « Me mettre en garde ? moi ? »

— Il ne faut à aucun prix, ma mère, que vous cherchiez à le prendre en main, comme vous venez de dire, que vous interveniez en ce qui concerne sa vocation, sa vie intérieure. Je sais à quel point il en souffrirait.

Elle ne bronchait pas, un reflet dansait sur ses verres noirs. Elle le voyait venir. Il insista :

— C'est notre hôte, n'est-ce pas ? Nous nous devons de le protéger contre des entreprises inspirées par les intentions les meilleures, vous pensez

bien que je n'en ai jamais douté.

Il s'étonnait de ce que Brigitte Pian ne réagissait pas à l'attaque. C'était lui qui, à son insu et à mesure qu'il parlait, haussait le ton.

— Votre zèle vous aveugle et vous entraîne. Il n'y a que vous qui n'ayez pas eu conscience de ce qu'avait d'intolérable, devant nous, votre allusion à la lettre de son idiot de mère, bien incapable de rien comprendre à un esprit de cette race. Je ne permettrai pas que sous notre toit, elle puisse trouver des complices, dans la persécution qu'elle prépare contre Xavier. En un mot, je vous demande, ma mère, de ne plus parler à mon ami, de ne même plus faire allusion au débat qui le déchire en ce moment.

Brigitte Pian demeurait de pierre. Quand il se tut, elle enleva ses verres, découvrant un œil sombre qui exprimait un calme profond. Elle attendit un peu avant de répondre, et elle balançait son buste, souriant à ce qu'elle allait dire.

— Mon pauvre Jean ! Sans doute vais-je t'étonner beaucoup, mais je pense comme toi qu'il faut intervenir le moins possible dans cette histoire, à moins d'y être forcé comme je l'ai été par la lettre de M<sup>me</sup> Dartigelongue ; mais même alors je me garderai d'insister, ayant dit ce que j'avais à dire.

— Allons donc ! Comme si vous ne l'aviez pas menacé de vos directions...

— Mais non ! je l'ai averti du désir que j'ai de lui parler. Mais, à moins qu'il ne m'y invite expressément, je suis bien résolue à me taire sur ce qui le concerne et à respecter ses secrets, comme je l'ai toujours fait dans mes rapports avec les âmes. C'est d'un autre que j'ai le devoir de l'entretenir...

— D'un autre ?

— De toi, oui, mon cher enfant, si tu veux le savoir. Oh ! tout innocent qu'il est, je ne doute pas qu'à ton endroit, sa religion ne soit éclairée. Mais quoi qu'il pense de ton cas, ce ne peut être que fort éloigné de la réalité. Tu

m'accorderas qu'un esprit de cette race, comme tu l'appelles, ne saurait pénétrer jusqu'au fond de la créature que tu es...

Elle s'appuya des deux mains sur sa canne et se dressa, majestueuse, devant ce faible ennemi qui ricanait, et le toisa d'un regard qui exprimait la pitié :

— Tu me feras l'honneur de me croire, si je t'affirme que je ne livrerai sur toi que ce qu'il me paraît urgent que ce jeune homme sache. Il ne s'agit pas, tu le penses bien, de te dénigrer par plaisir, ni de dire du mal de toi. Je n'en suis plus à tomber volontairement dans ces sortes de fautes. Tu n'as rien à craindre de moi puisque je me tiens sur le plan de la charité. La plus grande charité envers l'homme que tu es, c'est de le rendre inoffensif.

Il saisit un presse-papier sur la table. Elle ne bougeait pas, et toujours debout le regardait, souriante. Il reposa le presse-papier, fit quelques pas qui l'éloignaient d'elle. Il alla appuyer son front à la vitre, attendant que le battement de son cœur s'apaisât. Il accomplit, en une minute, un effort énorme pour se dominer. Quand il se retourna, il était calme.

— Je ne veux aucun mal à Xavier, dit-il enfin. Mais peut-être avez-vous raison : il est trop vrai que je pourrais lui nuire sans le vouloir.

— Te voilà raisonnable, dit Brigitte sans le quitter des yeux.

— Oh ! soupira-t-il, je sais depuis longtemps qu'avec vous il ne sert à rien de jouer au plus fin...

— Je suis assez fine, en tout cas, pour m'attendre au pire lorsque tu deviens doux...

Et elle rit, cherchant le regard qui se dérobait sous le sien.

— Vous vous trompez bien, ma mère, dit Jean. Il se rassit, approcha sa chaise du fauteuil. Le guéridon les séparait.

— Comme si depuis le temps que nous nous connaissons, il ne m'était pas arrivé bien souvent de me confesser à vous !

— Oui, c'est vrai ; quand tu avais seize ans...

Il souleva à demi les épaules.

— J'ai toujours seize ans, dit-il enfin. Eh bien oui, j'ai envie que vous partiez parce que je suis jaloux... C'est drôle que l'amitié soit jalouse, n'est-ce pas ?

Brigitte Pian secoua la tête comme un vieux cheval. Elle demanda à mi-voix : « Suis-je donc si redoutable ? » Il avait les coudes aux genoux, l'œil vague, un air de détachement et de confiance.

— Je pensais à Dominique, dit-il. Je ne puis me faire à cette idée. Jamais je ne m'étais senti à ce point roulé.

Il ne regardait pas Brigitte ; elle pouvait croire qu'il avait oublié sa présence. Il tressaillit un peu lorsqu'elle l'interpella :

— Que vient faire Dominique dans cette histoire ?

Il sourit, répéta d'un ton d'indulgence amusée : « Voyons, ma mère ! voyons ! » Et soudain :

— Ignorez-vous qu'ils sont ensemble en ce moment ?

Non, elle ne le croyait pas : Dominique lui avait demandé la permission d'aller goûter au bord du ruisseau avec le petit.

Il alla de nouveau vers la fenêtre, puis revint les mains dans les poches, l'air paisible et détaché :

— Vous ne prétendez tout de même pas faire de votre Dominique une bonne sœur ? Vous conviendrez qu'on ne saurait avoir moins de vocation.

Elle prit le rosaire sur le guéridon et le tint fortement serré dans sa main droite.

— Vous n'êtes pas fâchée au moins ? demanda-t-il. Il n'y a rien dans tout ceci qui ne soit heureux pour Dominique, après tout ! Vous devriez vous réjouir de la chance qui lui échoit car vous avez beau dire, c'est déjà très avancé. Xavier m'a parlé, vous savez ? Il croit que Dieu s'occupe de sa petite

personne ; il ne met pas en doute que l'Être infini n'ait réglé notre rencontre dans le train de Paris pour que je l'amène à Larjuzon et qu'il y séduise la secrétaire de M<sup>me</sup> Pian : tels sont ces petits chrétiens.

Il riait. Les lèvres de la vieille dame remuèrent : elle priait, mais son irritation se manifestait malgré elle par ce hochement sénile de la tête dont elle n'était pas maîtresse. Mirbel, toujours riant, insistait :

— Je voudrais voir la gueule de la mère Dartigelongue lorsqu'elle apprendra que son Benjamin en rupture de séminaire, a séduit la secrétaire de Brigitte Pian et qu'il va épouser cette jeune personne, enfant naturelle qui plus est ! Mais dans ces sortes de mariages, l'absence totale de famille constitue une chance qu'il ne faut pas sous-estimer.

— Les Dartigelongue peuvent dormir tranquilles.

Bien que la vieille dame eût lancé ce trait sans hausser le ton, il comprit qu'elle était près d'éclater.

— Vous oubliez, dit-il, que Xavier et Dominique n'ont besoin de la bénédiction de personne.

— Elle a besoin de la mienne en tout cas.

Cela fut dit, le râtelier serré.

— Oui, c'est vrai, concéda-t-il, qu'elle dépend entièrement de vous. Mais charitable comme vous l'êtes, et l'aimant comme vous l'aimez, je ne vous vois pas lui enlevant le pain de la bouche. Allons, ma mère, imitez moi : résignez-vous à leur bonheur.

Ce fut sur ce mot qu'elle se redressa, appuyée sur sa canne. Elle balbutiait : « Je t'interdis... Comme si de toi à moi, il pouvait s'établir le moindre rapport... comme si nous pouvions sur quoi que ce soit, avoir le même sentiment....

Elle suffoquait.

— Vous ne pouvez vous passer de sa présence, avouez-le donc, insista-t-



il durement. C'est un bain de jeune sang que vous prenez, au spirituel, bien entendu ! Les vieux qui aiment s'entourer de jeunesse, il y a du vampirisme dans leur cas, je l'ai toujours cru...

Elle cria ! « Du vampirisme ! » Il la vit frémir enfin des pieds à la tête. Les hochements de sa tête se précipitèrent. Sa voix chevrotait :

— Ma seule faute est d'avoir exposé cette jeune fille au péril d'une cohabitation abominable.

Elle sortit, avec une hâte dangereuse pour ses vieilles jambes. Dans le vestibule, ils virent Michèle qui interrogeait Roland.

— D'où viens-tu pour t'être mis dans cet état ?

Il répondit qu'il venait chercher ses outils parce que son île était une presque-île et que le monsieur allait commencer les travaux. Il avait perdu le souffle et butait sur les mots. Comme il regagnait la porte, Brigitte Pian le retint par le bras :

— Il t'attend là-bas, le monsieur ? Tu l'as laissé seul ?

— Oh ! mais Mademoiselle lui tient compagnie !

L'enfant demeura interdit : M. et M<sup>me</sup> de Mirbel riaient aux éclats et il n'était pas accoutumé à les faire rire. Il observait avec inquiétude, la bouche ouverte, ces grandes créatures sombres et redoutables, en proie au rire.

— Sois gentil, dit Mirbel, ne te presse pas de les rejoindre, tu as tout le temps.

Ce fut à ce moment-là que se déchaîna entre les grandes personnes une scène confuse dont il ne comprit rien, sauf ce qu'il appelait « les gros mots ». Ils échangeaient des gros mots, voilà tout ce qu'il avait pu rapporter à Xavier et à Dominique. M<sup>me</sup> Pian le retint par le bras :

— Va dire à Mademoiselle que je l'attends pour faire nos valises et pour téléphoner au garagiste. Nous rentrerons en auto. Ça coûtera ce que ça coûtera, mais nous ne coucherons pas ici ce soir.

C'était la phrase que se rappelait Roland et que, tandis qu'ils remontaient tous les trois vers la maison, à travers la prairie mouillée, Dominique lui faisait répéter : « Oui, elle a dit qu'il fallait que vous téléphoniez pour avoir l'auto, que ça coûterait ce que ça coûterait... »

Xavier marchait derrière eux. La prairie était marécageuse, ses souliers s'enfonçaient et quand il les retirait cela faisait un bruit de ventouse. Les yeux fixés sur les épaules de la jeune fille, il la suivait. Elle se retournait parfois à demi vers lui mais demeurait attentive aux propos du petit garçon reniflant. Elle dit sans regarder Xavier :

— Ne restez pas ici un jour de plus. Vous êtes libre. La ville est grande et personne n'a le droit de contrôler mes sorties.

Il ne répondit pas et la laissa gravir le perron avec l'enfant. Il demeura au bas des marches, tandis qu'elle pénétrait dans le vestibule. Non, il n'existait aucun obstacle entre eux, rien que ce refus au-dedans de lui, cette dérobade stupide, comme si tout amour lui était interdit à lui qui pourtant ne savait qu'aimer. Il était debout, face à la triste maison qui perdait son crépi par place, devant les marches descellées, et le vent d'automne tourmentait à l'entour les cimes noires. La bruine du crépuscule montait de la prairie, gagnait le bois. Il n'osait entrer, bien qu'aucun éclat ne vînt de la maison. Fût-elle vraie, cette histoire sans preuve et sans raison sur laquelle il jouait sa vie, quelle nécessité de se séparer du troupeau ? Il était un garçon comme tous les garçons... Mais tandis que cette pensée habituelle tournait en lui, pareille à l'une de ces feuilles mortes qu'un souffle soulevait et faisait retomber à ses pieds, il prononça distinctement des paroles latines : « ... vita, dulcedo, et spes nostra salve. Ad te clamamus, exsules filii Evae. Ad te suspiramus gementes et flentes... » Gémissant et pleurant... Il aimait, il était aimé, pourquoi pleurer ? pourquoi gémir ? Il gravit en hâte le perron, pénétra dans le vestibule. Roland était assis sur la caisse à bois ; il n'était que larmes

et morve. Xavier lui demanda où était Dominique : elle téléphonait, dans la bibliothèque. Et il ajouta sans le regarder : « Elle m'a dit de vous le dire...

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

Il tourna sa figure vers le mur sans répondre. Xavier mit la main sur la grosse tête rase qui se déroba. La jalousie déjà, mon Dieu ! Il traversa la salle à manger et gagna la petite pièce qu'on appelait à Larjuzon la bibliothèque bien qu'elle ne contînt guère que des années reliées du Monde Illustré. Dominique ne raccrocha pas le récepteur en voyant Xavier. Elle lui fit seulement signe de rester : « Entendu ! nous paierons le retour... Oui, le tarif de nuit... » Sa main gauche demeurait tendue sur Xavier qui résista quelques secondes avant de la saisir. Elle raccrocha le récepteur. Xavier la prit dans ses bras mais, de sa main libre, il lui maintenait la tête contre son épaule, de sorte que leurs bouches ne s'unirent pas. La dernière grosse mouche bourdonnait contre une vitre. Sur la table où les enfants Pian faisaient autrefois leurs devoirs de vacances, des lacs d'un noir pâli, des figures d'animaux gravés avec un canif composaient les hiéroglyphes indéchiffrables d'une enfance disparue. Ce fut elle qui se détacha de lui et qui murmura : « Il faut être sages... »

— Qui est plus libre que vous ? À vingt-deux ans, vous avez le droit de vivre chez vos parents. Vous suivrez des cours. Après tout, vous êtes un étudiant... Moi, je ne puis me brouiller avec la vieille. Je lui dois la place que j'occupe à l'École libre et mon frère est à ma charge. Oh ! ce serait impossible de jouer au plus fin avec elle... Mais Dieu merci, elle ne sort plus seule. Elle ne quitte guère son fauteuil... Mais dites donc quelque chose ! ajouta-t-elle d'un ton de tendre impatience.

Il murmura : « Je vous écoute... »

— L'erreur, reprit-elle, c'est d'avoir accepté de prendre une chambre chez M<sup>me</sup> Pian, par économie.

Xavier dit que « cela valait mieux... »

— Oh ! et puis au besoin, j'ai une amie qui nous prêterait sa chambre...

Parole néfaste, elle le comprit trop tard. Il s'éloigna sans qu'elle cherchât à le rejoindre. Elle se reprit :

— Mais non, nous nous verrons dehors. Moi, vous savez, pourvu que je ne vous perde pas...

La fenêtre était étroite et, comme le jour mourait, il ne voyait plus guère que ses cheveux, l'angle trop marqué du maxillaire et la clarté des avant-bras sur la robe obscure. Il entendait la mouche se cogner, il prêtait attention à l'odeur de vieille encre et de livres moisis, – l'odeur de cette minute, aussi longtemps qu'il vivrait. Il avait fermé les yeux à demi et elle n'osait faire un geste. Elle soupira :

— Vous êtes comme si on vous avait jeté un sort...

Comme il ne répondait pas, elle ajouta :

— C'est peut-être une espèce de folie...

— Oui, dit-il à mi-voix, une folie.

— Vous guérirez. Je vous guérirai.

Elle se rapprocha, mais sans le toucher et lui demanda seulement :  
« M'aimez-vous ? »

— Plus que personne en ce monde.

« Alors ? » implora-t-elle. Mais il n'ajouta pas une parole et ne fit pas un geste vers elle. Ils demeurèrent là, dans l'ombre, et ne bougèrent pas, même lorsqu'ils entendirent dans la salle à manger la canne de Brigitte Pian. La dame poussa la porte et vit d'un seul regard dans l'ombre, ces deux jeunes corps aimantés l'un par l'autre et pourtant séparés.

— Il vous en faut du temps pour téléphoner, ma petite !

— Nous causions, dit Dominique.

— Vous avez toutes les valises à faire. Je ne veux pas que nous

couchions ici. Nous dînerons en route, si vous avez trop faim.

Elle ne paraissait nullement irritée et s'effaça pour laisser passer Dominique. Elle attendit que la jeune fille eût traversé la salle à manger et se tourna alors vers Xavier :

— Je ne sais ce que je devrai dire à votre pauvre mère, car elle va m'interroger.

Il discernait cette masse, ce corps épais chargé d'étoffes sombres et la tache livide du front et des joues. Il entendait souffler la vieille jument poussive ; mais à travers ces apparences, ce qu'il percevait surtout, c'était le froid de cette énorme haine congelée.

— Quand je songe que cette chère amie s' imagine que je peux encore quelque chose pour vous, au point où vous en êtes...

Il ne répondait pas, debout, comme hors du temps, devant une créature sans sexe et sans âge. Il s'efforçait de chasser les trois mots du récit de la Passion qui l'obsédaient : « Jesus autem tacebat »... Il se taisait pourtant lui aussi tandis que la Parque en face de lui proférait des paroles méditées :

— Je suppose, mon pauvre enfant, que ce n'est pas un hasard si vous avez rencontré quelqu'un de votre race, ni si vous l'avez suivi. Je doute qu'il puisse vous faire beaucoup de mal. Dire qu'il n'y a pas une heure, je m'inquiétais à ce sujet ! mais à présent mon avis formel, et que je ne confierai pas à votre chère mère, rassurez-vous !, est qu'on ne peut plus vous faire de mal. Vous ne pouvez, Jean et vous, qu'ajouter vos poisons.

Elle attendait qu'il parlât, mais il demeurait pareil à un jeune pin dans la nuit.

— Il est vrai que je vous enlève votre distraction et que peut-être vous allez vous ennuyer sans elle et que vous ne vous attarderez plus ici. Mais j'en reviens à ma question : que devrai-je dire à votre pauvre maman ?

— La vérité, madame, si vous la connaissez.

Elle n'attendait pas cette réponse. Elle fit quelques pas vers la porte, se ravisa :

— Malgré ce que je vous ai dit, il ne faut jamais désespérer. Vous êtes jeune encore. Rien n'est perdu. Je prierai pour vous.

Son silence maintenant l'inquiétait. Elle insista :

— Je puis me tromper sur votre compte, après tout.

Il s'était détourné. Brigitte Pian quitta la pièce, traversa la salle à manger à tâtons comme une aveugle, puis revint sur ses pas. La porte de la bibliothèque était restée ouverte. Elle ne vit plus Xavier et crut qu'il avait disparu. Mais non, c'était lui cette masse, sur le plancher. Il était à genoux, le front contre ses deux bras, appuyé sur le rebord de la table, les épaules écrasées.

LE pire, Michèle, ce que j'ai fait de pire, ce que j'ai conçu froidement, ce que j'ai commencé d'accomplir...

— Ne me le dis pas.

— Même si je le voulais, peut-être ne trouverais-je pas de mot. Quand je me suis confessé, il m'était impossible de me faire entendre... Roland, tu sais ? Je l'avais toujours haï. Tu aurais voulu l'adopter parce que tu n'espérais plus être mère. Il était à la fois un reproche vivant et une dérision vivante. Et voilà que c'était sur lui qu'après avoir tourné autour de chacun de nous, Xavier allait se fixer désormais ! Non par préférence de cœur, du moins les premiers jours, mais parce qu'il croyait le petit menacé comme la portée de chiots que j'ai fait noyer le lendemain de notre arrivée. Pour cette créature chétive et sans nom, j'ai toujours cru que Xavier avait offert sa part de bonheur terrestre, il renonçait à Dominique, il lui donnait Dominique... Et moi ? qu'étais-je pour lui, sinon un des instruments de son supplice ? Je faisais partie de sa passion. Comprends-moi : il ne s'agissait pas d'une jalousie d'amitié ou d'amour. C'était d'un tout autre ordre. Alors j'ai imaginé...

Il hésitait. Elle espéra qu'il n'irait pas plus avant. Mais il reprit :

— Je ne suis pas toujours aussi sûr de mes intentions : presque rien n'est tout à fait délibéré... Mais ceci le fut. Xavier voyait dans Roland l'un de ceux dont l'Ange contemple la face du Père. Eh bien, j'ai feint de croire que cette tendresse... Je n'ose pas te dire... Je lui ai fait croire que je le soupçonnais... J'ai suscité dans son esprit l'équivoque immonde. Je me rappelle sur sa pauvre figure cette horreur d'abord, et puis bientôt cette angoisse. Éloigne-toi de moi.

Elle demeura un instant les lèvres collées contre son cou. « Et moi ?

disait-elle. Et moi ? J'étais jalouse à mourir de Dominique. J'ai conçu, dès que j'ai vu Xavier, le désir de le troubler. Chacun de mes regards sur lui a été coupable... D'ailleurs, tu le savais, tu étais complice. Je t'avais servi d'appât pour l'attirer, pour le retenir. »

Il lui mit la main sur la bouche. Ils ne parlèrent plus. Jean dit tout à coup :

— Je n'y avais jamais songé : ce dut être pour lui la pire épreuve de découvrir ce que sa seule présence avait déchaîné à Larjuzon et qu'il y était venu consommer la perte de ceux qu'il avait prétendu sauver.

— À moins qu'il n'ait su, lui qui savait tout d'avance, que chacun de nous devait suivre ce chemin-là pour atteindre à la paix où nous sommes, ce chemin-là et non un autre.

Jean étendit le bras, alluma la lampe.

— Regarde-moi, Michèle, dit-il. Regardons-nous l'un l'autre. Comment oses-tu parler de la paix où nous sommes ? Songe à ce qu'est devenu chaque instant de notre vie, depuis qu'il n'est plus là !

Elle s'assit sur le lit. Elle soupira :

— Nous souffrons... Mais dans la paix. Tu l'as reconnu toi-même ; il t'a donné sa paix. Est-ce que ce n'est pas vrai ?

Jean hésita avant de répondre à voix basse :

— Oui, c'est vrai. Oui, je souffre plus que je n'ai jamais souffert et pourtant je suis en paix, moi qui ne le fus jamais, moi qui ai été un enfant battu par une brute et qui, à seize ans, ai surpris la mère que j'adorais...

Ce fut à Michèle, cette fois, d'appuyer la paume de sa main droite sur les lèvres de Jean. Elle dit :

— Ce que Xavier a cru, tu le crois aussi ?

Il ne le nia pas :

— Oui, Michèle. Je sais maintenant que l'amour existe en ce monde ;



mais il y est crucifié, et nous avec lui.

## VIII

JEAN entra dans la chambre de Michèle qui tricotait près d'un feu pauvre, un châle sur les épaules, pareille à la vieille femme qu'elle serait un jour.

— On n'y voit presque plus. Tu n'allumes pas ?

Non, elle y voyait assez pour tricoter.

— Voilà ! reprit-il. Elles bouclent leurs valises. L'auto arrive.

Elle n'avait pas levé la tête. Elle demanda : « Et lui ? » Il fit un geste d'ignorance ou de doute, et déclara :

— Pour moi, il restera.

Michèle posa son ouvrage sur les genoux, les yeux fixés sur le feu, et murmura :

— Laisse-le partir. Il t'a ramené ici, c'est tout ce qu'il pouvait faire.

— S'il reste, dit sombrement Mirbel, nous n'y serons pour rien. S'il reste...

— Ce sera à cause de Roland ? Tu le crois ?

— Pourquoi me le demandes-tu, puisque tu le sais ?

Elle ne répondit pas, reprit son tricot. Ils demeurèrent ainsi sans parler.

— Si encore, dit-elle tout à coup, il s'agissait d'un gosse comme il y en a tant, qu'on a tout le temps envie d'embrasser...

Mirbel haussa les épaules :

— Même ceux-là, ils finissent toujours par montrer ce qu'ils sont : des singes hurleurs...

— Oui, peut-être, soupira Michèle, les enfants des autres...

Il se dressa si brusquement qu'il fit basculer sa chaise, et vint vers la

fenêtre ténébreuse. Il dit : « Voilà l'auto. » Le moteur avait des ratés. Ils entendirent Dominique qui, par la fenêtre, demandait au chauffeur de venir prendre les bagages.

— Descendons-nous ?

Michèle s'était levée. Jean parut hésiter : « Après ce que nous nous sommes dit... » Alors des cris de bête égorgée montèrent du vestibule.

— C'est Roland ! Ah ! celui-là !

Mirbel descendit, s'arrêta au tournant de l'escalier, se pencha sur la rampe. L'enfant tenait à pleins bras les jambes de Dominique : « Je veux partir avec vous ! je veux que vous m'emmeniez ! » Il donnait des coups de pied à Xavier qui s'efforçait de le tirer à lui. Brigitte Pian déjà installée dans l'auto demeurait étrangère à ce qui se passait. Comme Xavier répétait : « Mais je reste, moi ! » l'enfant cria tout à coup avec un accent de haine : « Vous ? qu'est-ce que ça me fait, vous ? » Il se détacha de Dominique, et tournant vers Xavier sa petite figure crispée par la fureur :

— Je me moque bien de vous !

— Je t'écirai, dit Dominique. Je ne te perdrai pas de vue. Je veillerai sur toi de loin...

— De loin ! de loin ! gémit-il.

Et de nouveau, il s'accrochait à la robe de la jeune fille. Alors parut au bas des marches Jean de Mirbel Il vint lentement vers le petit garçon qui, à sa vue, lâcha Dominique et demeura immobile. Hérissé, sans un cri, il n'était plus qu'un oiseau fasciné. Mirbel dit à Dominique : « Montez vite, je l'ai à l'œil. » Elle fit un signe à Xavier : « Vous veillerez sur lui ? » Il lui sourit. Elle se pencha sur Roland, pour un rapide baiser, monta dans le taxi. Comme il démarrait, l'enfant réveillé de sa stupeur se précipita vers le perron en poussant un cri. Mirbel le saisit par le col, prit sous le bras ce paquet hurlant, traversa la salle à manger et le jeta dans la bibliothèque dont il ferma la porte

à clef. Il mit la clef dans sa poche.

— Tu vas avoir toute la nuit pour prendre de bonnes résolutions. Demain matin tu seras redevenu raisonnable et nous pourrons causer.

Dans le vestibule, il dévisagea Michèle et Xavier qui parlaient à mi-voix et s'interrompirent à son entrée.

— J'interdis à qui que ce soit de s'occuper de lui, et même de lui adresser la parole.

— Quand tu étais enfant, c'est ainsi qu'on te traitait. Et tu en as souffert toute ta vie, dit Michèle.

... Il faut tout de même qu'il mange et qu'il boive, ajouta-t-elle, et qu'il dorme !...

— Il y a un canapé, répliqua froidement Mirbel. Je lui porterai un quignon de pain et une couverture... et aussi un vase, comme on met la caisse pour le chat, ajouta-t-il en riant.

— Il mourra de peur, dit Xavier.

Mais Mirbel n'avait jamais connu personne qui fût mort de peur. « On va servir », dit Michèle. Non, Xavier n'était pas souffrant ; il assura qu'il lui arrivait souvent de ne pas se mettre à table le soir. Il demandait donc que Michèle voulût bien l'excuser. Mirbel murmura : « C'est le moral qui est atteint ! » Xavier sans répondre attendit que le couple ait pénétré dans le bureau. Il n'entendait plus crier l'enfant et ce silence était pire qu'un cri. Il alla sur le perron, descendit lentement. La lune voilée épandait sa lueur sur les espaces vides que la mort des vieux pins multipliait dans le parc de Larjuzon. Que faisait à cette minute l'enfant désespéré, dans la bibliothèque noire ? Et Dominique, sur les routes, prisonnière d'une vieille fée sans entrailles ? Et le couple qui allait dîner face à face dans la triste salle à manger ? Et lui ? que faisait-il ici ? Pourquoi souffrait-il à cause de ces étrangers ? Car son tourment, c'était eux et non Dominique. Il pouvait la

rejoindre dès demain, il dépendait de lui de la retrouver... Tandis que les autres ! Une branche lui toucha le visage comme une griffe mouillée. À son insu, il était sorti de l'allée. Une bête remua presque à ses pieds, dans les feuilles flétries. Deux chouettes se répondaient et leur cri allait diminuant. Il fit quelques pas, son pied heurta le tronc d'un pin abattu, il s'y assit et se laissa pénétrer par le froid humide. Que la nature est ennemie ! Mais c'était mal de désirer la mort. Pas plus que l'adultère, il n'est permis de commettre le suicide dans son cœur. Il avança de nouveau guidé par la lampe du vestibule et vit, à travers la porte vitrée, Michèle quitter la salle à manger. Jean la suivait. Ils se disputaient à propos de Roland. Xavier demeura sur le perron. Les éclats de voix s'étaient tus. Il imagina, dans le bureau, Michèle déjà penchée sur son ouvrage, et Jean, les jambes allongées, les mains enfoncées dans les poches de sa culotte de velours. Il le vit soudain traverser le vestibule. À peine eut-il le temps de quitter la zone de lumière que faisait sur le perron le reflet de la lampe.

— Tu es là, Xavier ?

Mirbel fit quelques pas, avança une main tâtonnante :

— Ah ! te voilà...

— Délivrez-le, Jean, c'est trop cruel...

Ils étaient tout près l'un de l'autre.

— C'est ta faute, dit Mirbel à voix basse. C'est toi qui me rends méchant.

Xavier demanda : « Que vous ai-je fait ? » Jean répéta la question en riant :

— Ce que tu m'as fait ? tu me demandes ce que tu m'as fait ?

— Quelle que soit ma faute, le petit en est bien innocent.

Le rire de Mirbel ne s'arrêtait pas :

— Mais voyons ! ce sont les innocents qui paient : cela fait partie de ton

système... Et tu sais, il est capable de tout, ce petit, quand il est hors de lui. S'il lui arrivait malheur, tu pourrais te frapper la poitrine...

Xavier bouscula Mirbel, traversa le vestibule et la salle à manger. Aucun bruit ne venait de la bibliothèque. Il appela : « Roland ! » et comme rien ne répondait, il reprit d'un ton de supplication : « Dis un mot, un seul mot... » Il entendit Mirbel derrière lui : « Il fait le mort ! » Xavier heurta la porte des deux poings. Alors s'éleva une voix rageuse, méconnaissable : « Vous, laissez-moi. »

Xavier respira profondément. Le petit était là, il vivait.

— C'est bien fait ! dit Mirbel toujours riant.

Xavier sans répondre prit le bougeoir sur la table du vestibule.

— Il faut sortir de cette nuit mal commencée, dit-il. Demain matin, vous comprendrez mieux, vous aurez pitié...

— Pitié de qui ? de cet insecte qu'on n'a même pas le droit d'écraser ?

— Non, non, interrompit Xavier, vous ne lui voulez pas de mal, vous ne lui feriez pas vraiment du mal : un de ces petits à qui il faudra bien pourtant que vous et moi nous finissions par ressembler...

Mirbel répéta encore : « Imbécile ! »

— Ce sont déjà des hommes. Observe celui-là : il aime Dominique et il te hait... à dix ans ! J'imagine que les petits enfants qu'appelait le Christ ne devaient pas avoir plus de quatre ou cinq ans, ne le crois-tu pas ?

Xavier, sans lui donner de réponse, gagna l'escalier, ferma presque avec violence la porte de sa chambre. Il ne pouvait supporter d'entendre Mirbel parler du Christ, même lorsqu'il ne se mêlait à ses propos aucun blasphème. Il s'assit sur une chaise « pour penser » comme il disait lorsqu'il était écolier. « Que fais-tu tout seul, au lieu de jouer ? — Je pense à des choses... » Il aurait voulu être libre de ne songer qu'à Dominique. Mais il ne rejoindrait pas Dominique avant d'avoir mis Roland en lieu sûr... à moins de l'emmener

avec lui ? Roland accepterait de le suivre pour retrouver Dominique... Mais la maison Dartigelongue n'était pas accueillante. Rien à faire pour ce petit être que de ne pas le perdre de vue. Xavier demeurerait en faction auprès de lui. Ne pas chercher plus loin que ce qui lui était demandé ici et maintenant : ne pas l'abandonner un seul jour, une seule heure, une seule seconde. Plutôt mourir que de l'abandonner. « Et quand même tous les autres s'entendraient pour le jeter à la rue, moi je monterai ma garde fidèle. »

Un coq chanta trompé par la lune. La forêt entourait Larjuzon d'un gémissement ininterrompu qui ne comportait pas de temps fort ou faible. C'était une plainte unie et calme, comme d'une foule humaine innombrable où pas un cœur ne se fût plaint plus haut que les autres. Impossible de prier : il y avait cet enfant, et derrière lui Dominique ; sa pensée n'atteignait personne par-delà ces deux visages. Alors il prit dans sa poche et serra cette chaîne, ces grains noirs, ce dernier moyen, le plus humble, le plus décrié, qui lui était donné pour prier aux heures où il en était le moins capable. Le corps, pour une fois, se substituait à l'esprit rebelle. Le rythme monotone de l'oraison angélique rejoignait la supplication du parc en proie au vent d'ouest. Il entendit des portes se fermer, des bruits de robinet. Une persienne battait que quelqu'un vint fixer. Il reconnut dans l'escalier le pas de Michèle : sans doute allait-elle s'assurer qu'il ne se passait rien de grave dans la bibliothèque. Elle remonta aussitôt et verrouilla sa porte.

Quand la maison fut endormie, Xavier prit une boîte d'allumettes et sortit de sa chambre après avoir enlevé ses souliers ; n'ayant aux pieds que des chaussettes de laine, il parvint, sans qu'une lame de plancher ait craqué, jusqu'à la porte de la bibliothèque et prêta l'oreille. Il aurait pu croire la pièce vide, mais finit par surprendre un soupir, une parole confuse. Il ne souhaitait rien d'autre que cette assurance : l'enfant était là, vivant, et paraissait calme. Xavier revint dans le vestibule, parut hésiter, fit tourner sans bruit la clef de

l'entrée, reçut en plein visage un souffle aussi amer et humide que s'il eût été chargé d'embruns.

La pierre du perron était froide à ses pieds sans souliers. Il descendit les marches. Le gravier, devant la maison, lui faisait mal. Il la contourna et vit que l'étroite fenêtre de la bibliothèque était ouverte. Des pierres formaient une saillie, et il y avait le tuyau de la gouttière : un garçon plus adroit et plus lesté aurait pu tenter l'escalade, mais lui ! Alors il se souvint d'avoir vu, contre l'espallier du potager, une échelle. Ce potager se trouvait éloigné de la maison, pris sur un ancien marais en bordure du parc. Ce n'était rien d'y parvenir, même en n'ayant aux pieds que des chaussettes de laine ; le difficile serait de ramener cette échelle dans la nuit. Mais quoi ! à peine un demi-kilomètre... Xavier prit l'allée dont le sable, après le gravier, lui parut d'abord délicieux, bien qu'une aiguille de pin parfois, des débris d'écorce lui arrachassent un cri. Il avançait à pas précautionneux, les yeux levés, parce que les cimes l'aidaient à ne pas sortir du chemin. Il ne pensait ni à Dominique ni à Roland, mais à cette échelle que le paysan avait peut-être enlevée. Comme il approchait du bas-fond où était le potager ses pieds éprouvèrent, à travers la laine, le froid de l'herbe trempée. Ses yeux, accoutumés à la demi-ténèbre, eurent vite fait de reconnaître l'échelle contre le mur. Elle lui parut plus longue qu'il n'avait cru, plus lourde qu'il n'avait imaginé. Il la prit d'abord sous un seul bras jusqu'à ce qu'il eût rejoint l'allée, alors il la chargea sur son épaule, puis bientôt la traîna, ne pouvant plus la porter.

Il ne regardait plus les cimes, mais la terre. Il avançait, et chaque pas devait élargir les blessures de ses pieds. Il s'arrêtait souvent pour changer son fardeau d'épaule. Durant un temps assez long, il s'égara hors de l'allée et les ajoncs, « les jaugues » comme on disait à Larjuzon, les « pignes » de pin rongées par les écureuils lui mettaient la chair à vif... Lorsqu'il eut retrouvé



son chemin, la pensée de ce qu'il avait encore à parcourir jusqu'à la maison, dans l'obscurité, chargé de cette échelle, l'accabla. Ah ! il s'agissait bien de Dominique, de leur amour, de sa vocation, des scrupules qui le déchiraient d'habitude ! C'était sa chair qui, cette nuit, était déchirée. Cette croix dont il parlait sans cesse, dont il croyait avoir nourri, jusqu'à ce jour, sa méditation, voilà qu'il découvrait tout à coup, au plus secret d'une nuit humide et froide, qu'il ne l'avait jamais connue, ni réellement épousée ; la croix, ce n'était pas, comme il s'en était persuadé, un amour refusé, une inclination lancinante, une humiliation, un échec ; mais, réellement un bois écrasant une épaule blessée, cette pierre et cette terre qui, en ce moment écorchaient la peau de ses pieds. Dans une tension atroce, il avançait, et croyait voir bouger devant lui un dos maigre ; il en discernait les vertèbres, les côtes soulevées par un halètement précipité, et le sillon violet des vieilles flagellations : l'esclave de tous les temps, l'esclave éternel.

Quand Xavier reconnut la masse confuse de la maison, il fit une halte dernière, appuyé contre un tronc. Cette souffrance de sa chair était reçue du même cœur que lorsqu'il communiait. Il la goûtait, il se refermait sur elle pour n'en rien perdre ; il se pénétrait du néant de ses épreuves habituelles ; il entrevoyait ce luxe entre les luxes qui tient dans le développement et le libre usage d'une conscience délicate. Il sentit le poids d'une larme, d'une goutte de sueur ou de sang entre toutes celles que la férocité humaine n'est pas seule à faire couler, car notre vie, notre vertueuse vie, ne se développe que portée, soutenue, par ce fleuve intarissable.

Il se releva, fit quelques pas qui le séparaient de la façade où la fenêtre de la bibliothèque était restée ouverte. Le rideau de vitrage flottait au dehors, soulevé par le vent. Les cabinets de toilette prenaient jour de ce côté-là, mais aucune chambre habitée. Il se laissa glisser légèrement dans la pièce et eut d'abord un coup au cœur. Il ne vit personne sur le vieux canapé de cuir.

Autant qu'en pouvait juger son œil accoutumé à la nuit, la bibliothèque était vide. Il gratta une allumette et vit que Mirbel avait disposé, à côté du morceau de pain intact, un chandelier. Il alluma la bougie. La couverture était restée pliée sur le divan. Un soupir, une plainte vague vinrent de l'angle de la pièce opposé à la porte. Entre le mur et un vieux coffre-fort que personne depuis des années n'avait réussi à ouvrir et dont le « mot » était inconnu, il y avait la masse d'un corps replié, des genoux nus et écorchés rejoignaient presque la figure dont Xavier n'apercevait que le profil perdu. Il frémit comme devant le cadavre de l'enfant. Ce ne fut que l'impression d'une seconde. Roland s'était endormi terrassé comme on l'est à cet âge par un sommeil plus puissant que toute la douleur du monde. Xavier se pencha vers lui, et bien qu'il fût exténué, le prit par les jarrets et par les aisselles et à force de volonté parvint non pas à le jeter, mais à le déposer doucement sur le canapé. Sous la tête embroussaillée, il disposa un coussin, étendit la couverture sur les jambes étiques aux gros genoux disproportionnés, défit les sandales déchirées, réchauffa entre ses mains les pieds glacés. L'enfant fit un léger cri, se dressa avec un regard d'épouvante.

— C'est moi, je veille sur toi, dors.

Les yeux de Roland étaient ouverts, mais sur le songe qu'il vivait, non sur la vie. Il renversa de nouveau la tête dans le coussin. L'ombre de ses cils prolongeait étrangement sa lourde paupière bistrée. Il avait sur ses traits délicats ce masque du désespoir chez les enfants, fait de pleurs pas essuyés, de morve, de terre. Il serait beau, il serait aimé, il ferait le mal. Rejeté dans le dénuement et dans le travail servile, il se souviendrait de ce monde où, enfant, il avait pénétré. Devant quoi reculerait-il pour le connaître de nouveau ? Toute une destinée était inscrite, et déjà déchiffrable, sur cette petite figure sombre. Xavier se trouvait là, pourtant, assis sur le rebord du canapé de cuir et le sang faisait adhérer à ses pieds ses chaussettes déchirées.

Il n'était que souffrance et il appartenait à ce petit être, lié à lui pour la vie et au delà de la vie. Quelle preuve aurait-il pu donner de ce qui était pour lui une certitude ? Folie de croire cela ! de toutes les folies la plus folle... Si Dominique voyait ses pieds en sang, ses épaules meurtries, elle s'agenouillerait et laverait ses plaies avec amour, elle attirerait contre ses seins cette tête douloureuse.

Le sommeil de l'enfant était si profond, si calme, qu'il y semblait embarqué pour l'éternité. L'immense plainte végétale sous les étoiles s'était adoucie jusqu'à n'être plus qu'une voix de femme qui berce et endort sur ses genoux une créature aimée. Xavier éteignit la bougie, enjamba la fenêtre, tira à lui le volet. Il n'essaya pas de dissimuler l'échelle, la coucha seulement contre le mur. Il rentra dans la maison par la porte principale et ne s'aperçut pas qu'il laissait à chaque marche, sur le tapis de l'escalier, des traces de sang.

## IX

MICHÈLE s'était éveillée au petit jour. Elle pensa d'abord à Roland, chercha sur la cheminée la clef que Jean avait consenti à y déposer la veille au soir, descendit en hâte sans voir ces taches sombres sous ses pas. Elle pénétra dans la bibliothèque. Le garçon dormait calmement. Comme il s'était bien enveloppé dans la couverture ! Et ce coussin qu'il avait eu l'idée de mettre sous sa tête, où l'avait-il trouvé ? N'était-ce pas celui qu'on laissait dans la salle à manger ? Elle ouvrit le volet intérieur et regarda autour d'elle. Ce fut alors que ces taches sur la natte lui apparurent : du sang, elle n'en pouvait douter. Elle écarta vivement la couverture. L'enfant était vêtu de son pantalon et d'un chandail sans manches. Ses pieds nus, ses mains, ses bras ne portaient la trace d'aucune blessure. Sa figure sale était sa figure sale des jours où il avait « fait une scène ». La plus large tache se trouvait sous la fenêtre. Elle l'ouvrit, se pencha dans l'aube humide, vit l'échelle couchée contre le mur. Après avoir recouvert Roland, elle sortit, retrouva les traces de la bête blessée dans le vestibule puis, de marche en marche, jusqu'au deuxième étage. Il y en avait encore devant la porte de Xavier. Elle entra sans frapper.

Les fenêtres et les volets, étaient restés ouverts. Une serviette, tachée elle aussi, traînait au milieu de la pièce. L'eau qui avait giclé, autour d'un bain de pieds n'était pas encore sèche. Michèle s'approcha du lit. Xavier était tourné vers le mur. Elle ne vit que les cheveux emmêlés, la peau sombre de l'épaule à travers la manche déchirée du pyjama, l'avant-bras maigre et velu autour duquel était enroulé un chapelet. Il geignait en dormant. Elle effleura le cou,

le front : non, il ne devait pas avoir de fièvre. Elle l'appela pour la première fois par son petit nom. Il ouvrit les yeux.

— Vous vous êtes blessé ? Vous êtes tombé de l'échelle ? Oui, j'ai vu l'échelle... j'ai tout compris.

— Ce n'est rien, dit-il, moins que rien : des écorchures aux pieds. Je voulais m'assurer que Roland... Dort-il toujours ?

— Oui, ne parlez pas. Montrez-moi vos pieds.

— J'ai sali le drap.

— Le drap ? et le tapis de l'escalier ! et la natte de la bibliothèque... Dans quel état vous êtes-vous mis ! Ces épines sous la peau...

— J'en ai enlevé beaucoup hier soir, mais il en reste encore.

— Vous avez dû marcher pieds nus dans le bois ? Pourquoi pieds nus ?

Il se tut et elle n'insista pas. Elle demandait : « Je vous fais mal ? » Il faisait signe que non. Il aimait ses mains. Elle réfléchit : elle allait chercher de l'eau oxygénée. Jean se levait tard, Dieu merci ! elle aurait le temps de faire nettoyer par Octavie le tapis et la natte. Elle lui raconterait une histoire de saignement de nez. Elle croyait que le sang ne résistait pas à l'eau froide et à l'amidon. Il la pria de ne pas fermer la fenêtre : cet air humide lui faisait du bien. Quand elle fut sortie, il l'entendit frapper à la porte d'Octavie. Il y eut des chuchotements du côté de l'escalier. Ses yeux se fermèrent. Il ne souffrait pas : un instant lui était donné pour reprendre haleine, pour retrouver le souffle. Elle revint portant la bouteille d'eau oxygénée, de l'ouate, des bandes. Elle était rouge et décoiffée.

— J'ai traîné l'échelle sous le bois, dit-elle. J'avertirai le paysan de venir la chercher. Cela va vous piquer un peu... J'espère que vous êtes moins douillet que Jean.

Ses mains, qu'elles étaient légères !

— La bande n'est pas trop serrée ? Des pansements, j'ai eu le temps

d'apprendre à les faire durant ces quatre années ! À cause de Jean, mieux vaut que vous restiez au lit. Je vous porterai des livres.

Il demanda : « Qu'allez-vous faire pour Roland ? » Elle le regarda dans les yeux :

— À cause de vous, tout ce que je pourrai... mais ce n'est guère... Il le déteste, vous savez ? ajouta-t-elle après un silence. Cela me fait peur quelquefois.

— Vous avez raison, dit-il gravement. Il faut veiller.

— C'est vrai que le petit a une nature ingrate. Il ne s'attache à personne. Vous-même, vous avez vu...

— Il aime une seule créature, Dominique : un petit d'homme quoi ! qui exige d'avoir quelqu'un à adorer. Aimer les enfants, c'est d'abord ne rien attendre en retour. L'enfance ne peut être qu'ingratitude : c'est sa loi. Et celui-là, en plus, est jaloux... Oh ! ajouta-t-il en riant, je finirai bien par l'avoir quand même ! Ce serait bien le premier...

— Si on vous le laisse. Jean refuse de le mettre en pension, et même de l'envoyer à l'école communale parce qu'il a décidé de le rendre à l'Assistance publique, à moins que... Oui, je crois que pour vous garder, il le garderait. Mais vous n'allez tout de même pas vous consacrer à un gosse qui ne vous est rien ?

— C'est de ce côté-là, pourtant, que je vois le plus clair. Pour le reste...

Il arrêta sur elle un regard presque enfantin. Assise au pied du lit, elle grattait de l'ongle une tache de bougie sur sa vieille robe de chambre. Elle ne s'était pas coiffée, ni n'avait mis de rouge, et elle fut heureuse d'y être indifférente.

— Ce qui m'inquiète, reprit-elle, c'est qu'il ne supportera pas longtemps que vous demeuriez ici à cause d'un autre... Surtout qu'il s'agit du petit !

Michèle détourna les yeux. Il reboutonna la veste de son pyjama. Elle

s'était levée, rangeait la chambre, vidait l'eau du bain de pieds, ramassait les serviettes. Il imagina Dominique s'affairant ainsi autour de lui.

— Ah ! mon Dieu ! qu'avez-vous fait de vos chaussettes !

Elle tenait dans ses mains des lambeaux de laine souillée.

— Je ne sais comment expliquer... commença-t-il.

— Ne vous fatiguez pas. Vous n'avez pas de comptes à me rendre, après tout ! Je vais les jeter, ces pauvres chaussettes !

Elle ressortit pour chercher son petit déjeuner : mieux valait qu'Octavie ne pénétrât pas encore dans la chambre. Elle descendit à la cuisine tenant sans dégoût ces lambeaux de lainage sanglant, avec l'idée de les mettre « au bourrier » comme on dit à Larjuzon. La cuisinière n'était pas là encore, mais Octavie s'était déjà occupée du café. Michèle prépara le plateau, puis enveloppa les chaussettes dans un morceau de journal. Au moment de les jeter sous l'évier, dans le seau où s'accumulaient les débris de la veille, elle hésita. « Non, pour rien au monde... je suis folle ! songea-t-elle. Ces chaussettes sales ! » Elle mit le paquet dans la poche de sa robe de chambre, remonta.

— Quel bonheur ! s'écria-t-il à son entrée, le café ! Non, je ne prends jamais de beurre... Oh ! si ! je l'aime, mais pas le matin.

— Je vais m'habiller, dit-elle, et m'occuper de Roland. J'avertis Jean que vous avez la fièvre...

Il protesta qu'il n'en avait pas.

— Mais vous pourriez en avoir ! Il ne s'agit pas d'un vrai mensonge puisque vous êtes réellement malade.

Quand elle fut prête, elle pensa de nouveau à ces chaussettes enveloppées dans un morceau de journal. Son tailleur n'avait aucune poche où elle pût les dissimuler. La pensée lui vint de les enterrer dans le parc. Il bruina un peu. Bien que l'herbe fût trempée, elle descendit pourtant vers le

fossé de la prairie. Elle voyait en esprit l'endroit où elle souhaitait de se débarrasser de la chose : là où elle avait vu Xavier accroupi au bord de l'eau avec Roland et regardant les têtards. Il y avait tout à côté une de ces fougères appelées osmondes. Elle enleva quelques mottes d'herbes, déposa le paquet dans la terre humide et marqua l'endroit d'une pierre comme elle faisait enfant quand elle enterrait une vieille poupée ou un oiseau mort.



## X

Tu n'as pas accompagné M. Xavier à la messe ?

Michèle était entrée dans la chambre de bonne, qui touchait à celle d'Octavie pour faire le lit de Roland ; elle avait poussé les volets. Le soleil d'octobre entra avec l'odeur pourrie des feuilles du peuplier carolin. Elle s'étonnait de trouver l'oiseau au nid. Au-dessus des épaules minces, se dressait une grosse tête broussailleuse. Le nez plus rouge que le reste du visage prenait déjà de l'importance. Mais la bouche entr'ouverte était encore enfantine. Le bel œil sombre regardait ailleurs.

— Hier soir, devant moi, il t'a demandé de l'accompagner.

— Il m'a dit que j'étais pas forcé... c'est pas dimanche.

— Tu aurais pu lui donner ce plaisir. Songe à ce qu'il fait pour toi.

Roland ne manifesta par aucun signe qu'il fût sensible à ce que Xavier faisait pour lui. Michèle insista :

— Si tu es encore à Larjuzon, c'est parce qu'il a consenti à te faire travailler. En somme, nous avons passé la main : il t'a pris en charge... Mais enfin, réponds quand on te parle ! cria-t-elle.

Il la regarda des pieds à la tête : elle eut conscience qu'il remarquait les mèches sur la figure sans fard ni poudre.

— J'ai rien demandé, dit-il enfin.

— Ce n'en est que plus gentil de sa part, insista Michèle. C'est mal d'être ingrat.

— Puisque j'ai rien demandé.

— Tu n'as pas de cœur, je suis payée pour le savoir. Lève-toi. Et tu te

mettras au travail.

— J'ai pas de travail, c'est jeudi.

— En tout cas, tu disparaîtras. Que je ne te voie plus de la journée !

Elle fit claquer la porte, songea à Xavier, eut honte de sa colère, revint dans la chambre. Roland était couché à plat ventre, la tête dans le traversin, sanglotant. Elle se pencha vers lui :

— Allons, calme-toi, je n'ai pas voulu te faire de peine.

Elle lui caressait les cheveux, mais il se rencogna contre le mur, tira le drap sur sa tête.

— Regarde-moi, fais-moi un sourire.

Elle lui avait pris de force la tête à deux mains et fit tourner vers la lumière une petite figure convulsée, trempée de larmes. Elle ne comprit pas d'abord ce qu'il balbutiait :

— Si vous croyez... si vous croyez que c'est à cause de vous...

— Non, bien sûr, ce n'est pas à cause de moi.

— Si vous croyez que j'ai envie de rester ici !

Michèle n'était plus irritée. Elle observait tristement ce renardeau hérissé qu'elle n'apprivoiserait pas.

— Et moi ? Crois-tu que j'aie envie que tu restes et que ça m'amuse de faire ton lit ?

Elle descendit au premier étage, ouvrit doucement la porte d'une chambre encore plongée dans la nuit et qui était celle de Jean. Elle écoutait, dans l'ombre, la calme respiration du sommeil humain, ce bruit régulier d'un flot vivant, ce ressac de la vie au-dedans d'un corps inerte, livré aux lois obscures. Peu à peu son œil s'accoutuma à la pénombre. Le soleil d'arrière-saison s'infiltrait en dépit des volets clos. Elle vit l'étendue blême des draps qui enveloppait de toutes parts la masse de ce corps d'homme. Pourquoi le réveiller ? Il dormait, il ne souffrait pas. Derrière l'oreille délicate, elle voyait

ces beaux cheveux un peu onvés qu'elle avait tant aimés et le muscle puissant du cou. Il était là, sans aucune défense, et pourtant inaccessible, inguérissable. À portée de sa main, de sa bouche, et pourtant perdu pour jamais.

Elle pensa à Xavier qui allait revenir de la messe ; c'était la première fois, depuis son arrivée à Larjuzon. Elle songeait à ce cœur vivant, à cette âme vivante venue elle ne savait d'où, à cet oiseau de mer que la tempête avait rejeté loin des côtes, à l'intérieur des terres, et devenu prisonnier de cette maison, de ces arbres, de cet homme endormi. Qu'attendait Jean, qu'espérait-il ? Il lui répétait : « Tu verras ! tu verras ! aucune patience n'est à l'épreuve de cet affreux gosse. Xavier s'épuisera bientôt, il sera désespéré, triste... Ce sera notre heure alors. » Michèle savait bien que dans sa bouche cela signifiait : « Ce sera mon heure... » Et elle chassait cette pensée : « À moins que ce ne soit la mienne... » Pourquoi pas, après tout ? Brigitte Pian ne laisserait plus Dominique à portée de Xavier. Leur premier feu ne résisterait pas à une séparation que la vieille saurait bien rendre définitive... Xavier n'aurait plus personne en qui se réfugier. « Et moi, je serai là le jour, la nuit, je serai là. »

Oui, il fallait chasser cette pensée. Michèle donna à sa toilette plus d'attention que d'habitude. Dans son idée, elle irait au-devant de Xavier. Sans doute s'attarderait-il, car il avait dû communier puisqu'il était parti très en avance, dans l'intention de se confesser. Pauvre curé ! Qu'avait-il dû penser de ce pénitent ? Elle avait jeté sur ses épaules un manteau de tweed qu'elle ne portait d'habitude qu'à la ville. Xavier parut au tournant de l'allée gravée. Michèle pressa le pas pour le rejoindre. Mais à mesure qu'elle approchait de lui, elle ralentissait. La tête basse, il allait à petits pas comme si quelqu'un lui eût parlé, comme s'il eût écouté une voix faible et lointaine, une parole difficile à comprendre. Il passa près d'elle sans qu'elle osât lui

dire un mot ou simplement lui sourire. Peut-être même ne l'avait-il pas vue.

## XI

VOUS êtes le jeune homme de Larjuzon ? Cette question du curé avait délivré Xavier d'une grande inquiétude. Le prêtre savait qui il était et ce qu'il avait à confesser lui paraîtrait moins étrange. Brigitte Pian avait dû parler de lui, mais c'était avant le drame et lorsqu'elle ne nourrissait pas à son égard de mauvais sentiments. Il fut heureux de ce que ce prêtre n'appartenait pas au type « curé de campagne-bon vivant ». Il était plutôt frêle, ses yeux pâles fuyaient sous le regard. Xavier s'agenouilla. Il s'efforçait de faire tenir dans les formules préparées d'avance des fautes aux contours mal définis. « Oui, disait le curé, je comprends... oui... oui... C'est tout ? Eh bien, je ne vois rien là vraiment... Vous n'êtes nullement coupable d'avoir hésité au seuil du séminaire. Je me suis permis de le dire à une dame âgée qui s'intéresse à votre cas. Quant à certaines tentations, à certaines inclinations, je ne vois aucune raison de vous en alarmer, elles sont dans l'ordre de la nature et donc selon les vues de Dieu. Dites du fond du cœur votre acte de contrition... » Déjà il élevait la main. Xavier, un peu haletant, l'interrompt :

— J'ai l'impression, mon Père, que je me suis mal fait entendre ; car vous ne me jugez pas coupable et moi je sais que je le suis.

— Dans la mesure où vous êtes coupable, vous êtes pardonné, dit le curé avec agacement.

De nouveau il leva la main et bredouilla très vite les formules de l'absolution. Un petit garçon essoufflé entra dans la sacristie, dit « B'jour M'sieu le curé ! » et alla décrocher une soutane rouge.

— Il n'y a personne, naturellement ? demanda le curé.

— Si ! M<sup>me</sup> Dupouy.

— Oui, je dis bien : personne... J'aimerais vous parler après la messe, reprit-il, tourné vers Xavier. Il me semble que je pourrais vous aider. Mais, n'est-ce pas, on aborde plus librement certains sujets en dehors du tribunal de la pénitence.

Xavier inclina la tête et gagna le bas-côté de l'église où le petit garçon allumait une bougie sur l'autel de la Vierge. Xavier chercha dans son paroissien la fête du jour, mais la nef était mal éclairée. Il croyait que c'était la fête de sainte Brigitte. Les premiers répons que bredouillait le petit servant montaient en même temps à ses lèvres : il avait tant servi de messes ! « Seigneur, songeait-il, dans moins d'un quart d'heure vous serez là... » Et comme il lui arrivait presque toujours, il s'efforçait de s'en tenir aux paroles habituelles, aux « Actes avant la Communion » enseignés au catéchisme et qu'il récitait depuis l'enfance : « Que suis-je, pour oser m'approcher de vous ? Le poids de mes péchés m'accable, les tentations m'inquiètent, je suis tourmenté par mes passions, je ne vois personne qui puisse me secourir et me sauver si ce n'est vous... » Il se taisait, il sombrait, il lui fallait remonter d'un abîme de silence, d'adoration et de tendresse pour s'assurer que ce n'était pas le moment d'avancer vers l'autel... Non, ce n'était pas encore le moment. Il se raccrochait à des formules, comme il se fût tenu éveillé : « Malade, je viens à mon médecin, pauvre et altéré à la fontaine de vie, esclave à mon maître, créature à mon créateur, affligé je me jette entre les bras de mon consolateur... » La sonnette tinta, le prêtre communiait. Xavier se leva. Le petit garçon bredouillait le confiteor. Xavier, comme il faisait toujours, se dédoublait ; une part de lui-même raisonnait : « C'est de la sensiblerie, cela ne signifie rien. » Il aurait voulu parler à Celui qui était là de Dominique, de Roland, des Mirbel... À quoi bon ? Ne les portait-il pas tous avec lui ? L'eût-il voulu, il n'aurait pu se séparer d'eux. « Ô Roi des nations et objet de leurs

désirs ! Ô Orient ! Splendeur de la lumière éternelle et soleil de justice ! Ô Clef de David ! Ô Racine de Jessé ! Ô Adonaï ! » L'abîme de nouveau s'ouvrit, mais il avait le sentiment qu'il ne devait pas y demeurer, à cause de ce prêtre qui faisait son action de grâces dans le chœur mais qui devait l'avoir terminée depuis longtemps : il toussait, se mouchait. Xavier fit un immense effort pour se hisser hors de ce gouffre, se leva, titubant, il gagna la sacristie. Le curé l'y avait précédé.

— Vous prendrez bien une tasse de café ? M<sup>me</sup> Dupouy a la bonté de me le préparer ici, chaque jeudi. Elle allume le poêle ; c'est là que je fais le catéchisme. C'est mieux pour les enfants : l'église est glacée.

Il versait le café dans une tasse ébréchée.

— Vous avez bien fait, dit-il brusquement à Xavier, sans le regarder. Oui, vous avez bien fait de ne pas entrer... C'est cela que je voulais vous dire.

Xavier était assis sur une sellette de bois dont se servent les enfants de chœur. Il alla poser sa tasse et s'accouda au bahut où l'on rangeait les vases sacrés. Il se tint là, à contre-jour.

— Oh ! remarquez, pour moi ce n'est plus dramatique. Je ne suis ni révolté, ni aigri, ni en somme vraiment malheureux. Mon conseil n'en a que plus de poids. Je ne vous choque pas, au moins ?

Xavier secoua la tête sans répondre.

— D'ailleurs, vous savez, je suis ce qui s'appelle un bon prêtre. Et jamais de scandale. Rien sur mon compte... pas ça ! insista-t-il en faisant claquer ses doigts. Il ne faut pas croire que les gens de nos campagnes exigent davantage de nous que d'être baptisés, mariés et enterrés, avec, dans l'entre-deux, la Communion, comme ils disent, et non pas la première Communion, parce qu'il est bien entendu qu'il n'y en a qu'une ! Mais ils m'aiment bien. M<sup>me</sup> Dupouy me répétait, l'autre jour, ce que lui disait de moi son gendre qui est employé à la gare : « C'est brave, c'est gentil, ça ne

cherche qu'à rendre service, ça ne vous parle jamais du bon Dieu ! » Ce qui prouve d'ailleurs qu'il n'assiste jamais à ma messe car je prépare mon prône avec le plus grand soin : tout le samedi y passe. C'est vous dire, cher monsieur, que mon conseil vient d'un homme équilibré, qui a fait la part des choses, qui s'est arrangé, – qui ne souffre même pas matériellement. On a beau dire, le métier n'est pas si mauvais : on est nourri, tantôt une volaille, tantôt un lapin, sans compter les légumes et les fruits. Il ne se tue pas un cochon dans la paroisse sans que je n'en aie ma part. Enfin, quoi ! on vit. Mais pour arriver à cet état de paix, d'ataraxie, dirai-je, il a fallu que je traverse des années d'agonie. Il faut être fort, vous savez, pour s'en tirer aussi bien que moi. J'ai été un enfant pareil à vous qui prenait tout au pied de la lettre. Notez qu'on ne peut pas dire que j'aie perdu la foi. Je crois que la messe a une signification. Je crois que je fais quelque chose quand je la dis. Naturellement, j'en prends et j'en laisse. Enfin j'ai compris, n'est-ce pas ? Mais quand j'avais votre âge, et même longtemps après... Ah ! croyez-moi, cher monsieur, épargnez-vous cette torture.

Il fixa sur Xavier son œil pâle vite dérobé.

— Pardonnez-moi, dit-il. Je vois bien que vous êtes choqué... Mais si ! mais si !

Il vida d'un trait sa tasse de café, s'essuya les lèvres avec son mouchoir, puis posa les deux mains sur les épaules du jeune homme.

— Vous vous êtes adressé à moi : mon devoir était de vous parler comme j'ai fait.

À ce moment, Xavier releva la tête et le regarda. Le curé laissa retomber ses mains et les enfonça dans les poches de sa douillette.

— Oh ! je sais bien que je ne vous persuaderai pas en un jour. Il faudrait que je puisse vous revoir, mais je n'habite pas ici, je loge au presbytère de Baluzac. Je ne viens que le jeudi et le dimanche et entre la messe et le



catéchisme, j'ai à peine le temps de recevoir les gens, de voir les malades. Je n'ose vous demander de faire les cinq kilomètres qui vous séparent de Baluzac. M. de Mirbel vous prêterait bien un vélo ?

Xavier répondit d'une voix neutre qu'au besoin il ferait la route à pied.

— Vraiment ? vous viendrez ? C'est donc que vous m'avez compris. Il y a des choses, ajouta le prêtre à mi-voix, que je n'oserais vous confier ici, dans cette sacristie, surtout après vous avoir confessé. Mais au coin de mon feu... Il faut fixer un jour, reprit-il avec une sorte d'excitation. Voulez-vous lundi ?

Oui, Xavier voulait bien, mais il ne serait jamais libre qu'à la fin de la journée parce qu'il faisait travailler le petit Roland.

— Vous n'aurez pas peur de rouler au crépuscule et à la nuit noire ? Cette route est si déserte ! Sauf les muletiers...

Xavier secoua la tête et sourit.

— Lundi, après cinq heures, dit-il.

— C'est bien vrai ? moi qui avais peur de vous avoir scandalisé... Je suis content. Je me trompe fort, ou je saurai vous réconcilier avec la vie, avec la vie simple et normale.

Xavier dégagea doucement les mains que le curé avait prises dans les siennes.

— Ce n'est pas la peine que vous repassiez par l'église.

Le curé venait d'ouvrir une petite porte.

— Non, inutile de refermer. J'attends les enfants du catéchisme. À lundi !

Xavier reconnut l'ancien cimetière. L'herbe et les orties étaient encore froissées à l'endroit où il était resté à genoux si longtemps. Il y revint, mais demeura debout, le front appuyé contre le mur du chœur. Autour de lui, le matin d'automne rayonnait dans la brume. Sur la clôture d'un jardin, une lessive séchait que le vent agitait doucement.

— C'est-y que vous êtes malade ?

Il sentit une main sur son bras, ouvrit les yeux. C'était un écolier. Il y en avait trois autres un peu en arrière. Tous les quatre portaient le même tablier de satinette noire. L'un d'eux avait dû perdre sa ceinture. Il tenait à la main le catéchisme du diocèse de Bordeaux. Celui qui avait parlé à Xavier était pâle sous des cheveux ardents, avec un petit mufle criblé de rousseurs. Les trois autres aussi bruns de peau que Roland avaient les mêmes yeux couleur de mûre. Xavier dit que ce n'était rien, qu'il avait eu un étourdissement, qu'il se sentait mieux. Le garçon roux demanda s'il n'avait besoin de rien :

— M. le curé a toujours du café à la sacristie.

Xavier secoua la tête. Non, il n'avait besoin de rien. Des quatre têtes levées vers lui, deux étaient sans béret. Son regard allait de l'un à l'autre. D'où lui venait cet amour disproportionné, cet absurde amour ? Il ne les connaissait pas, il ne les reverrait jamais. Et pourtant il aurait voulu les appeler par leur prénom, les retenir, entrer dans la vie de chacun d'eux, les garder de tout péril, leur faire un rempart de son corps. Passion monstrueuse, passion divine, oui ! C'était cela ! Passion d'un Dieu pour sa créature. Le temps de quelques secondes, les pieds dans les orties, Xavier cru ressentir – quelle folie ! – ce que l'Être incréé éprouve pour la dernière de ses créatures. La porte de la sacristie s'était refermée. Le vent dessinait de lentes ondulations dans les draps qui séchaient sur la clôture du jardin. Mon Dieu ! ce prêtre leur enseignait le catéchisme. C'était lui, et non un autre, qui en avait la charge. Ce prêtre... Il pensa avec terreur qu'il avait consenti à le rencontrer, à l'écouter, non qu'il redoutât rien pour lui-même... Mais que répondre ? Tout à l'heure sa langue était comme liée.

— Peut-être n'auras-tu pas à parler. Il ne t'est demandé que d'être là.

D'où venait cet ordre, qui retentissait en lui, d'où venait-il, sinon de lui-même ? Il reprit le chemin de la maison. Si absorbé qu'il fût, il feignit de

l'être davantage encore. Ainsi put-il passer tout près de Michèle sans qu'elle ait osé l'aborder.

## XII

Il faut laisser le couvert du Monsieur ?

Octavie s'était retournée, une main sur le loquet. Roland à plat ventre feuilletait le Magasin Pittoresque de 1854. Jean de Mirbel fumait, adossé à la cheminée. Michèle, sur la chaise basse, tricotait, le plus près possible d'un feu ardent.

— Vous pouvez desservir, dit-elle. Mais laissez sur la table le fromage et du pain, Pour moi, il ne rentrera plus. Avec le temps qu'il fait ! le curé a dû le retenir.

— J'exige que les portes soient verrouillées comme d'habitude, dit Mirbel sans élever la voix. S'il revient au milieu de la nuit et s'il appelle, je vous interdis d'ouvrir. Qu'il aille coucher à l'écurie ou qu'il s'étende sous la pluie, dans les ajoncs, et qu'il y crève.

Il criait presque, tout à coup. Sa jambe gauche remuait comme malgré lui. Une goutte de pluie frappait à intervalles réguliers le zinc d'une gouttière. Le chuchotement de l'averse ne se confondait pas avec la plainte des cimes innombrables.

— Quand on est chez les autres, dit Octavie, et qu'on mange leur pain...

Le reste se perdit dans un grommellement confus. Elle referma la porte. Michèle demanda à Roland pourquoi il riait.

— À cause de ce que vient de dire Octavie. Moi, j'ai compris, parce qu'elle le répète souvent quand vous n'êtes pas là...

Michèle insista : qu'est-ce qu'Octavie racontait ? Roland secouait la tête. Il finit par dire :

— Elle trouve que vous êtes bêtes de croire qu'il va à Baluzac voir le curé, elle dit que quand un garçon s'en va courir la nuit, ce n'est pas pour aller voir les curés...

Michèle l'interrompt :

— Va te coucher, petit idiot, au lieu de raconter des bêtises.

Roland protesta qu'il n'était pas dix heures, qu'il ne monterait pas avant dix heures. Mirbel alors se détacha de la cheminée, fit un pas vers lui et de sa voix douce : « Tu es encore là ? » Roland d'un bond gagna la porte. Il ne pouvait pas ne pas avoir entendu Michèle qui lui demandait : « Tu ne m'embrasses pas ? » Il ne tourna même pas la tête. Quand il fut sorti, elle leva un peu les épaules, soupira : « Il n'y a rien à faire. »

— Tu le découvres ce soir ? Si ! il y a quelque chose à faire qui est de le rendre à l'Assistance...

Comme elle se taisait, il dit qu'il montait lui aussi. Déjà il mettait la grille devant le feu.

— Non, laisse. Moi, je reste encore. Je ne dors pas si je me couche trop tôt. Le sommeil me prend tout de suite et puis je me réveille une heure après, et ma nuit est finie.

— Tu restes pour l'attendre, dit Mirbel.

Elle ne s'en défendit pas.

— Si à minuit il n'est pas rentré, je fermerai partout. Ne t'inquiète pas. Crois-tu qu'il puisse y avoir du vrai, demanda-t-elle après un silence, dans ce ragot d'Octavie ?

Il gronda : « Idiote ! Idiote que tu es ! »

— Pourquoi idiote ? Si tu t'imagines que Dominique va céder sans résistance ! Et lui, il l'aime après tout ! C'est un garçon comme tous les garçons...

Mirbel demanda : « Tu crois ? » et il répéta : « Idiote ! » Il ouvrit la porte

et au moment de sortir, se retourna.

— Vous êtes toutes les mêmes : on ne vous ôtera pas de l'idée que vous êtes les délices du genre humain, qu'aucun garçon ne peut se passer de vous... Qu'est-ce que tu dis ?

Comme elle inclinait la tête sur son ouvrage, sans répondre, il insista :

— Répète à voix haute ce que tu viens de dire.

Elle leva vers lui sa figure déjà usée, ses joues qu'il avait aimées dorées, dures et sombres et qui n'étaient plus que bilieuses et qui tombaient un peu. Il appuya une main sur le front de sa femme et prononça à voix basse son nom. Elle se mit debout, l'ouvrage qu'elle tricotait glissa sur le plancher.

— Tu verras, dit-elle ardemment, nous sortirons de cette nuit, tu verras !

Elle serra contre elle quelques secondes ce grand corps inerte. Elle attendit qu'il eût atteint le premier étage, que la porte de sa chambre se fût refermée, pour sortir à son tour. Elle décrocha une pèlerine, couvrit sa tête du capuchon et reçut en pleine figure la gifle puissante d'un vent pluvieux. À travers les nuages qui fuyaient vers l'est, une clarté diffuse baignait les fantômes des pins dont l'imploration était plus qu'humaine. Le gravier blanc de l'allée la guidait, mais elle ne discernait pas les flaques et elle y enfonçait parfois jusqu'aux chevilles. Comme elle approchait du portail qui demeurerait toujours ouvert, elle entendit des pas, et elle le vit. Il lui parut si petit, si frêle, dans cette demi-ténèbre, qu'elle ne crut pas d'abord que c'était lui. Il poussait sa bicyclette et fût passé à côté de Michèle sans la voir, si elle ne l'avait interpellé : « Je m'inquiétais », dit-elle. Il soupira qu'il avait eu des malheurs. Sa lanterne n'éclairait pas. Il avait buté contre un tas de cailloux. Il avait évité de justesse un camion. Deux kilomètres plus loin, le pneu arrière avait crevé. Ils marchaient côte à côte. Sa voix était légèrement essoufflée. Il frotta longuement ses semelles, s'excusant de ce qu'il allait tout salir.

— Cela ne fait rien, asseyez-vous près du feu, je vais vous porter du pain

et du fromage.

Elle l'avait à peine regardé. Quand elle rentra avec le plateau, elle le vit tout à coup penché vers la flamme qui éclairait vivement sa figure empourprée à toutes les places que ne recouvrait pas le nuage sombre de la barbe. Il tendait les mains en écran et ses gros souliers fumaient. Michèle prit un mouchoir propre dans sa boîte à ouvrage, et elle essuyait cette figure luisante de sueur et de pluie. Elle se mit à genoux et commença de défaire les nœuds de ses souliers. « Non ! protestait-il. Pas cela ! non, vous n'y pensez pas ! C'est assez d'une fois. Je vous ai déjà assez donné de mal ! » Il avait honte, songeant qu'elle allait revoir ses affreux pieds d'homme et les soigner comme elle avait fait après cette nuit où il avait traîné l'échelle du jardinier... Et tout à coup il eut cette pensée étrange que la vue de ses pieds ferait horreur à Michèle et que c'était bien ainsi. Il se laissa donc faire, il céda à la torpeur qui le clouait au fauteuil. Il entendit Michèle qui soupirait : « Vos pauvres pieds... » Elle se releva, glissa deux doigts entre le col de sa chemise et son cou.

— Mais vous êtes trempé ! C'est fou de demeurer ainsi. Enlevez votre chemise, je vais chercher votre pyjama. Il faut vous frictionner à l'alcool...

Quand elle fut sortie, il se jeta presque bestialement sur le gruyère et sur le pain, se versa une rasade d'un vin de Graves qu'il aimait. Quand Michèle reparut avec le pyjama, les pantoufles de feutre, une serviette et une bouteille d'eau de Cologne, elle lui dit qu'il avait déjà une autre mine. Cependant il enlevait sa veste, un chandail de pauvre, puis sa chemise. Il se laissait frictionner, tout livré au bien-être physique, à ce bonheur animal, la pensée occupée de ce que le curé de Baluzac lui avait ressassé pendant près de deux heures : que le christianisme est la vérité dans la mesure où tous les mythes sont l'expression d'une vérité. La messe a une signification profonde, ce qui ne veut pas dire qu'il s'y passe rien de réel. La croyance littérale est

nécessaire aux faibles, aux simples, mais indigne d'un homme. La virilité implique un dégagement progressif de la croyance littérale, mais il faut la respecter chez ceux pour qui elle est faite. L'odeur de l'eau de Cologne l'écœurait un peu. Il se dressa d'un seul coup, il avait la sensation d'un filet aux mailles serrées qui s'était abattu sur lui, et qu'une main puissante le tirait déjà hors des profondes eaux de son milieu natal.

— Je suis à bout de forces, dit-il sans élever la voix, je tombe de sommeil.

Il ne laissa pas le temps d'une réponse à Michèle, il n'était déjà plus là. Elle aurait pu croire qu'elle avait rêvé s'il n'y avait eu devant le feu, béants et énormes, ces brodequins, et cette serviette qu'elle tenait encore.

Il ne bougeait pas plus qu'un lièvre au gîte. Il entendit le bruit d'une porte refermée. Son œil demeurait attaché à deux enveloppes posées en évidence sur le lit, deux lettres qu'avait dû apporter le courrier de l'après-midi : la grande écriture pointue et penchée de sa mère, l'écriture du Sacré-Cœur, et les jambages droits et garçonnières de Dominique, accoutumée à prendre des notes durant un cours. Il approcha la lettre de sa figure, la respira longuement. Mais non : il fallait lire d'abord la missive maternelle ; le respect des préséances s'imposait à lui même en dehors de tout témoin.

Comme il se fût plongé d'un seul coup dans une eau glacée, il commença par le milieu : « Je ne saurais assez remercier Brigitte Pian de la délicatesse avec laquelle, devant ton père hors de lui, elle a su aborder un certain sujet sur lequel tu ne t'étonneras pas que je répugne à m'appesantir. Elle a fortement insisté sur le fait que la psychiatrie (je ne sais pas si je respecte l'orthographe de ce mot bien savant pour moi...) a totalement renouvelé la casuistique (encore un mot de Brigitte Pian !) Elle a autrefois connu un saint prêtre mort depuis longtemps, l'abbé Calou, qui lui enseignait que la science nous aide à entrevoir, aujourd'hui, par où la miséricorde divine



s'introduit dans nos destinées chargées d'hérités... Tout cela est bien compliqué ! Et je ne puis pas dire que Brigitte Pian soit parvenue à apaiser ton père. Le résultat de cette entrevue est un ultimatum et qu'il m'a chargé de te transmettre : tu dois rentrer immédiatement à la maison d'où tu t'engageras à ne plus t'éloigner sans notre permission. Tu suivras les cours de la Faculté de Droit et demeureras sous notre exclusive surveillance. Si d'ici huit jours, tu n'es pas rentré au bercail, il te raye de ses papiers, il ne veut plus te connaître et tu ne devras pas attendre de lui la moindre aide pécuniaire... Tu n'auras à compter sur rien, sauf sur les titres que tu as hérités de ton oncle Cordès : cent cinquante mille francs... ça ne te mènerait pas loin. »

Xavier laissa tomber sur la descente de lit les feuillets bleus couverts de la grande écriture penchée et pointue et ne les ramassa pas tout de suite. Il prit l'autre enveloppe, l'approcha encore de ses lèvres. Lettre presque sèche, sans tendresse et toute consacrée à des indications précises. Dominique s'était renseignée comme il l'en avait priée auprès de sa collègue qui prenait des enfants en pension. Oui, il lui restait une place pour Roland, le cas échéant. « Si cela pouvait décider Xavier à quitter Larjuzon ! » Elle n'ajoutait rien à ce vœu exprimé. En somme Dominique attendait précisément de lui ce qu'exigeaient aussi ses parents : qu'il reprît sa place dans la maison de famille, qu'il redevînt un étudiant. Dominique le rejoindrait en secret où il voudrait. Ils ne feraient pas le mal... C'était ici, à Larjuzon, songeait Xavier, qu'il faisait le mal, par sa seule présence. Dominique écrivait : « Qui donc vous retiendrait à Larjuzon lorsque Roland sera auprès de moi ? Je vous défie d'oser me dire que c'est ce couple horrible. Alors, qui ? il n'y a plus personne pour vous à Larjuzon. C'est ce qui me rassure. Je ne vois que les arbres du parc à qui vous pourriez nous sacrifier, Roland et moi. »

Il soupira. Elle ne savait pas que ce prêtre était dans sa vie. Entre elle et lui, il y avait encore ce prêtre. Il se dressait comme une croix noire, une

dernière croix qu'il faudrait abattre pour atteindre Dominique. Oui, l'abattre, mais non pour en charger ses épaules.

Il s'efforçait d'écarter le souvenir de ce qui venait de se passer, entre le curé de Baluzac et lui, à la fin de cette longue démonstration sur les mythes qu'il ne faut pas prendre à la lettre mais interpréter. Il revoyait cette bibliothèque au premier étage du presbytère, ces livres qui avaient appartenu à l'ancien curé de Baluzac, cet abbé Calou dont sa mère venait de lui rappeler le nom... Ils avaient été légués à Jean de Mirbel qui ne s'en était jamais soucié. « Du fatras théologique... » selon le curé actuel de Baluzac. Xavier qui n'avait pour ainsi dire pas ouvert la bouche, au moment de prendre congé, lui avait demandé s'il se souvenait de ce qui avait décidé de sa vocation. Comment se résigne-t-on à faire le pas ? Quand il était prostré devant l'évêque, qu'y avait-il en lui, à ce moment-là ? Quelle passion ? Le curé avait hésité : pas une once d'ambition, dans ce geste, bien sûr ! avait-il dit, pas l'ombre d'un calcul. Alors quoi ? La réponse fut : « Je subissais des influences, j'imaginais, je croyais... » Il s'était interrompu et Xavier avait dit : « Peut-être aimiez-vous quelqu'un ? Seul l'amour explique la folie de certains gestes. Et pourtant on ne peut pas aimer une idée, on ne peut pas aimer un mythe ! » Le curé l'avait alors interrompu avec violence : « On peut aimer quelqu'un mort depuis près de deux mille ans, c'est vrai. J'en suis la preuve, moi et beaucoup d'autres. Comme Il m'a trompé, comme Il nous aura trompés, de siècle en siècle ! reprit-il d'une voix frémissante. J'ai tant prié, tant supplié ! À votre âge, on fait les demandes et les réponses, on croit que c'est Dieu qui parle. On ne sait pas qu'il n'y a personne. »

Le curé n'était plus, un peu en retrait de la lampe, qu'une maigre forme noire clouée au mur. Alors Xavier avait prononcé cette parole absurde (l'avait-il réellement prononcée ?) : « Je suis là, pourtant. Je suis venu. »

L'autre l'avait regardé longuement et avait répondu : « Vous êtes venu pour que je vous empêche d'assumer le fardeau qui n'est pas à la mesure de l'homme... » Et Xavier : « Je suis venu pour vous aider à porter votre croix... ou peut-être pour la porter à votre place. » Le prêtre avait soupiré : « Quelle folie ! » et Xavier : « La vérité, c'est cette folie. » Le prêtre avait levé vers lui des yeux sans cils, d'un bleu délavé. Et puis Xavier avait pris son imperméable. Le prêtre portait la lampe à pétrole et descendait devant lui. Il disait : « Faites attention à cette marche... »

Xavier avait déjà relevé le col de sa gabardine. Il avait la main sur le loquet : « Écoutez ! » implora soudain le prêtre. Xavier se retourna.

— Ne faites pas ça.

Xavier s'appuya à la porte. Le curé posa la lampe sur une marche.

— N'allez pas de ce côté.

Comme Xavier murmurait : « Je ne vous comprends pas... »

— Mais si, bien sûr !, vous me comprenez. Vous êtes téméraire, vous péchez par témérité.

— Non, je suis lâche. Dieu le sait.

Le prêtre regarda longuement Xavier, si frêle, dans sa gabardine usée, puis ferma les yeux.

— J'ai pitié de vous, dit-il. Ne vous chargez pas de ce fardeau

Et comme le garçon demandait : « Quel fardeau ? » le prêtre répondit dans un souffle : « Ma vie. »

— C'est trop lourd pour vous. Elle vous écrasera.

Le curé s'est souvenu depuis que c'était presque malgré lui qu'il avait dit : « Elle vous écrasera. » Alors Xavier :

— Mais puisque ce n'est pas vrai ? puisqu'il s'agit d'un mythe !

— Oui, un mythe... mais je n'ai jamais nié qu'il recouvre...

— Qu'il recouvre quoi, monsieur le Curé ?

Le prêtre répondit sèchement :

— Des choses obscures dont il vaut mieux que vous ne vous mêliez pas.

Le visage de Xavier s'éclaira :

— Vous avez la foi, dit-il.

Le prêtre hocha la tête : « Au sens large ? Mais bien sûr ! »

— Je crois aux forces cachées avec lesquelles il est téméraire de jouer.

Xavier répétait : « Vous y croyez ! »

— Je crois à une puissance qui n'est peut-être pas celle que vous supposez. Ne la laissez pas pénétrer dans votre vie.

— Elle est dans ma vie, dit Xavier à mi-voix, puisque vous êtes dans ma vie. Je ne peux pas vous arracher de ma vie. Personne n'a le pouvoir de quitter personne.

Le prêtre murmura : « Pour cela, c'est vrai... »

— Un de mes confrères, ajouta-t-il en hésitant, est lié à une femme... Il sait bien que s'il l'abandonnait, elle ferait tout de même partie de son destin, à jamais.

— Tous ces comptes à régler ! soupira Xavier. Toutes ces relations personnelles d'homme à femme, d'homme à homme, dont chacune sera jugée à part ! La question : « Qu'as-tu fait de ton frère ? » qui sera posée autant de fois qu'au cours de notre existence nous aurons régné sur quelqu'un, que nous aurons eu pouvoir sur un cœur, sur un corps, que nous aurons usé et abusé de ce corps...

— Allez-vous-en ! cria le prêtre. Laissez-moi.

Il avait ouvert la porte. Il avait poussé Xavier par les épaules.

## XIII

QUE pouvait-il y avoir d'autre en avançant ? Il se souvint de cet endroit de la route, quand ils étaient enfants, au sommet d'une côte où n'apparaissait plus que le ciel et qu'ils appelaient la fin du monde. Rien au delà de cette chambre, de cette maison, de cette nuit. Et l'Auteur d'une destruction si patiente avait disparu lui-même, la dernière tendresse arrachée.

Xavier éprouvait un grand calme, et il ne savait pas que c'était cela, le désespoir, le vrai, celui qui ne se délivre pas dans les larmes et qui fait avancer sa victime entre deux murs, vers une porte qu'il suffit de pousser, pour entrer dans le repos qui ne finira pas. Ô sommeil ! ô pauvre cœur qui ne savait qu'aimer ! ô mémoire enfin anéantie avec tous les prénoms et tous les visages qu'elle retenait dans sa profondeur !

Il ouvrit la fenêtre, poussa les volets. Aucun souffle n'émouvait les cimes : immobilité qui faisait songer à une pétrification. Les pins qui ne dorment jamais, dormaient cette nuit-là, et tel était le silence que Xavier entendait l'eau ruisseler sous les aulnes, très loin, du côté où Roland avait son île. Il pensa à ce tronc de pin couché ; il s'y était assis à côté de Dominique. Sans doute ce cadavre d'arbre resterait-il là pendant des années sans être exploité ; peut-être pourrirait-il moins vite que ce corps vivant penché à une fenêtre, à demi engagé déjà dans le froid de la nuit. Et Xavier calculait le peu de chances qu'il aurait de se tuer, s'il se laissait aller : les jambes brisées peut-être... à moins qu'il ne tombât sur la tête ? Il se retourna violemment, comme s'il avait dû faire face à quelqu'un qui l'aurait poussé par les épaules ; non, personne. Personne que cette face hagarde dans la glace au-dessus de la

cheminée, cette figure maigre, encore adolescente, sous des cheveux en désordre et qui le regardait. Il en eut pitié tout à coup, il se prit en pitié. Il passa lentement sur ses paupières les paumes de ses mains et prononça à mi-voix : « Pauvre petit ! » Il aurait voulu que quelqu'un fût là, n'importe qui, quelqu'un : une créature vivante comme lui et périssable. Il pensa à Roland qui dormait au-dessus dans la chambre mansardée.

Les marches de l'escalier du dernier étage n'avaient pas de tapis et craquaient. Il s'arrêtait pour s'assurer que la maison demeurait endormie. La porte de l'enfant était entrebâillée et la veilleuse qui éclairait la chambre épandait jusque sur le palier une lueur lunaire. Il y avait eu une époque où Roland était gâté par les Mirbel. Habitué aux dortoirs, il avait peur de rester seul la nuit et il avait obtenu cette veilleuse... Xavier, émergeant des ténèbres, distinguait chaque objet, le chandail et le pantalon jetés en désordre et les gros souliers aux lacets rompus qui voguaient au hasard. Sur la table de nuit, un vieux nid d'oiseau, une fronde, un agenda, deux lettres de Dominique dans leur enveloppe, un mouchoir sale. L'auréole de la veilleuse décelait au plafond les vagues continents des gouttières. Xavier s'assit avec précaution au bord du lit. L'enfant dormait d'un sommeil sans souffle, comme la nature de cette nuit-là, pétrifié comme elle, entré dans un repos qui n'était pas du monde. Il vivait pourtant : l'animale odeur de la vie régnait dans cette mansarde, et sa chaleur. Xavier était assis près de cet être comme devant un feu, il se réchauffait à ce feu vivant. Le corps était couché sur le côté, une maigre épaule émergeant des draps. Les cheveux sur la nuque dessinaient une pointe. Xavier ne bougeait pas : il retrouvait sa force. La créature endormie sous ses yeux rendait de nouveau Dieu sensible à son cœur. Un corps humain, une âme humaine, il n'en fallait pas plus pour que vous fussiez là de nouveau, mon Dieu, pour que vous lui fussiez rendu. Il ne pouvait adresser aucune parole à cet enfant endormi, ni poser les lèvres sur son front ; il ne

pouvait rien faire que de vous parler de lui : quelle volonté passionnée de substitution ! Toujours ce « prenez-moi à sa place », toujours cette exigence d'assumer le pire d'un destin. Une espèce de folie ! mais une grande paix était revenue, ou plutôt il l'éprouvait de nouveau, car il ne doutait pas de ne l'avoir jamais perdue. Une paix vivante, une paix qui l'engourdissait de joie et qui pourtant lui faisait peur à cause de ce qu'elle annonçait.

— Qu'est-ce que tu fais dans cette chambre ?

Il se redressa et vit, dans l'encadrement de la porte, Mirbel enveloppé d'un peignoir blanc. Le petit s'éveilla, s'assit sur son lit, dévisagea les deux hommes et se mit à pleurer. Mirbel répéta : « Que fais-tu ici ? » Xavier balbutia : « Je ne sais pas. » La tête basse, il cherchait ce qu'il devait répondre.

— Tu ne sais pas ? vraiment ?

Mirbel fit quelques pas vers le lit, se pencha vers l'enfant qui se frottait les yeux et gémissait, lui saisit les poignets et découvrit ainsi une figure gonflée de sommeil, baignée de larmes.

— Qu'est-ce qu'il t'a fait ? mais réponds quand on t'interroge.

Roland sanglotait. Il balbutia « qu'il dormait, qu'il ne s'était aperçu de rien ».

— De quoi eût-il pu s'apercevoir ? demanda Xavier. J'ai été inquiet de lui tout à coup. Je suis venu m'assurer qu'il n'était pas malade.

— Il ne l'était pas ?

— Non, il dormait paisiblement.

— Tu as dit tout à l'heure que tu ne savais pas ce que tu faisais dans cette chambre. Il t'a fallu le temps de trouver un prétexte...

Xavier baissait toujours la tête.

— Pourquoi es-tu resté quand tu as vu qu'il dormait paisiblement ?

Xavier dit : « Je ne sais pas... » Il hésita un instant et à mi-voix :

— Je crois que je priais.

Mirbel haussa les épaules et commença de réciter, ânonnant comme un écolier :

Un ange au radieux visage  
Penché sur le bord d'un berceau  
Semblait contempler son image  
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

« Charmant enfant qui me ressemble  
Lui dit-il, oh ! viens avec moi  
Viens nous serons heureux ensemble... »

Mirbel s'interrompit, en proie à un rire gloussant. Xavier s'était penché vers Roland et lui répétait à voix basse : « Ferme les yeux, cela ne signifie rien, dors. »

— Nous l'empêchons de se rendormir, dit-il, se tournant vers Mirbel.

— C'est un scrupule qui te vient un peu tard. Tu ne trouves pas ?

Cependant Xavier bordait le petit, ramenait le drap sur son épaule, lui disait : « Tourne-toi du côté du mur... »

— Laissons-le maintenant.

Il sortit, mais il sentait presque le souffle de Mirbel tant il était suivi de près. Il ne put l'empêcher d'entrer derrière lui dans sa chambre. Mirbel ferma la porte, se tourna vers Xavier et dit :

— Il est temps que je vous sépare.

Xavier ne quittait pas des yeux cet homme installé dans le fauteuil, comme s'il eût voulu y passer la nuit.

— Vous feriez bien d'aller vous coucher, dit-il.

— Oh ! le sommeil et moi ! soupira Mirbel. Et il étendit ses jambes maigres et velues.



— Tu n'en as pas conscience, bien sûr ! mais il est temps que je vous sépare, toi et le petit. Tu ne veux pas en avoir conscience. Ah ! l'évasion par le sublime, le camouflage du pire par le meilleur, tu en es un fameux exemple ! Heureusement pour ton salut que je suis là.

Xavier se taisait et l'observait.

— Enfin, le 18 de ce mois, je ramène le gosse où je l'ai pris. C'est une affaire réglée.

Xavier demanda « s'il s'agissait d'une menace ».

— Mais non, je te répète : une affaire réglée.

Tout ce qui s'était passé dans la chambre de Roland et cette honte qui l'accablait, Xavier oublia tout. Il pensa avec une précision sèche à ce projet dont il avait entretenu Dominique : elle lui en parlait dans sa dernière lettre. Il disposerait en faveur de Roland des cent cinquante mille francs qu'il avait hérités de son oncle Cordès. On le confierait à cette collègue de Dominique qui prenait des enfants en pension. Il suivrait les classes à l'école libre de Saint-Paul. Il n'écoutait pas Mirbel :

— Nous allons nous retrouver seuls face à face comme dans le train. Il faudra bien que le courant repasse. Les mêmes circonstances susciteront la même sympathie, tu verras ! Bien sûr, nous serons moins tranquilles ici pour causer que dans un compartiment... C'est entendu : il y a Michèle. Mais tu en seras vite au point où on ne voit plus les gens avec lesquels on vit. Nous supprimerons Michèle ! s'écria-t-il avec une férocité joyeuse.

— Je pense que je pourrais... interrompit Xavier... Vous ne me le refuserez pas... Je voudrais accompagner moi-même Roland, le 18.

Mirbel se leva et vint vers Xavier :

— Ne me parle plus de ce petit : un goujon qu'on rejette à l'eau. Je le rends à son élément naturel : les asiles, les hospices. De quoi t'occupes-tu ? Que crains-tu pour lui ? Il me semble que tu fais trop bon marché de la

Providence !

Et il reprit son ton d'écolier ânonnant pour réciter ce distique :

Aux petits des oiseaux Il donne la pâture

Et Sa bonté s'étend sur toute la nature.

— Ces deux vers de Racine étaient intitulés Bonté de Dieu dans La Corbeille de l'Enfance où les sœurs choisissaient les textes de nos leçons.

— Vous lui avez donné, Michèle et vous, le goût d'une certaine vie, des habitudes, dit Xavier. Vous êtes responsables...

— Je ne te répondrai plus quand tu me parleras de cet affreux être. Avoue que tu en es bien curieusement obsédé.

Xavier, les yeux fermés, les sourcils froncés, répétait à mi-voix, presque suppliant : « Allez-vous-en. Laissez-moi. »

— Ah ! petit chrétien, qui n'oses pas te regarder en face !

Xavier songeait : « Mon Dieu, que cet homme ne dépose pas en moi le germe de l'abomination ! Ne permettez pas qu'il empoisonne la source... » Il s'étonna de ce qu'il proférait à haute voix :

— Guérirai-je jamais de vous avoir connu ?

— Enfin ! s'écria Mirbel. Ce n'est pas trop tôt ! Tu reconnais que tu es touché. Je n'en demande pas plus, ajouta-t-il en riant, du moins pour ce soir. Rassure-toi, je vais te laisser dormir. Tu vas pouvoir dormir maintenant. La vraie vie va commencer pour nous à partir de demain.

Il marchait à travers la chambre avec excitation et il se frottait les mains.

— Et surtout, ne t'occupe plus de faire travailler Roland. Laisse-le jouir en paix de son reste. Tu n'es plus chargé de lui. Je te demande d'en convenir avec moi.

Xavier répondit d'une voix neutre :

— Je ne suis plus chargé de lui faire apprendre ses leçons, ni de corriger

ses devoirs.

— Ah ! tête dure ! cria soudain Mirbel. Ah ! je la briserai à coups de talon...

Il tendit en avant deux mains à demi fermées d'étrangleur. Devant cette figure convulsée, Xavier avait reculé d'un pas. Mirbel parut se réveiller. Il laissa retomber les mains.

— Tu ne l'as pas cru ? demanda-t-il à voix basse, dis-moi ? tu n'as pas cru que je voulais te faire mal ?

— Je n'avais pas peur.

— Tu ne crois pas que je puisse jamais... On ne tue pas ce qu'on aime.

— Peut-être devons-nous choisir, dit Xavier. Tuer ce que nous aimons ou mourir pour ce que nous aimons.

Mirbel soupira :

— Il y a l'entre-deux : être aimé de ce qu'on aime. Crois-tu que ce bonheur existe en ce monde ?

Xavier dit, la tête détournée :

— Oui, ce bonheur existe. Allez dormir maintenant.

Mirbel presque timide, demanda : « Tu ne m'en veux pas ? Tu me pardonnes ? » Xavier inclina la tête ; puis il poussa le verrou et s'assit à sa table. Ce fut cette nuit-là qu'il écrivit sur la page déchirée d'un cahier d'écolier : « Je lègue à Roland enfant de l'Assistance Publique... » et la suite.

## XIV

BIEN que ce ne fût pas un jour de messe, dès que Xavier vit poindre une lueur à travers les persiennes, il se leva, gagna l'église, et se tint debout un peu de temps contre le mur du chœur, les pieds dans l'herbe épaisse et mouillée, jusqu'à l'heure où ouvrit le bureau de poste. Il écrivit la formule d'un télégramme pour Dominique : il la pria de l'appeler au téléphone, ce matin même. Selon ses calculs, l'appel retentirait avant que Mirbel fût descendu de sa chambre, et c'était le moment de la journée où Michèle ne quittait guère la cuisine.

Il put en effet décrocher le récepteur avant que la sonnerie ait alerté personne. Dominique l'écoutait avec une docilité inattendue. Ils choisirent le surlendemain, pour se rencontrer à la cure de Baluzac. Il lui amènerait le petit. Elle s'était déjà entretenue de lui avec sa collègue qui consentait à le prendre en pension. Dominique ferait les démarches nécessaires auprès de l'Assistance Publique où le père d'une de ses élèves occupait un poste important. Tout était simple, la route paraissait déblayée devant Xavier. Il faudrait décider l'enfant, mais il céderait au seul nom de Dominique. Tout de même il fallait l'y préparer. Où le trouver ? Il n'était nulle part dans la maison. Octavie l'avait vu courir vers le ruisseau : il allait se mouiller les pieds. Tant pis s'il attrapait du mal : « Pourvu que ça ne retarde pas son départ... » Elle aussi le haïssait parce qu'il fallait le servir, tout enfant trouvé qu'il était.

Xavier le vit venir dans l'allée. Il poussait du pied une pomme de pin, les mains dans les poches et le béret enfoncé jusqu'aux oreilles. Il s'amusait

comme s'il n'eût pas été au moment d'être rejeté à l'eau. Il balançait son gros soulier ferré, frappait la « pigne », l'envoyait très loin, la rejoignait avec des bonds de cabri, s'arrêtait court. Il ne vit pas Xavier dissimulé par un pin. Les enfants n'aiment pas à être observés quand ils jouent seuls. Xavier le savait. Il le laissa passer, fit le tour de la maison et se retrouva comme par hasard devant le petit.

— Tu viens de dire adieu à ton île ?

Il répondit d'un ton bougon : « Pourquoi ? ce n'est pas une personne... » Il voulut entrer dans la maison. Xavier lui mit la main sur l'épaule :

— Reste, j'ai à te parler... Qu'est-ce que tu vas devenir, à ton idée ?

Le petit grogna : « Je ne sais pas, moi... » Il ajouta tout à coup :

— On me placera... Mais cette fois, je veux gagner.

— Tu aimes bien les livres. Tu ne veux pas devenir un garçon instruit ?

— Je préfère gagner. Et puis c'est pas moi qui décide.

Il détourna la tête et marmotta : « Et qu'est-ce que ça peut vous faire, à vous ? »

— Mettons que ça ne me fasse rien, à moi. Mais peut-être y a-t-il quelqu'un d'autre...

Le petit haussa les épaules : « Vous pouvez toujours causer... » Cela fut dit entre haut et bas, avec insolence. Et il gravit les premières marches du perron. Xavier le retint par le bras.

— Mademoiselle Dominique s'inquiète de toi. Elle veut te voir.

Il tourna vers Xavier une figure bougonne et méfiante, demanda : « Comment le savez-vous ? »

— Elle m'a téléphoné ce matin, mais n'en dis rien à personne. Elle viendra te chercher jeudi. Elle t'attendra à Baluzac. Je t'accompagnerai.

— Qu'est-ce qu'elle peut faire pour moi ? Elle ne peut rien faire, elle n'a pas d'argent.

— Ne t'occupe pas de cela. Aie confiance en elle, en moi.

Il demanda à mi-voix : « Vous allez vous marier ? » Xavier détourna les yeux pour ne pas le voir et dit (ah ! c'était comme s'il l'apprenait lui-même, comme s'il en recevait l'assurance tout à coup) :

— Non, Roland, elle ne sera pas ma femme. Je ne me marierai jamais. Je n'aurai jamais d'enfant, jamais d'autres petits garçons que ceux qui me seront donnés, comme tu m'as été donné.

Il mit la main sur la nuque rétive. Roland demanda :

— Pourquoi je vous intéresse ? Je suis pas intéressant.

— Tu l'es pour moi, pour Dominique. Tu nous intéresses parce que nous t'aimons.

— Vous m'aimez ? moi ? ça, par exemple !

Il riait. Il secouait la tête.

— Tu ne le crois pas ?

— Je ne vous suis rien.

— Pourquoi aime-t-on quelqu'un ? Dominique ne t'est rien et tu l'aimes.

Il dit : « C'est pas pareil... » et demeura un moment, l'œil vague. Il demanda, dans une sorte d'explosion de joie :

— Je vais la voir jeudi ? C'est pas de la blague ?

— Tu la verras, tu repartiras avec elle. Mais garde le secret.

Il répéta : « Sans blague ? » Il ne souriait pas mais son visage resplendissait.

— Allons ensemble dire adieu à l'île, vous voulez ? demanda-t-il soudain.

Il prit la main de Xavier et l'entraîna. Ils n'aperçurent pas cette figure collée à une vitre du premier étage. Mirbel ouvrit la fenêtre et fit dans leur direction le geste d'épauler une arme invisible.

## XV

OCTAVIE posa les tasses vides sur le plateau et, près de sortir, la main sur le loquet, dit sans se retourner :

— Madame a-t-elle vu que le petit a emporté toutes ses affaires ?

Michèle demanda distraitement : « Quelles affaires ? » et elle ne quittait pas son ouvrage des yeux.

— L'armoire et la commode sont vides.

Mirbel posa à côté de lui le livre qu'il lisait et demanda où était le petit.

— Je lui ai permis d'accompagner Xavier à Baluzac. Ils feront la route à pied. Ils ont promis de ne pas rentrer tard.

— Tu les as vus partir ?

Elle se leva brusquement. Elle se souvenait que Xavier portait un sac de montagne.

— J'ai cru que c'était leur collation qu'ils emportaient...

Elle sortit en hâte. Jean la suivit dans l'escalier. Ils montèrent ensemble jusqu'à la mansarde du petit. Oui, l'armoire était ouverte et vide. Plus rien non plus dans les tiroirs de la commode. Il ne restait qu'une vieille boîte à savon dont le couvercle avait été percé de trous « pour que les sauterelles puissent respirer ». Octavie les avait rejoints et parlait seule ; elle s'était bien doutée de quelque chose. Savoir si ce monsieur n'était pas venu à Larjuzon pour enlever Roland. Il y avait peut-être intérêt : avec les enfants trouvés on a des surprises.

Mirbel descendit un étage, pénétra dans la chambre de Xavier et vit, du premier coup d'œil, que tout y était demeuré en place : du linge sale traînait

sur le plancher, une paire de souliers qui n'avaient pas été cirés depuis longtemps. La valise était rangée entre l'armoire et le mur.

— Lui, il reviendra, dit Michèle. Pourquoi baisses-tu la tête ? Nous voilà débarrassés du gosse. N'était-ce pas ce que tu voulais ?

Mirbel sortit sans répondre. Elle le suivit. Il alla au téléphone, feuilleta l'annuaire, et demanda la cure de Baluzac. Il faisait froid dans la pièce assombrie. Des mouches mortes jonchaient la table des devoirs de vacances.

— Je suis chez M. le curé de Baluzac ? Pourrais-je parler à M. Dartigelongue ?

Michèle tendit vers l'écouteur une main qu'il repoussa avec rage.

— Ah ! c'est toi ? Tu rentres ce soir ?... seul ? oui, j'ai bien compris... Mais non ! je ne m'en étais pas désintéressé... Nous verrons bien !

Il parlait d'une voix unie, d'une voix blanche. Quand il eut raccroché l'appareil, il dit à Michèle :

— Ne me suis pas. Laisse-moi.

Elle alla sur le perron et le regarda s'effacer dans le noir.

C'était l'instant où le curé de Baluzac disait à Xavier d'un air complice : « Je vous laisse avec elle au salon. L'autobus ne passe que dans un quart d'heure. Voulez-vous que j'emmène le petit dans le jardin ? Vous seriez plus tranquilles... » Xavier secoua la tête. Le curé sortit et le garçon et la jeune fille demeurèrent debout, assez éloignés l'un de l'autre. Roland était collé à la robe de Dominique comme le faon à la biche. Elle racontait les démarches qu'elle avait faites à l'Assistance Publique, les formalités qu'elle avait dû remplir. Il n'écoutait pas, il la regardait.

— Non, ne me remerciez pas. Je n'ai aucun mérite : c'est pour ne pas vous perdre que je me charge de Roland. C'est l'unique manière de ne pas vous perdre.

— Roland n'a plus besoin de moi désormais, dit Xavier. À partir de cette



minute je me sens déchargé de lui.

Elle protesta avec violence qu'elle ne consentirait jamais à s'en occuper seule, qu'elle serait un intermédiaire entre Xavier et l'enfant. Le petit s'éloigna de la fenêtre et cria : « Voilà le car ! »

À Larjuzon, un homme tournait, tournait sans fin dans les allées. Il repassait de quart d'heure en quart d'heure devant le perron d'où Michèle l'observait. Elle prononçait son nom quand il était à portée de sa voix, mais il ne se retournait pas et s'enfonçait de nouveau dans l'ombre accrue. La nuit vint. Mirbel se dirigea vers le garage. Michèle surgit tout à coup dans la lumière des phares. Elle lui demanda où il allait. Elle crut comprendre : « à sa rencontre ! » Il démarra en vitesse. Elle dut s'aplatir contre le vantail de la porte pour ne pas être happée.

À Baluzac, Xavier demeurait sur la place, immobile, jusqu'à ce que le feu arrière du car eût disparu au tournant de la route. Il revint alors vers le presbytère. Bien que ce fût déjà la nuit et qu'il fît froid, le curé l'attendait devant la porte et lui offrit sa bicyclette. Xavier refusa d'abord. Il y avait eu une discussion entre eux : « oh ! non ! pas une dispute ! » Le curé avait soutenu que c'était perdre sa vie que de la sacrifier à des individus éphémères, que seule comptait la classe, qu'on ne sauve pas l'humanité au détail, enfin des choses de cet ordre, mais dont Xavier Dartigelongue avait paru très affecté. Il finit par accepter l'offre de la bicyclette. Le curé a regretté, après l'événement, de n'avoir pas attaché d'importance à l'appréhension que manifesta Xavier et de ne lui avoir pas demandé de passer la nuit au presbytère ; mais il ne disposait d'aucune chambre à donner et il avait craint que le jeune homme ne dormît mal sur le canapé du salon. Il le laissa donc repartir.

La dernière parole de Xavier avait été :

— Je confierai demain matin le vélo au muletier : il le déposera ici.

Cela signifiait, selon le curé de Baluzac qu'il n'avait alors aucune idée de suicide. Sinon, il serait parti à pied :

— Il était trop scrupuleux pour consentir à me priver de mon vélo...

C'était au tour de Michèle à errer dans les allées. Elle ne sentait pas le froid bien qu'elle n'eût pas mis de manteau. Elle se disait : « C'est parce que je m'attends au pire qu'il n'arrivera rien. » C'était sa superstition d'imaginer des choses pour être sûre qu'elles n'arriveraient pas. Elle tournait au fond d'un abîme dont les pins formaient la paroi vertigineuse. Le temps passait. Il aurait dû être de retour. Elle guettait le bruit du moteur. Elle rentra pour dire à Octavie qu'elle pouvait aller se coucher. Comme elle revenait sur le perron elle vit la lanterne d'une bicyclette, une main qui serrait le guidon. Elle ne connaissait pas cet homme. Il y avait eu un malheur.

— Le jeune homme qui était chez vous, il a été écrasé. Il était en vélo. On ne sait pas s'il s'est jeté sous les roues exprès... ou si les phares l'ont ébloui. Ils étaient pourtant « en code ». Votre mari avait ralenti. Les gendarmes croient qu'il a été ébloui. C'est ce qu'ils vont dire dans leur rapport, pour l'assurance...

Elle demanda où on avait porté le corps.

— Au presbytère de Baluzac : l'accident s'est passé presque à la sortie du bourg. Votre mari l'a chargé lui-même dans sa voiture. Le curé a téléphoné à la famille.

L'homme s'éloigna. Michèle s'assit sur une marche du perron, les bras noués autour des genoux et attendit. Elle reconnut de loin le bruit du moteur, puis le grincement de la porte du garage. Le pas de Mirbel sur le gravier n'était ni plus rapide ni plus lent qu'un autre soir. Elle se mit debout. Il était là. Elle l'entraîna dans le vestibule. Il dit sans la regarder :

— Ce n'est pas ce que tu crois. J'étais parti dans l'impatience de lui

adresser des reproches, ou peut-être de lui faire pitié, de l'attendrir. Ma fureur n'allait pas au-delà. Il a surgi tout à coup dans la lumière des phares. J'ai freiné. Il s'est jeté contre le capot. Tu ne me crois pas ?

Comme elle ne répondait pas, il demanda s'il n'y avait rien à manger.

— Tu as faim ?

Oui, il avait faim. Il s'assit devant la table où Octavie avait laissé un reste de viande et elle le servait. Il mangeait voracement. Quand il eut fini, il vida un verre de vin. Michèle s'était éloignée de la lumière qui tombait sur cet homme attablé, dont elle ne voyait que le large dos arrondi, la grosse tête hérissée au-dessus du chandail. Elle l'interrogea de nouveau, à voix basse :

— Les autres, qu'ont-ils pensé ? qu'ont-ils cru ?

Il ne répondit pas tout de suite :

— Qu'il s'est tué... Ils le croient parce que ce soir même, avec d'autres papiers, il avait remis à Dominique son testament : il laisse tout ce qu'il a au petit.

Comme elle murmurait : « C'est en somme bon pour toi... », il protesta :

— Mais non ! il n'y a pas de question. Qui songerait à m'accuser ?

— Ce testament... Est-ce que ça prouve...

Elle n'osa achever. Il finit de vider son verre, s'essuya la bouche, puis se leva avec peine, en s'appuyant à la table.

— Non, dit-il, moi, je sais que ça ne prouve rien. Non ! Il ne s'est pas tué. J'ai vu la date sur le papier : il l'a rédigé lundi soir.

Il ajouta très vite :

— Je lui avais fait peur. C'est parce qu'il avait peur de moi.

— Tu lui avais fait peur ? Comment lui avais-tu fait peur ?

— C'était dans sa chambre. Oh ! pas même un geste, il me semble... mais j'avais compris qu'il me croyait capable... Et pourtant, ce n'est pas moi !

Il fit quelques pas vers la porte, Michèle presque collée à lui.

— Qui est-ce alors ?

— Un autre l’a poussé.

— Un autre ? quel autre ?

Comme il se taisait, elle insista : « Quel autre, Jean ? » mais il ne parla plus. Il dit seulement : « Je vais dormir. » Elle le suivit dans l’escalier. Il se retourna et s’aperçut qu’elle pleurait. Il lui mit la main sur les cheveux :

— Tu ne peux pas rester seule, cette nuit, Michèle, et moi non plus je ne puis rester seul.

Elle dit à voix basse :

— Voilà deux années que tu n’étais pas venu, la nuit.

Elle le précéda dans la chambre. « N’allume pas » dit-il. Ils s’étendirent, elle le prit dans ses bras. Ils ne parlèrent plus.

LES coqs du bourg répondirent à ceux des métairies. Pourtant l'aube n'éclairait pas la chambre. Il dit qu'il fallait essayer de dormir.

— Oui, mais je voudrais te demander encore... Je n'ai jamais osé t'en parler. Que voulais-tu me faire entendre, le soir de sa mort, lorsque tu m'as répondu : « Quelqu'un l'a poussé » ?

— Je répétais ce que m'avait dit le curé de Baluzac. Je ne savais pas alors ce que cela signifiait dans son esprit.

— Tu le sais maintenant ?

— Nous en avons reparlé le jour où je lui ai apporté l'argent que Brigitte Pian m'avait chargé de lui remettre. Tu sais qu'elle fait dire partout des messes pour Xavier.

— Oui, elle rachète ses torts. Dieu sait les coups qu'elle a dû lui porter en secret. Brigitte se rattrape en faisant ruisseler pour lui le sang du Christ sur tous les autels du diocèse, au tarif ordinaire.

Ils rirent tous deux.

— Je me demande, dit Michèle, ce que Brigitte croit, ce qu'elle imagine...

— Oh ! Tu peux être assurée qu'elle ne renonce à rien. Elle tient à la fois pour l'assassinat et pour le suicide. J'ai cherché à faire mourir un garçon qui le désirait : voilà ce qu'elle a laissé entendre à la famille Dartigelongue et ce qu'elle a expliqué en clair au curé de Baluzac.

— Et il l'a crue ?

— Non, bien sûr ! Au fond, lui aussi, il craint d'être l'auteur de cette mort. Xavier serait sorti désemparé d'une discussion qu'ils avaient eue ce soir-là. Le curé s'était moqué de l'importance que le pauvre petit attachait à des rencontres de hasard. Il lui avait assuré que c'était perdre son temps, que

c'était se sacrifier à la petite semaine. Le curé se souvient encore de l'accent morne et désespéré de Xavier s'écriant : « Si encore j'en avais sauvé un seul ! » Mais il ne croit pas au suicide. Comment imaginer, répète-t-il, le suicide d'un saint !

— Il considère Xavier comme un saint ?

— Il prétend même qu'il a des raisons d'en être sûr.

— Qui donc alors aurait « poussé » Xavier ?

— C'est fou... Il m'a parlé de cet enfant possédé dont saint Marc rapporte que l'esprit le jetait dans le feu ou dans l'eau, pour le faire périr.

— Non ! protesta Michèle, non, un saint n'est jamais possédé.

— Le curé assure qu'il peut être abandonné, le temps d'un éclair, à celui qui attend tout de notre désespoir. Mais il arrive que le désespoir laisse intacte l'espérance. Le curé en connaît plus d'un cas.

Michèle soupira, comme délivrée :

— J'en suis sûre, maintenant ! Ce n'est pas toi, c'est ce prêtre qui l'a tué.

Il répondit sombrement :

— Pas plus lui que moi, ou que toi, ou que Roland, ou que Brigitte.

Ils se turent. Les coqs perçaient de cris l'aube glacée. Jean sentit frémir contre lui le corps de Michèle.

— C'est ton tour de pleurer, dit-il.

Il toucha un instant des lèvres une joue mouillée. Et dans les larmes, lui aussi :

— Pourquoi le pleurons-nous, Michèle ? Il possède enfin Celui qu'il a aimé.

# **Table des matières**

I  
II  
III  
IV  
V  
VI  
VII  
VIII  
IX  
X  
XI  
XII  
XIII  
XIV  
XV